C'est le temps d'en parler

L'histoire de
Marie-Louise Bouchard Labelle

C'est le temps d'en parler

L'histoire de
Marie-Louise Bouchard Labelle

Claire Trépanier



Publié par

AU Press, Athabasca University
1200, 10011 – 109 Street
Edmonton, Alberta T5J 3S8

et

Éditions Carte blanche
1209, avenue Bernard, bureau 200
Montréal, Québec H2V 1V7

Diffusion : Fides 514-745-4290
Distribution : Socadis 514-33-4290

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Trépanier, Claire, 1949-
C'est le temps d'en parler : l'histoire de Marie-Louise Bouchard Labelle/
Claire Trépanier.

Comprend des références bibliographiques et un index.
Également disponible en format électronique.
ISBN 978-2-89590-137-2

1. Ray, Marie-Louise, 1891-1973. 2. Roy, Jérémie Alphonse, 1858-1944.
3. Ottawa (Ont.) – Biographies. 4. Église catholique – Ontario – Clergé –
Biographies. 5. Église catholique – Clergé – Relations familiales – Ontario.
I. Titre.

FC3096.26.L32T74 2009 971.3'8404092 C2008-907945-0

Également disponible en format électronique, ISBN 978-1-897425-25-1.

Design de la couverture : Rod Michalchuk, Idée Générale
Mise en pages : Infoscan Collette, Québec

Imprimé et relié au Canada par Marquis Imprimeur inc.

Vous pouvez rejoindre l'auteure à l'adresse courriel suivante :
pourenparler@sympatico.ca

À Marie-Louise

C’est le temps d’en parler.

Avant-propos

Une vie ordinaire

L'histoire que je raconte ici est celle d'une de ces femmes dont on dit qu'elles ont eu une vie « ordinaire », c'est-à-dire une vie qui ne fera pas couler l'encre dans l'histoire officielle du pays ou qui ne provoquera pas de grands remous dans la communauté, du moins pas en surface.

Cependant, quand on commence à questionner les gens qui ont eu une vie soi-disant ordinaire, on découvre parfois des histoires peu ordinaires. L'histoire de Marie-Louise Bouchard Labelle est l'une d'elles. Vivre un amour illégitime avec un prêtre de 33 ans plus âgé que soi, survivre à la Grande Dépression au début du XXe siècle à la tête d'un foyer monoparental et se lancer en affaires en sachant à peine lire et écrire, voilà qui ne correspond pas nécessairement à l'image qu'on se fait d'une vie ordinaire. Dans sa lutte quotidienne pour sa survie et celle de ses trois enfants, Marie-Louise a fait preuve d'ingéniosité, de détermination, de générosité et de joie de vivre. Son histoire est l'histoire d'une vie ordinaire pleine d'intérêt.

La forme donnée au livre

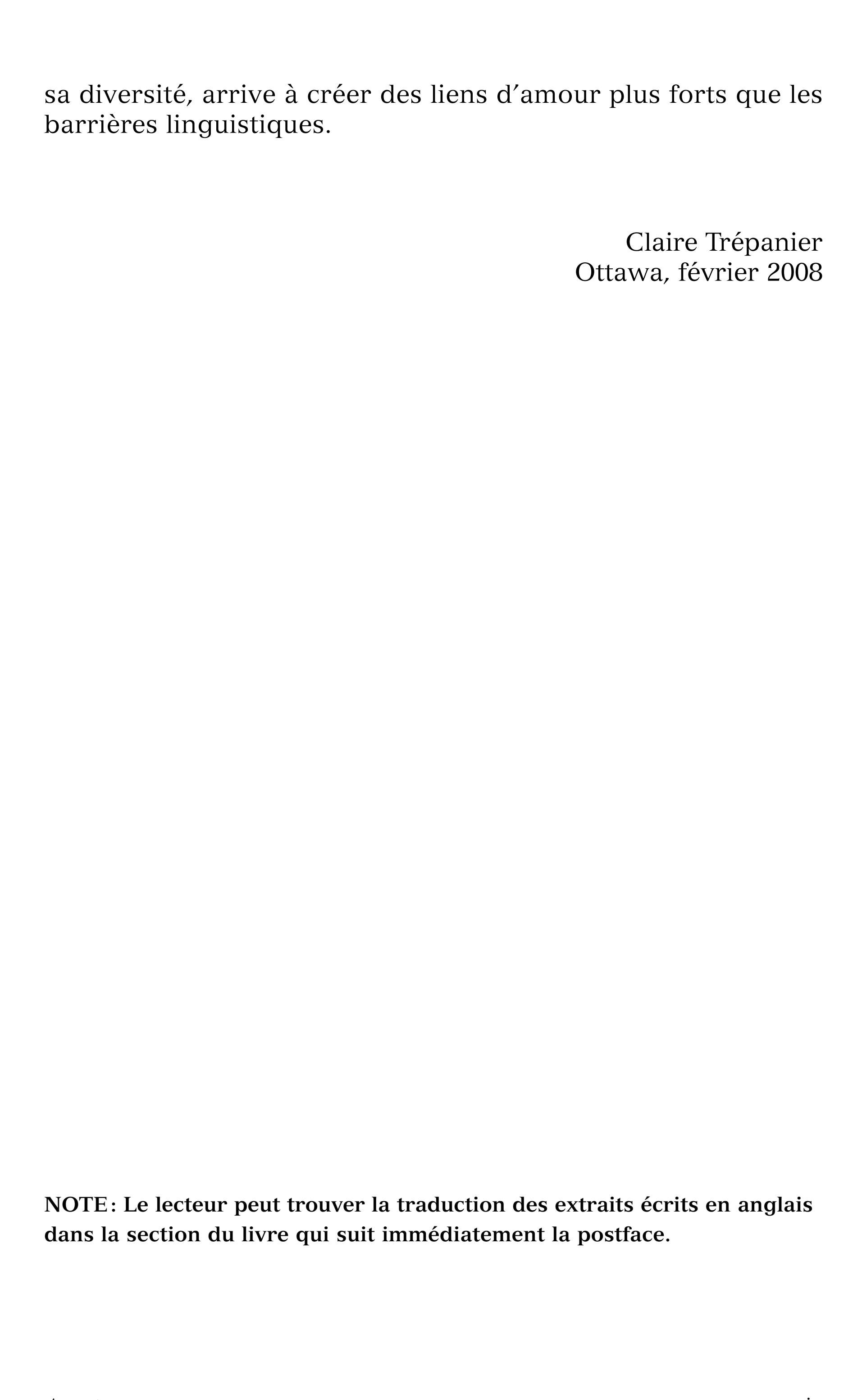
Plusieurs défis m'attendaient lorsque je me suis lancée dans l'aventure d'écrire cette biographie. D'abord, c'était écrire l'histoire d'une femme qui est décédée et que je n'ai jamais connue. De plus, étant pratiquement illettrée, elle n'a laissé par écrit aucun

document substantiel, tel un journal intime ou une correspondance soutenue avec quelqu'un. Enfin, elle avait fait la promesse à son conjoint de ne jamais parler de leur vie commune, de sorte qu'elle a emporté dans sa tombe les données sur l'histoire de leur amour, laissant une grande partie de sa vie dans l'ombre. Pour apprendre son histoire, j'ai fait passer des entrevues à ses enfants, ses petits-enfants et d'autres membres de sa famille. Plusieurs portraits succincts de Marie-Louise se sont dégagés au cours de ces entrevues, chacun l'ayant côtoyée à un moment différent de sa vie. Comme ce sont eux qui m'ont raconté son histoire, j'ai choisi de leur donner la parole. Leurs mots décrivent mieux que je ne l'aurais pu la mentalité de l'époque, l'humour local et la richesse des relations de Marie-Louise avec son entourage.

Un livre bilingue

Ce livre contient des extraits en anglais parce que la réalité qui le sous-tend est bilingue. Marie-Louise est née au Québec, donc en milieu francophone. Elle a vécu dans une petite enclave francophone du nord de l'Ontario où, à la fin du XIXe siècle, le développement économique était gouverné en grande partie par des maîtres anglophones. Et bien que le père des enfants de Marie-Louise ait été un Canadien français au nom bien francophone, ses enfants, en raison des détours du destin, ont été élevés sous un nom de famille anglophone. Les entrevues que j'ai menées auprès des membres de la famille immédiate et élargie de Marie-Louise se sont donc déroulées parfois en français, parfois en anglais, parfois dans les deux langues.

J'ai choisi de laisser en anglais dans le texte les extraits d'entrevues qui se sont déroulées en anglais pour ne pas perdre la couleur des expressions et des émotions exprimées. Il y a aussi une autre raison qui a guidé ce choix : c'est la réalité de notre pays. On répète que « deux solitudes » y vivent parallèlement. Or, francophones et anglophones se côtoient dans la vie quotidienne. Ils travaillent ensemble, échangent des idées, entretiennent des amitiés et partagent souvent leurs loisirs ensemble. Les mariages interculturels se multiplient. En respectant la langue de ceux que j'ai interviewés, le livre reflète cette réalité, c'est-à-dire le caractère bilingue d'une et même nation qui, dans



sa diversité, arrive à créer des liens d'amour plus forts que les barrières linguistiques.

Claire Trépanier
Ottawa, février 2008

NOTE : Le lecteur peut trouver la traduction des extraits écrits en anglais dans la section du livre qui suit immédiatement la postface.

Remerciements

Je tiens à remercier Gertrude Mantha, la fille de Marie-Louise, qui a été ma chère compagne, ma source principale d'information et mon soutien continu. Sa confiance en moi a maintenu le vent dans mes voiles tout au long de ce projet. Je resterai toujours reconnaissante envers Louise Mantha qui, en me suggérant d'écrire l'histoire de sa grand-mère un soir de janvier 2004, m'a tendu la perche pour accomplir un rêve longtemps caressé, celui d'écrire une biographie.

Je remercie aussi tous ceux qui m'ont accordé une entrevue pour leur sincérité, leur ouverture d'esprit et les histoires intéressantes qu'ils m'ont racontées. J'ai contracté une dette énorme envers ceux qui m'ont aidée dans ma recherche et dont les noms figurent en appendice. Un merci très spécial à Lynn Keating de Wolseley en Saskatchewan pour avoir fouillé les archives de la petite église Sainte-Anne et trouvé la photo du père Roy, ainsi que pour m'avoir donné le nom d'un prêtre canadien en détachement au Vatican, une information précieuse pour moi. Merci aussi à sœur Ria Gerritsen, alors archiviste à l'évêché de Regina, qui a retrouvé la correspondance du père Roy avec son évêque, Mgr Langevin, et qui m'a permis de la photocopier. À tous les membres de la famille de Marie-Louise, je dois un remerciement sincère pour m'avoir prêté les photos. Elles permettent aux lecteurs de mettre des visages sur les noms et enrichissent la biographie.

Un gros merci aussi à Carol Quimper qui, à partir de Londres, a révisé mon manuscrit, mot par mot, ligne par ligne, pour en assurer la qualité grammaticale et qui a travaillé pendant les fins de semaine pour me le remettre plus rapidement. Carol,

ton mari doit grincer des dents à la mention de mon nom ! Merci à Solange Deschênes, réviseure, et à Juliette Champagne, qui m'ont toutes les deux fait des suggestions intéressantes pour améliorer le texte.

Je suis particulièrement reconnaissante au Dr Frits Pannekoek, président de l'Université d'Athabasca, à M. Walter Hildebrandt, directeur des Presses de l'Université, et au Dr Janice Dickin, éditrice de la série des mémoires aux presses, d'avoir manifesté de l'intérêt pour mon manuscrit et de m'avoir permis de le soumettre aux presses pour évaluation. Merci de tout cœur à Erna Dominey, éditrice principale, et à Carol Woo, éditrice à la production, pour leur collaboration amicale et chaleureuse.

Enfin, je n'aurais pas pu achever ce projet sans l'appui inconditionnel de mon ange gardien de mari, Peter Homulos, qui a établi des contacts pour moi, a tenu compte de mes recherches en planifiant le trajet de nos vacances à travers le Canada et qui m'a ramenée plus d'une fois discrètement à la tâche quand la discipline d'écrire tous les jours me pesait et que j'avais le goût de prendre la clé des champs pour un après-midi. Merci de ton amour généreux, intuitif et constant. Je t'aime.

Claire Trépanier
Ottawa, février 2008

Préface

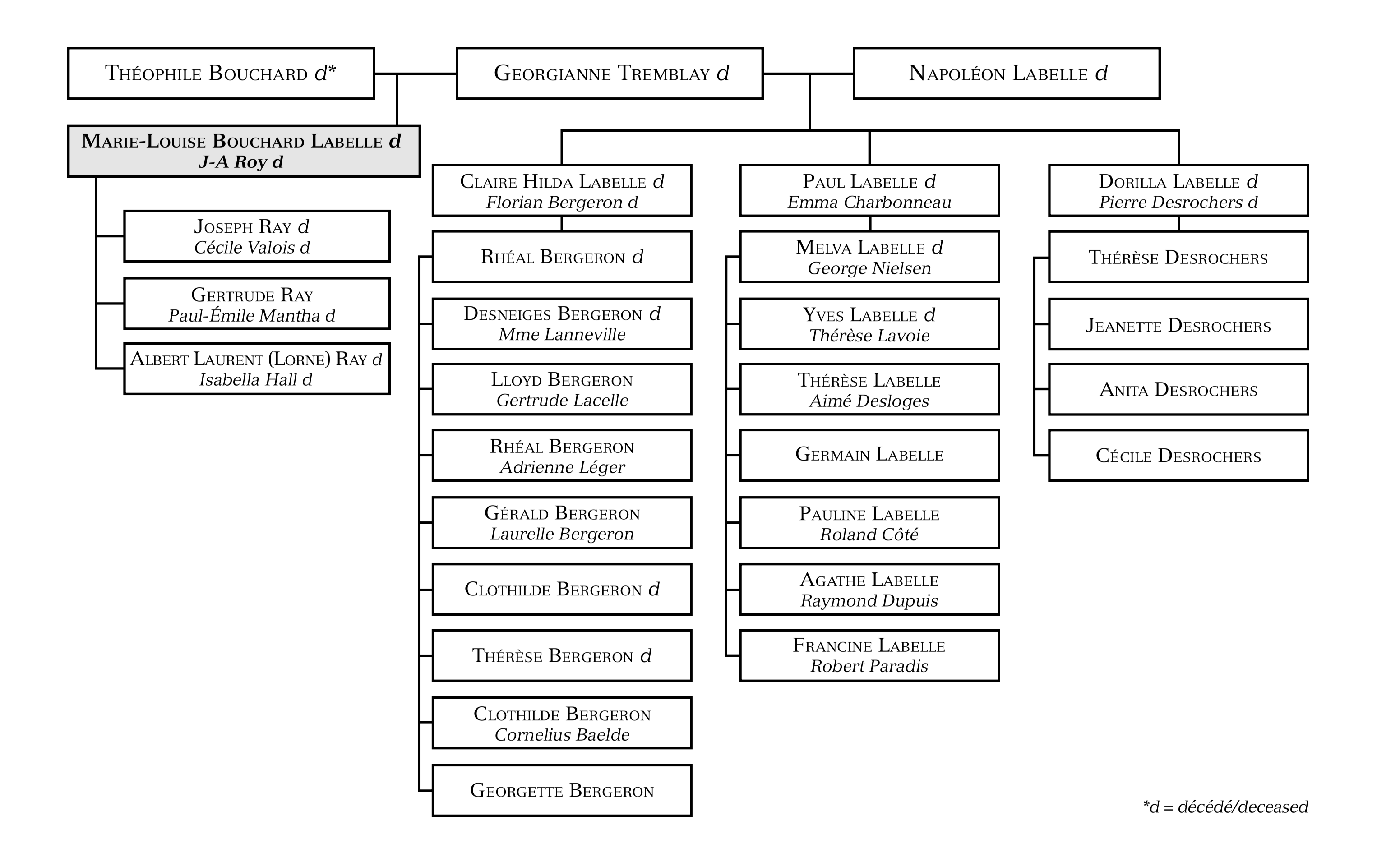
When my daughter, Louise, came to me three years ago with the idea that her friend Claire might be interested in writing a story about my mother, I felt strange and frightened. Everything in my early family life had been a secret for so long that I felt that it was more than I could handle to accept to do the project. But the story of what my mother had gone through, and everything she did to survive should be told.

In doing her research and interviewing me, Claire was so patient and understanding. Now that the book is finished, I feel relieved: after all these years, the things that were bottled up are now out in the open. It has taken a load off my mind, and I feel a sense of release. So much has gone on with the Catholic Church that has disturbed people's lives… it is time to come out in the open. Talking about my story will maybe bring the same sense of relief to other people who are in the same boat.

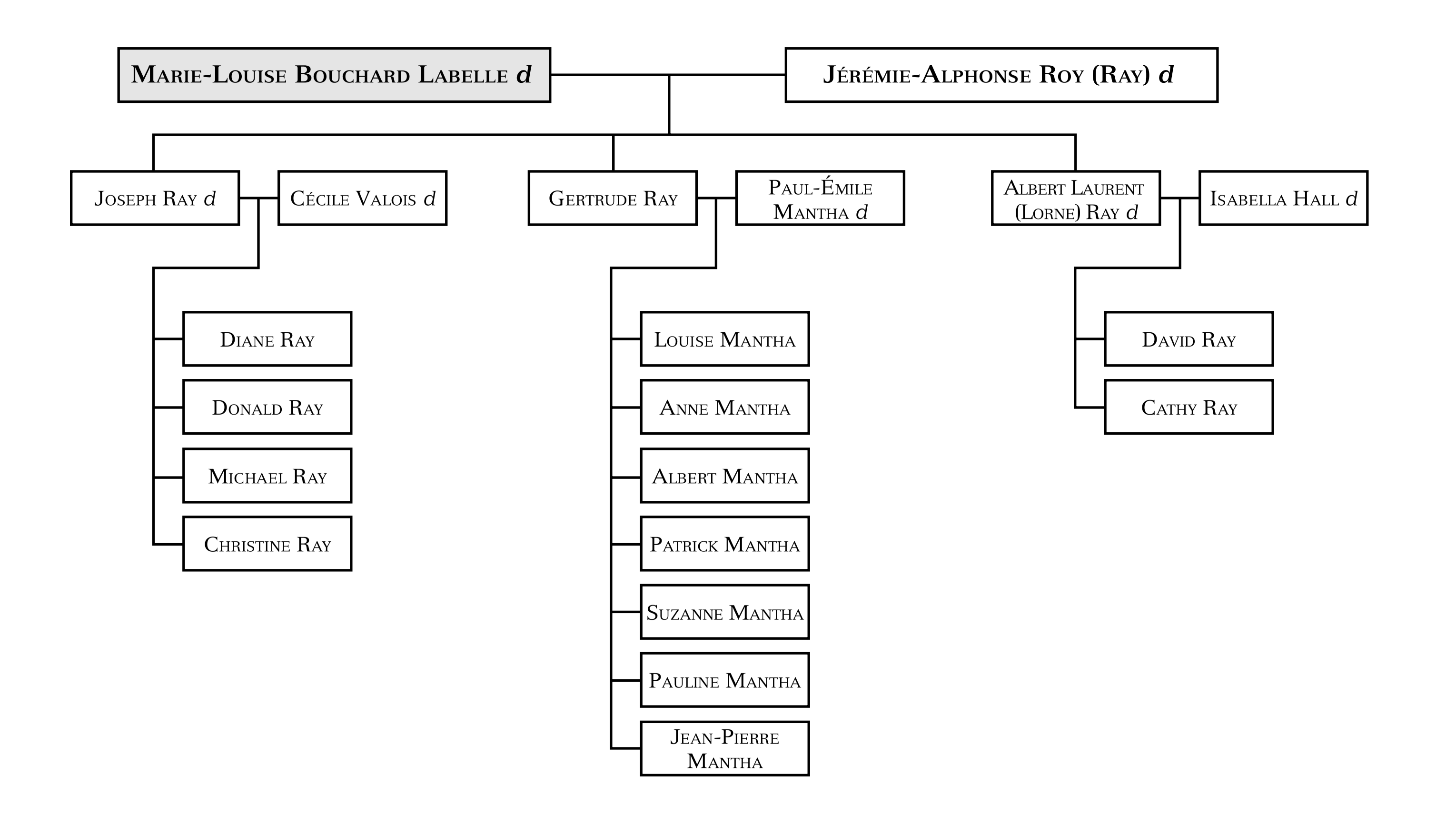
J'espère que tous ceux qui liront cette histoire comprendront à quel point ma mère a été une femme extraordinaire. Avec très peu de moyens, elle a tout fait pour assurer la survie et le bonheur de ses enfants. J'apprécie ses efforts et je l'aime encore beaucoup.

En écrivant ce livre, Claire Trépanier m'a aidée à mieux comprendre mon passé. Je me sens extrêmement soulagée, et je lui dois plus que je ne saurais le dire.

Gertrude Mantha
Août 2007



Théophile Bouchard d*
Georgianne Tremblay d
Napoléon Labelle d
Marie-Louise Bouchard Labelle d
J-A Roy d
Joseph Ray d
Cécile Valois d
Gertrude Ray
Paul-Émile Mantha d
Albert Laurent (Lorne) Ray d
Isabella Hall d
Claire Hilda Labelle d
Florian Bergeron d
Rhéal Bergeron d
Desneiges Bergeron d
Mme Lanneville
Lloyd Bergeron
Gertrude Lacelle
Rhéal Bergeron
Adrienne Léger
Gérald Bergeron
Laurelle Bergeron
Clothilde Bergeron d
Thérèse Bergeron d
Clothilde Bergeron
Cornelius Baelde
Georgette Bergeron
Paul Labelle d
Emma Charbonneau
Melva Labelle d
George Nielsen
Yves Labelle d
Thérèse Lavoie
Thérèse Labelle
Aimé Desloges
Germain Labelle
Pauline Labelle
Roland Côté
Agathe Labelle
Raymond Dupuis
Francine Labelle
Robert Paradis
Dorilla Labelle d
Pierre Desrochers d
Thérèse Desrochers
Jeanette Desrochers
Anita Desrochers
Cécile Desrochers
*d = décédé/deceased


Marie-Louise Bouchard Labelle *d*
Jérémie-Alphonse Roy (Ray) *d*
Joseph Ray *d*
Cécile Valois *d*
Gertrude Ray
Paul-Émile Mantha *d*
Albert Laurent (Lorne) Ray *d*
Isabella Hall *d*
Diane Ray
Donald Ray
Michael Ray
Christine Ray
Louise Mantha
Anne Mantha
Albert Mantha
Patrick Mantha
Suzanne Mantha
Pauline Mantha
Jean-Pierre Mantha
David Ray
Cathy Ray

Prologue

Août 1916

Marie-Louise Bouchard Labelle, célibataire de 25 ans vivant chez ses parents à Hanmer en Ontario, découvre qu'elle est enceinte du curé de Cache Bay, un homme de 58 ans. Une tempête de questions l'assaille. À qui en parler ? Devrait-elle confier ce terrible secret à ses parents ? La renieront-ils à jamais ? Deviendront-ils la risée du tout Hanmer ? Et que dira son amant ? La décision qu'elle prend après ce qui lui semble une éternité d'indécisions fait bifurquer sa vie irrévocablement.

Chapitre 1

de 1891 à 1906

Des Escoumins à Hanmer

Moi, j'ai appris l'histoire de Nanny le jour de mon mariage. J'avais 23 ans. Ma mère m'a dit: «Il faut que je te parle.» Et je pensais qu'elle était pour me parler du sexe, tu sais, à 23 ans. Mais c'était pour me raconter l'histoire de ma grand-mère et de mon grand-père.

Louise Mantha



Marie-Louise Bouchard

> *My mother was born in a place called Escoumins and it is at the mouth of the Saguenay River, way up, way passed Québec city. Anyhow, she was born there and her father was a Bouchard, Théophile Bouchard, and her mother was Georgina Tremblay. Tremblay originated from Lac-Saint-Jean*[1].

Je suis en train d'interviewer Mme Gertrude Mantha, la fille de Marie-Louise Bouchard Labelle. Elle a 87 ans et, au moment où j'écris ces lignes, elle est la seule survivante des trois enfants de Marie-Louise. Ce n'est pas sans hésitations que Gertrude a accepté que j'écrive l'histoire de sa mère. Dans un texte enregistré qu'elle m'a remis, elle ouvre son récit en disant :

> *Je me demande si je suis après faire la bonne chose parce que ma mère a gardé son secret jusqu'à la fin de sa vie à 82 ans et je me demande si, peut-être, je ne devrais pas parler de tout ce qui… en tout cas, on peut toujours faire ça avec… sans se servir des noms*[2].

Elle craint de déterrer des histoires qui pourraient faire perdre la face à certains ou froisser la fierté d'autres. Elle ne veut faire de peine à personne mais, en même temps, elle pense que c'est important que ses enfants connaissent l'histoire de leur grand-mère, et ses petits-enfants, celle de leur arrière-grand-mère. Gertrude est une femme douce, pourvue d'un sens de l'humour bien aiguisé. Elle me parle parfois en anglais, parfois en français au fil de ses souvenirs.

Elle me montre le baptistaire de sa mère, Marie-Louise. Il indique que la mère de Marie-Louise s'appelait Georgianne Tremblay. Comme on fonctionnait plutôt oralement que par écrit à l'époque, il était fréquent que les noms subissent de légères modifications au cours des années. Ainsi, dans sa famille, on l'appelait affectueusement Georger, bien que son baptistaire indique Georgianne. On a écrit Georgina sur sa pierre tombale.

1. Enregistrement préparé par Gertrude Mantha, novembre-mars 2005.
2. Enregistrement préparé par Gertrude Mantha, novembre-mars 2005.

Lorsqu'elle donna naissance à Marie-Louise, aux Escoumins dans la province de Québec, le 30 septembre 1891, Georgianne n'aurait pu, dans son imagination la plus débridée, imaginer que cette enfant allait un jour défier la société et l'Église catholique en choisissant un style de vie considéré inacceptable pour une femme au début du XXe siècle au Canada.

En 1891, le village des Escoumins n'est encore qu'un pâté de maisons bordant une jolie baie de la côte nord du Saint-Laurent. Mais il avait déjà une longue histoire. Selon des recherches archéologiques, des Amérindiens auraient habité ce site 6000 ans auparavant. « Les chasseurs-pêcheurs basques, attirés par la morue et les baleines, s'y seraient arrêtés à plusieurs reprises et cela à partir des années 1550 environ[3]. » Ce n'est qu'en 1825 qu'un premier Blanc s'y serait installé en permanence comme employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les Escoumins sont devenus depuis le havre de familles de vieilles souches canadiennes-françaises, telles que les Tremblay, famille de la mère de Marie-Louise, qui viennent du Lac-Saint-Jean. Marie-Louise naît donc dans un petit village aux racines culturelles profondes.

Le registre des baptêmes de la paroisse Saint-Marcellin indique que le père de Marie-Louise, Théophile Bouchard, travaille comme ouvrier journalier et qu'il est absent lors du baptême. L'industrie forestière, la construction navale, l'agriculture et les pêches soutiennent l'économie de la région. Le document ne donne aucune indication sur le métier qu'exerçait Théophile, mais j'imagine que, penché sur son travail en ce matin du 1er octobre 1891, ses pensées s'attardent à ses futures responsabilités financières alors que Georgianne marche vers les fonts baptismaux avec leur petite fille dans les bras.

Le registre des baptêmes indique aussi que l'oncle de l'enfant, Jean Bouchard, et sa femme, Catherine Dion, participent à la cérémonie comme parrain et marraine de la petite. Ils n'auront pas le plaisir de voir leur filleule grandir dans leur entourage. En effet, Théophile a ouï dire qu'on embauche dans les mines de Copper Cliff près de Sudbury et, quelques années après la naissance de Marie-Louise, il y déménage avec sa petite famille dans l'espoir d'élever leur niveau de vie.

---

3. Tiré du site Internet Histoire-Municipalité des Escoumins. www.ihcn.qc.ca/escoumins/histoire.htm, pages 2 et 3.

Les Bouchard ne font pas figure d'excentriques en émigrant en Ontario. Au XIXe siècle, l'économie du Québec subit une transformation graduelle et profonde. Elle passe d'une économie rurale à une économie industrielle. Cette métamorphose économique provoque de nombreuses pertes d'emplois. « [...] on dénombre à la fin du siècle près de 100 000 Québécois qui ont choisi d'émigrer dans les autres provinces canadiennes, principalement en Ontario[4]. »

Mais si le travail dans les mines du nord de l'Ontario assure un revenu un peu plus substantiel, il comporte de plus grands dangers. En 1893, Théophile meurt à Copper Cliff, victime d'un accident à la fonderie à ciel ouvert où il travaille. Le *Sudbury Journal* du 2 novembre couvre l'événement :

> *On Friday last, while blasting was going on at the roast beds, a premature discharge took place, one man, Tuffield* (lit.) *Bouchard, being so terribly injured that he died on Wednesday morning. Both eyes were blown out, and his face and hands completely blackened and shattered. Another, Geo. Tremblay, was also seriously injured, but will recover. Bouchard leaves a wife and family; the other was unmarried*[5].

Georgianne apprend la mort de son mari par un jeune homme du nom de Napoléon Labelle qui travaille à la même fonderie. Georgette Bergeron, la petite-fille de Napoléon, me raconte :

> *À Copper Cliff, mon grand-père, apparemment, c'était le boss de M. Bouchard, le premier mari de Georger.* [...] *Puis c'est comme ça que Napoléon a rencontré Georger, que Maman nous a conté. C'était sa job, étant le contremaître, d'aller dire à la veuve que son mari était mort*[6].

Pour une jeune veuve mère d'un bébé de deux ans, gagner sa vie dans cette ville minière peut être brutal. Georgianne ne

---

4. Micheline Dumont *et al.*, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Les Quinze, 1982, page 140.
5. *Sudbury Journal*, 2 novembre 1893, page 1. Bibliothèque publique de Sudbury.
6. Entrevue avec Georgette Bergeron, page 15.

peut envisager de demeurer seule à Copper Cliff. Elle décide donc d'aller vivre chez son frère, Georges Tremblay, qui habite avec son épouse à Capreol, au nord de Sudbury. Pour sa belle-sœur, l'arrivée inattendue dans son ménage de cette mère et de son bébé représente sûrement de gros changements. Cependant, j'imagine qu'elle en vient très vite à apprécier la compagnie de la nouvelle venue et l'aide qu'elle lui apporte pour les tâches quotidiennes. De toute façon, le séjour de Georgianne chez son frère ne dure pas longtemps.

Marie-Louise Labelle

En effet, Napoléon n'a pas oublié la jolie veuve. Il cherche et trouve des occasions d'aller lui rendre visite à Capreol et ne tarde pas à lui faire la cour. Vingt-huit ans, grand, costaud, moustache fournie, Napoléon est bel homme. Il a des plans pour l'avenir et, au cours de ses visites, il en fait sans doute part à Georgianne. Il songe à laisser la fonderie où il travaille. Il voudrait profiter de l'offre du gouvernement ontarien qui, pour encourager le développement du Nouvel Ontario, vend des terres à cinquante sous l'acre, moyennant certaines conditions. Il aurait à défricher ces terres, bien sûr, mais au bout de quelques années il serait propriétaire d'une belle ferme au sein d'une nouvelle communauté. Il serait enfin maître de son avenir financier plutôt que de dépendre du salaire limité de la fonderie. Georgianne serait-elle prête à faire face à cette vie de pionnier pour quelques années ? Elle pense à l'avenir de sa petite fille. Elle ne craint pas le travail dur et elle a hâte de s'installer dans une maison bien à elle. Le rêve de Napoléon lui sourit beaucoup. Georgianne et Napoléon se marient donc le 13 mai 1895 dans la paroisse Sainte-Anne de Sudbury et s'installent à Copper Cliff. La petite Marie-Louise, née Bouchard, prend le nom de son père adoptif et devient Marie-Louise Labelle.

Arrivée à Hanmer

Tout de suite après son mariage, Napoléon et trois autres colons se rendent à Hanmer et commencent à défricher leurs lots boisés acquis depuis peu dans le but d'en faire des terres arables. Ils

reviennent passer l'hiver à Copper Cliff. Les histoires de leurs travaux alimentent sûrement les conversations durant les longues soirées d'hiver, les optimistes prédisant la naissance éventuelle d'une communauté, les envieux supputant les possibilités d'échec. Les quatre hommes ne se laissent pas décourager par les difficultés de la tâche. Ils retournent à Hanmer trois étés de suite pour achever le défrichement de leurs terres.

Pendant ce temps, Georgianne tient maison à Copper Cliff et commence tranquillement à initier Marie-Louise aux travaux ménagers. En janvier 1898, elle est de nouveau enceinte. Marie-Louise a sept ans. L'idée d'avoir une petite sœur ou un petit frère lui sourit certainement. Ce sera une compagne ou un compagnon de jeu dans ce monde d'adultes, quelqu'un avec qui partager ses rêves et ses secrets.

Le 29 avril 1898, Napoléon et ses trois compagnons arrivent à Hanmer pour s'installer en permanence, donnant ainsi naissance à une petite communauté et marquant d'un jalon l'histoire du Nouvel Ontario[7]. Georgianne et Marie-Louise ne déménagent pas tout de suite à Hanmer avec Napoléon. Comme Georgianne est enceinte, Napoléon préfère qu'elle demeure à Copper Cliff avec Marie-Louise jusqu'à la naissance du bébé attendu pour octobre. Il profite de l'été pour bâtir la maison familiale et assurer l'approvisionnement nécessaire pour faire face au premier hiver à Hanmer. Le 15 octobre 1898, Georgianne donne naissance à une fille, Claire-Hilda, qu'on appellera tout simplement Claire dans le quotidien. Marie-Louise est enchantée d'avoir une petite sœur et elle gardera toute sa vie un attachement tout spécial pour elle.

En décembre, Napoléon revient à Copper Cliff chercher Georgianne, Marie-Louise et Claire. Plus tard, Desneiges Bergeron, la petite-fille de Napoléon, écrira dans *Pionnières de chez nous* :

> *C'était au début décembre, le temps le plus propice pour déménager car la route était alors gelée.* [...] *Pendant ce trajet, Claire a pris sa première glissade dans la neige ; la voiture a versé mais le bébé s'en tira indemne*[8].

7. Voir appendice 1, Arrivée à Hanmer.
8. *Pionnières de chez nous*, recueil présenté par la Fédération des femmes canadiennes-françaises de la Paroisse Saint-Jacques de Hanmer, Hanmer, Éditions de l'Ami du peuple, page 11.

Vie des premiers colons de Hanmer

La vie qui attend les quatre premiers colons et leur famille à Hanmer n'est pas recommandée aux mauviettes ! « Il faut marcher quatre kilomètres pour se procurer de l'eau potable » et « parcourir à pied, aller-retour, le sentier de Hanmer à Copper Cliff, une distance d'une trentaine de kilomètres[9] », pour acheter le ravitaillement de base. Les hivers sont durs et les ressources, limitées. Les abris pour les quelques animaux de ferme se résument à des troncs d'arbres attachés par le haut et ouverts en éventail par le bas. Au printemps, les routes de terre se transforment en sillons de boue, rendant le transport difficile. L'été, les mouches assaillent sans relâche les travailleurs et les bêtes. Mais ces difficultés ne découragent pas les pionniers. Ils ont l'indépendance qu'ils désiraient. Ils sont maintenant maîtres chez eux, maîtres de toutes décisions concernant leurs terres et leur communauté.

Les renseignements que je trouve sur le logis qui attend Georgianne et ses enfants à leur arrivée à Hanmer en 1898 diffèrent d'une source à l'autre. Dans le livre *Pionnières de chez nous*, on indique que ce logis était construit de bois rond et n'avait que « trois côtés sous forme de triangle[10] ». Au cours de mon entrevue avec Mme Clothilde Bergeron, la petite-fille de Georgianne, je m'enquiers de cette curiosité :

> C.T. : *À quoi ça ressemblait une maison à trois côtés ?*
>
> C.B. : *Eh bien, ils mettaient des murs aux côtés nord, est puis ouest. Puis, au côté sud, c'était ouvert. Ils mettaient des panneaux devant en hiver pour se réchauffer et laissaient un espace comme porte. Ils mettaient le feu pour faire les repas dans la porte. Ça réchauffait*[11].

Clothilde et les membres de la famille s'entendent pour dire que Napoléon et Georgianne n'ont pas vécu dans une maison à trois côtés. Comme le couple emménage avec deux enfants, dont

9. Huguette Parent, *Hanmer*, série Pro-F-Ont., Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, Ottawa, 1980, pages 35 et 36.
10. *Pionnières de chez nous*, *op. cit.*, page 11.
11. Entrevue avec Clothilde Bergeron, page 25.

un bébé de deux mois, Napoléon aurait bâti une maison ordinaire en bois rond, selon les méthodes de l'époque. De plus, il aurait fabriqué les meubles[12].

Si les hommes bâtissent le logis, ce sont les femmes qui, à force d'heures prolongées de travail dur, le transforment en foyer. Leur présence est essentielle à la survie de la famille. Tout est à faire : désinfecter à la térébenthine le bois des lits, fabriquer des matelas bourrés de paille, confectionner les vêtements pour toute la famille, faire la cuisine et la boulangerie, soigner les animaux, cultiver le jardin, préparer les conserves, participer au travail de boucherie pour l'hiver et, en saison, faire la cueillette des fruits sauvages pour les pâtisseries et les confitures. À cela s'ajoutent la préparation des fêtes telles que Noël et le jour de l'An et, plus tard, lorsqu'une petite communauté sera établie à Hanmer, la participation aux événements spéciaux tels les mariages et les baptêmes. Peut-on vraiment comprendre la vie de ces femmes qui, à travers tout ce travail, connaissent des grossesses répétées, accouchent sans surveillance médicale et s'occupent des enfants souvent seules lorsque le mari doit s'absenter pour aller au ravitaillement à Copper Cliff, parfois même à Sudbury, des voyages de plusieurs jours ?

L'ÉDUCATION DE MARIE-LOUISE

À son arrivée à Hanmer en 1898, Marie-Louise a sept ans. Elle ne va pas à l'école puisque l'école de Hanmer ne sera pas construite avant 1902. Elle est déjà assez grande pour participer au travail quotidien de sa mère : laver la vaisselle, peler les patates, veiller sur la petite Claire, rentrer quelques morceaux de bois pour le poêle, nourrir les animaux et désherber le jardin. Elle apprend des rudiments de cuisine en aidant sa mère et s'initie petit à petit au tricot et à la couture au cours des longues soirées d'hiver.

Bien qu'elle vive en milieu de colonisation, son éducation ne diffère pas tellement de celle des autres petites filles de son âge dans les villes du Québec et de l'Ontario. « À l'époque préindustrielle […], l'éducation qu'on donne aux jeunes filles se limite aux connaissances pratiques qui peuvent leur servir leur vie

12. Voir appendice 2, Maison de Hanmer.

durant[13]. » Étant donné qu'on envisage qu'une jeune fille vivra au sein de sa famille, on ne considère pas la lecture et l'écriture comme de grandes nécessités. Un passe-temps au mieux. Mais quelle jeune fille aurait besoin d'un passe-temps au cours de journées si chargées de travaux domestiques ? On prône donc les techniques essentielles telles que la cuisine, la couture, le jardinage et le soin des enfants. Cette conception de l'éducation des jeunes filles est fortement promue par l'Église catholique si l'on en juge par un article du curé Alfred Emery dans le *Bulletin paroissial de Paincourt* en 1914. Il y propose des principes à adopter pour l'éducation des jeunes filles :

> *Ce qu'il faut enseigner aux jeunes filles, c'est la confiance en soi bien comprise. Il faut leur enseigner à faire le pain, à confectionner les chemises et à pouvoir réviser et corriger les comptes de leurs fournisseurs. Enseignez-leur à porter des chaussures épaisses et confortables. Élevez-les suivant leur position. Montrez-leur à blanchir et à repasser le linge et à faire elles-mêmes leurs robes. Montrez-leur que dans une piastre il n'y a que cent sous. Enseignez-leur à bien faire cuire les mets de toutes sortes. Montrez-leur à ravauder les bas et à coudre les boutons. Enseignez-leur en quoi consiste le bon sens, et à dire oui ou non à propos, tout en sachant tenir à l'un et à l'autre. Enseignez-leur à porter avec dignité une simple robe d'indienne et donnez-leur une bonne et solide éducation. Enseignez-leur à tenir davantage compte de la qualité que de la richesse des prétendants à leur main. Initiez-les parfaitement à tous les mystères de la cuisine, de la salle à manger et du salon. Faites-leur comprendre que ce que l'on dépense de moins que son revenu est de l'épargne. Enseignez-leur que plus on vit au-delà de ses moyens, plus on s'achemine vers la pauvreté. N'oubliez pas que de vos conseils surtout dépendra le bonheur ou le malheur de leur avenir. Enseignez-leur qu'un ouvrier habile et diligent vaut mieux qu'une douzaine d'oisifs en habits de draps. Faites-leur apprendre la musique, la peinture et le*

13. Micheline Dumont *et al.*, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, *op. cit.*, page 72.

dessin si vous en avez le temps et les moyens, mais qu'elles soient habiles surtout dans l'art de bien tenir une maison et celui d'être aimable et dévouée[14].

Les parents de Marie-Louise appliquent déjà ces principes teintés de valeurs chrétiennes. Et, bien que ces derniers aient du gros bon sens dans le contexte de la vie des colons où la femme s'acharne à tenir maison avec des moyens très limités, ils ne la préparent pas à s'adapter aux changements qui commencent déjà à poindre avec l'économie nouvelle. Mais qui peut prévoir dans ce contexte de pionniers que Marie-Louise se verra un jour projetée sur le marché du travail dans la capitale du pays avec pour seule éducation «l'art de bien tenir une maison et celui d'être aimable et dévouée»?

La petite école

Marie-Louise grandit donc à Hanmer au rythme du travail quotidien. Le petit patelin se développe graduellement. On construit le bureau de poste, puis une petite école. Un document historique retrouvé à Hanmer raconte comment la décision de bâtir cette dernière a été prise: «En novembre 1902, les contribuables de la 3e concession de Hanmer, voyant leurs nombreux enfants grandir sans aucune éducation, se réunirent en assemblée à la demeure de M. Beaulieu dans le but de discuter de la construction d'une école. L'emplacement actuel a été offert gratuitement par M. Jacob Proulx et a été accepté car on le trouvait le plus convenable à tous les contribuables. On se mit donc tout de suite à la construction[15].»

Marie-Louise a onze ans. C'est son père, Napoléon, qui a «fait de ses mains tous les pupitres des élèves. C'était plutôt

14. Alfred Emery, *Bulletin paroissial de Paincourt*, 1914, relaté par Amédée Emery et cité dans *Villages et visages de l'Ontario français* de René Brodeur et Robert Choquette, Office de la télécommunication éducative de l'Ontario, 1979, page 89.
15. Notes du greffier-secrétaire d'une réunion du conseil municipal de Hanmer retrouvées dans les archives de l'école. Une photocopie de ces notes manuscrites m'a été remise par Clothilde Bergeron.

des tables avec tablettes pour ranger les livres et avec de longs bancs. Il avait fait aussi le pupitre de l'institutrice[16] ».

La première maîtresse, Mlle Hotte, est hébergée par la famille Labelle à son arrivée de Chelmsford. Elle vit chez eux pendant toute sa première année à Hanmer. Marie-Louise ne fréquente que sporadiquement la petite école de rang en bois rond parce qu'elle hérite d'une part sans cesse croissante des responsabilités domestiques. La famille s'est agrandie avec la naissance d'un frère, Paul (Napoléon junior), le 8 octobre 1900 et celle d'une sœur, Dorilla, le 19 août 1903[17]. Georgianne a de plus en plus besoin d'aide à la maison. Gertrude, la fille de Marie-Louise, me raconte :

> G : *Sa mère était toujours malade, ça fait que ses parents la gardaient à la maison pour avoir soin de ses demi-frères et demi-sœurs.*
>
> C : *Est-ce qu'elle savait lire et écrire ?*
>
> G : *Elle avait juste une notion, un peu, mais elle avait de la misère, tu sais, à écrire et à lire aussi*[18].

Mademoiselle Hotte donne sans doute quelques leçons privées à Marie-Louise au cours de cette année dans la famille, mais Marie-Louise a très peu de temps à consacrer à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Ce manque d'éducation formelle s'avérera plus tard un sérieux handicap quand, devenue adulte, elle se retrouvera soudainement et sans préparation dans l'obligation de gagner sa vie.

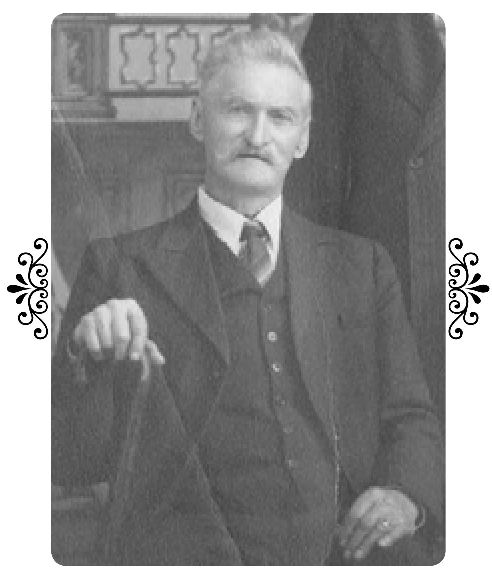
---

16. *Pionnières de chez nous, op. cit.*, page 12.
17. L'année de la naissance de Dorilla, Mlle Hotte n'habite plus chez les Labelle. Elle a épousé un dénommé Léandre Frappier. Mais, comme les Labelle ont gardé des liens d'amitié étroits avec elle, ils lui demandent de devenir la marraine de Dorilla. Monsieur et Mme Frappier assistent donc au baptême comme parrain et marraine de Dorilla.
18. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 12.

La férule et l'amour

Le père adoptif de Marie-Louise, Napoléon, est sans conteste le chef de la famille. Il exerce son autorité paternelle avec un mélange de fermeté et d'amour généreux mais réservé. Les enfants et les petits-enfants le craignent un peu. Sa fierté n'a d'égal que son tempérament de feu et les enfants subissent parfois les conséquences de ses colères. Une de ses petites-filles se souvient :

> *Quand il disait : « Taureau d'enfant de chienne ! », on courait. On partait. Pis, si ça ne faisait pas son affaire, il nous saprait un coup tout de suite.*
>
> Et elle ajoute :
>
> *Surtout que lui, c'était un homme très orgueilleux.* […] *Pis t'allais pas en ville si ta moustache n'était pas coupée comme il faut. Une journée, il avait grillé un peu sa moustache, puis il n'est pas allé avant la semaine d'ensuite*[19].



Napoléon Labelle, père adoptif de Marie-Louise.

19. Entrevue avec Clothilde Bergeron, page 1.

S'il exige que les enfants mettent la main aux travaux domestiques quotidiens, il sait aussi entrecouper leurs journées de labeur par des journées de plaisir. Parfois, l'été, il les emmène en pique-nique au lac Aylmer, à quelques milles de chez lui. Ces pique-niques ne sont pas l'affaire d'un aller-retour. Georgette m'explique :

> *Ces terrains-là, c'est une route de lièvre comme on dit. Ça fait que, si la route était un peu boueuse, ils pouvaient s'embourber. Et puis, quand ils venaient, c'était aussi pour la cueillette des bleuets. Alors, ils venaient ici avec un wagon et deux chevaux, ils s'emmenaient des tentes et ils restaient peut-être deux ou trois jours. Ils couchaient sous la tente. Puis ils faisaient la nourriture dehors sur un feu. Ils ramassaient des bleuets, puis après ils ramenaient ça à la maison dans la charrette. Puis ensuite ils les mettaient en conserve, d'une manière ou d'une autre. Mais ce n'est pas à la porte*[20] *!*

Napoléon sait donc joindre l'utile à l'agréable. Les enfants peuvent se détendre et profiter du bon temps tout en se voyant confier des responsabilités qui contribuent au bien-être de toute la maisonnée. Comme ses enfants, ses petits-enfants aussi gardent d'excellents souvenirs de lui. Une de ses petites-filles écrit dans *Valley East 1850-2002* :

> *He was a wonderful man. He made us beautiful rocking chairs and rocking horses. My brother, Germain, and I would go to the river in the 4th concession and help him get beaver out of his traps. We would stay overnight in a little cabin by the river and sleep on mattresses. I remember when he made maple syrup. He was a real artist at carving wood*[21].

---

20. Entrevue avec Georgette Bergeron, pages 27 et 29.
21. Wayne F. LeBelle, *Valley East 1850-2002*, WFL Communications, page 151.



Chaises fabriquées par Napoléon Labelle.

Et à l'horizon ?

Marie-Louise grandit donc dans une famille dominée par un père fier, actif et entreprenant. Comme elle est l'aînée, à mesure que la santé de sa mère chancelle, ses heures de loisirs diminuent. Au cours d'une des entrevues, Gertrude, la fille de Marie-Louise, me raconte :

> *Tu sais, chez elle* [à Hanmer]*, avant tous les événements, il y avait sa sœur Dorilla qui était infirme. Elle avait eu la polio. Puis, en tout cas,* […] *j'imagine* […] *qu'il fallait que Maman s'occupe d'elle aussi. Ça c'est d'autres charges qu'elle avait.* […] *Puis je trouve que ça devait être une vie pas mal triste.* […] *Juste travaille, travaille, travaille*[22].

Marie-Louise doit parfois espérer échapper à son labeur quotidien. Que voit-elle à l'horizon quand elle pense à son avenir ?

22. Session 8 avec Gertrude, pages 7 et 8.

Grandir sous l'égide de Napoléon à faire de lourds travaux domestiques jusqu'au moment de quitter la maison pour se marier et faire la même chose pour son époux et ses enfants dans une autre petite maison de Hanmer. Elle ne voit aucune issue à la vie monotone qui l'attend.

Vie spirituelle du hameau

Le développement de Hanmer va bon train. En 1906, le hameau a une population d'environ 75 personnes et compte un bureau de poste, un magasin général, un hôtel, une scierie et une forge[23]. La vie spirituelle du hameau est aussi en pleine croissance. Un missionnaire vient dire la messe chaque premier lundi du mois, dans la demeure d'un des habitants. Mais les colons aspirent de plus en plus à une présence continue de l'Église. Enfin, en 1905, l'Église décide d'établir une paroisse et, le 1er août 1906, l'abbé Joseph A. Roy devient le premier curé de la paroisse de Hanmer.

23. *Farmers and Business Directory for the counties of Haliburton, Peterboro' and Victoria and the districts of Muskoka, Parry Sound, Nipissing, Manitoulin, Rainy River, Thunder Bay and Keewatin. 1906-7,* Vol. X1V, Union Publishing Company of Ingersoll, 1906, page 536.

Chapitre 2

de 1858 à 1906

Le nouveau venu

His appearance in a home never failed to bring comfort, consolation and new hope. […] *He liked clean fun,* […]. *Wherever he went he left a ray of sunshine.*

Roméo Bédard, abbé, *History, Montmartre, Sask. 1893-1953,* Regina, Diocèse de Regina, 1953, pages 6 et 7.

L'abbé Joseph A. Roy

Toute sa vie, à quelques exceptions près, il signera « J.A.Roy », ce qui créera un peu de confusion dans mes recherches car, dans certains documents qui font référence à lui, je trouverai écrit au long « Jérémie Alphonse Roy » et, sur d'autres, « Joseph Alphonse Roy ». Toutes les sources historiques consultées indiquent qu'il s'agit bel et bien du même homme. Selon son extrait de baptême, il est né « Désiré Jérémie Roy ». Désiré était le nom de son parrain. Plus tard, je découvrirai avec surprise qu'il a fait subir encore d'autres modifications créatives à son nom et que le manteau d'ambiguïté dans lequel il enveloppe son identité n'est qu'un reflet de l'ambiguïté beaucoup plus profonde qui gouverne ses croyances, ses actions et ses sentiments.

À son arrivée à Hanmer en août 1906, l'abbé Roy a 48 ans. Sa soutane ne laisse pas deviner, au premier abord, la vie de pionnier qu'il a menée avant de venir à Hanmer. Né en 1858 sur une ferme à Berthierville au Québec, il choisit de laisser l'agriculture et la terre paternelle pour faire des études classiques au Séminaire de Joliette. Il entre ensuite au Grand Séminaire de Montréal où il fait ses études en théologie. Il est ordonné prêtre par Mgr Fabre le 26 février 1888[24]. Par la suite, il aurait été vicaire à la paroisse de Saint-Eustache ou de Saint-Valentin près de Montréal, poste qu'il aurait occupé pendant approximativement deux ans (1888 et 1889).

Le clergé catholique francophone dans l'Ouest canadien

L'abbé Jérémie devient prêtre dans une période mouvementée de l'histoire de l'Église catholique. En effet, depuis 1870, l'Église catholique s'est donné pour mission d'assurer la présence catholique francophone sur toute l'étendue du territoire canadien. Dans l'Ouest, Mgr Alexandre Taché, évêque de Saint-Boniface depuis 1854, travaille sans relâche à assurer les droits des francophones et ceux des Métis. En 1869, le gouvernement canadien acquiert

24. L'édition de 1908 du *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français* indique le 26 février 1888. L'édition de 1928 indique le 28 février 1888. Je crois que l'édition de 1908 est celle qui est exacte parce qu'elle corrobore les données trouvées dans *Le Canada écclésiastique*.

la Terre de Rupert de la Compagnie de la Baie d'Hudson, déclenchant comme un effet domino la rébellion de la rivière Rouge (1869 et 1870). Se sentant menacés par cette acquisition, les Métis créent un gouvernement provisoire sous la direction de Louis Riel. Le clergé catholique francophone, sympathique à la cause des Métis, aide le gouvernement provisoire à formuler une liste des droits des Métis. Monseigneur Taché, qui a vécu plus de 20 ans parmi les Métis, comprend leurs inquiétudes et tente d'en instruire les représentants du gouvernement canadien, mais sans succès. Les négociations entre le gouvernement provisoire de Riel et le Canada aboutissent tout de même et, le 12 mai 1870, le Manitoba devient la cinquième province de la confédération canadienne. Cependant, le gouvernement canadien ayant refusé d'accorder l'amnistie à Riel, ce dernier se voit dans l'obligation de s'exiler aux États-Unis.

Monseigneur Taché, toujours convaincu de l'importance d'augmenter la population francophone dans l'Ouest, lance une campagne de recrutement pour faire venir des colons francophones dans les Territoires du Nord-Ouest. Des missionnaires-colonisateurs parcourent le Québec, vantant aux colons les riches terres des Prairies. Puis ils se rendent en Nouvelle-Angleterre pour convaincre les Canadiens français émigrés là-bas de venir s'établir dans les Territoires du Nord-Ouest.

Entre-temps, de nombreux colons arrivent en Saskatchewan. Certains Métis qui étaient venus s'y installer à la suite de la rébellion de la rivière Rouge se voient de nouveau menacés de perdre leurs terres. En 1884, ils rappellent Riel de son exil et créent de nouveau un gouvernement provisoire. Une nouvelle rébellion, la rébellion du Nord-Ouest (ou rébellion de la Saskatchewan), éclate en 1885. Mais, cette fois, l'Église catholique garde ses distances avec les Métis. Après plusieurs batailles sanglantes, ces derniers sont vaincus. Monseigneur Taché tente de convaincre le gouvernement canadien de pardonner à Riel, mais en vain. Le 16 novembre 1885, Riel est pendu à Regina.

La campagne du clergé francophone de l'Ouest pour recruter des colons francophones continue de s'étendre. Entre 1885 et 1893, des représentants du gouvernement canadien, dont le curé Antoine Labelle, vont en mission officielle dans les pays francophones de l'Europe pour promouvoir la venue de colons francophones au Canada. Pierre Foursin, secrétaire du Haut-Commissaire canadien en France, fait plusieurs voyages au Canada pour étudier

les possibilités d'un tel projet. Par la suite, il crée à Paris la Société foncière du Canada qui finance l'envoi de colons catholiques et francophones dans l'Ouest.

Dès 1887, l'Église a commencé à recruter de jeunes prêtres francophones prêts à ouvrir de nouvelles missions dans l'Ouest pour les pionniers à venir. Il faut croire que l'aventure attire le jeune abbé Jérémie puisqu'en 1890 il accepte de partir en mission dans l'Ouest.

WOLSELEY, SASKATCHEWAN

Lorsque l'abbé Roy arrive comme vicaire à Regina en 1890, les habitants ont encore fraîchement à la mémoire la pendaison de Louis Riel qui a eu lieu dans cette ville cinq ans auparavant. La population du territoire qui deviendra en 1905 la Saskatchewan est en pleine croissance. Entre 1880 et 1911, elle passe de 20 000 à 492 000 habitants. Quant au nombre de fermes, il passe de 1500 en 1886 à 56 000 en 1906[25].

Saint-Boniface au Manitoba étant l'unique siège épiscopal dans l'ouest du Canada, encore peu de prêtres exercent leur ministère dans la région. Chacun d'eux se voit donc confier plusieurs missions. Peu après son arrivée, l'abbé Roy devient le premier pasteur résident de Wolseley situé à 65 milles (105 km) à l'est de Regina. Au cours de ce ministère, ses responsabilités exigent qu'il voyage constamment. Les registres de la paroisse de Sainte-Anne attestent que l'abbé Jérémie a sous sa responsabilité, en plus de Wolseley, les missions situées dans un périmètre de 30 à 40 milles (48 km à 64 km) autour de Wolseley : Qu'Appelle et Balgonie à l'ouest et, à l'est, Grenfell, Broadview et même Whitewood à 46 milles (74 km) de Wolseley. De plus, lorsque la mission de Montmartre est créée en 1893 à 47 milles (76 km) au sud de Wolseley, elle devient également sa responsabilité. Comme des routes de terre relient les paroisses et que, généralement, les moyens de transport de l'époque se résument à une charrette tirée par un cheval, on commence à saisir l'ampleur de la tâche du père Roy qui doit visiter régulièrement chacune des paroisses sous son ministère, été comme hiver, tout en s'assurant d'être de retour à Wolseley tous les dimanches pour dire la messe.

25. *The Encyclopedia of Saskatchewan*, page 450, cité dans sasksettlement.com.

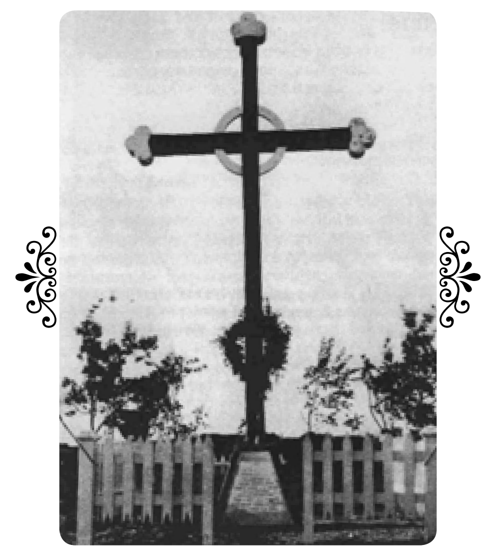
Le 20 mars 1890, on trouve la première inscription sous son nom dans les registres de la paroisse : le baptême d'une fillette de Qu'Appelle. Il signe « J.A. Roy, Ptre ». Selon le *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, version de 1928, les initiales « J.A. » seraient pour Jérémie-Alphonse. D'où vient « Alphonse », qui ne figure pas sur son baptistaire ? Est-ce un nom qu'il a adopté lors de son ordination ? C'est possible. Il faut se rappeler que, comme la majeure partie de la population de l'époque est illettrée, à l'exception des prêtres, l'adoption, l'utilisation et l'orthographe des noms ne suivent pas de règles rigoureuses. Elles ne prennent de l'importance qu'au moment de signer un document officiel tel qu'un baptistaire, un acte de mariage ou un document notarié. Il est donc très possible que Jérémie ait adopté comme second nom Alphonse et qu'il ne l'utilise que de temps en temps, par exemple pour la signature de documents officiels. D'ailleurs, les récits qui couvrent cette période de sa vie semblent confirmer cette hypothèse puisqu'ils indiquent qu'on l'appelait simplement « l'abbé Jérémie » ou « père Jérémie » ou « père Roy ».

Les recherches dans les archives du Saskatchewan Archives Board et de l'archevêché de Regina permettent de suivre sa trace et donnent une idée des tâches qu'il accomplit et des conditions difficiles dans lesquelles il travaille. Le presbytère de Wolseley où l'abbé Roy loge par intermittence de 1890 à 1900 se résume à deux pièces : une chambre à coucher et une autre pièce, sans décoration aucune, servant à la fois de cuisine et de salle à manger. Un poêle, une boîte pour le bois de chauffage, des chaises, une table et un coffre à provisions constituent tout le mobilier de la pièce. Comme c'est la coutume, le curé du village est logé et nourri par les paroissiens. Ceux-ci sont donc responsables de garnir le coffre à provisions chacun leur tour. Mais, malgré tous les soins qu'ils prennent à cette tâche, il arrive parfois que l'abbé se retrouve sans provisions s'il revient au presbytère plus tôt que prévu.

Le 7 septembre 1890, on le retrouve à Balgonie où il baptise deux enfants. Le 14 novembre 1893, il fait un voyage spécial à Montmartre pour baptiser la petite fille du couple Simonin. En décembre de la même année, un résidant de Montmartre vient le chercher en toute hâte pour qu'il administre les derniers sacrements à un homme de Montmartre atteint de pneumonie. Malheureusement, après avoir parcouru dans le froid les 47 milles (76 km) séparant Wolseley de Montmartre, les deux hommes

arrivent trop tard : le malade a rendu son dernier soupir. Le père Roy chante une messe de requiem pour le défunt[26].

L'abbé Roy entretient d'excellentes relations avec les paroissiens de Montmartre. Ils ont confiance en lui et sa présence les soutient dans les moments difficiles. Son sens de l'humour égaie chacune de ses visites dans les foyers de Montmartre. Il n'est donc pas surprenant que les paroissiens l'invitent à participer aux principaux événements de leur petite communauté. Ainsi, le 1er avril 1894, les résidants de Montmartre célèbrent la première journée du premier printemps à Montmartre. On invite le père Roy à participer aux célébrations. Il entend les confessions et chante une haute messe. Cette journée demeurera un jalon dans l'histoire de Montmartre et les paroissiens resteront toujours reconnaissants au père Roy d'avoir accepté de venir de Wolseley pour partager avec eux ce moment historique. En 1926, ils élèveront une croix en son honneur à Montmartre, la croix Roy, pour commémorer ce grand jour.



La croix Roy élevée par les habitants de Montmartre, Saskatchewan. Courtoisie de l'archevêché de Regina.

26. Traduit de Roméo Bédard, abbé, *History, Montmartre, Sask. 1893-1953, op. cit.*, page 16.

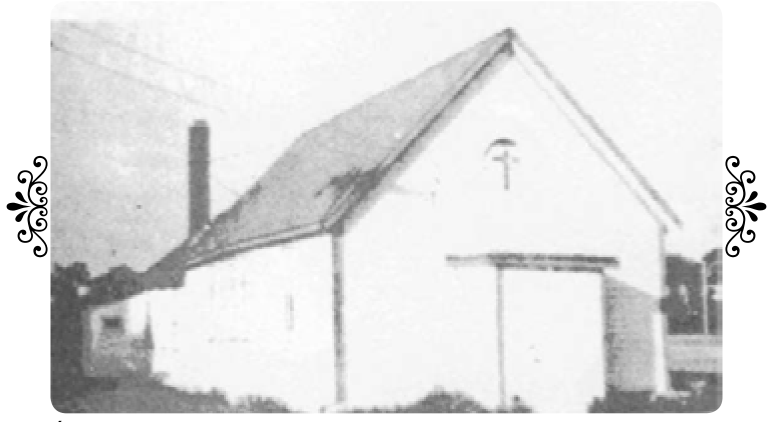
Les tâches du père Roy à Wolseley ne se limitent pas à administrer les sacrements et à dire la messe pour ses ouailles. Une lettre de juillet 1895 d'un dénommé Martelle de Wolseley adressée à l'archevêque, Mgr Langevin, indique que le père Roy donnait aussi des conseils à des couples qui vivaient des problèmes maritaux et que certains couples se seraient séparés à la suite de ses conseils. La lettre indique aussi qu'il s'occupait beaucoup d'affaires civiles, mais elle n'en précise pas la nature[27]. Monsieur Martelle se plaint du fait que le père Roy accorde plus de temps à ces affaires civiles qu'à ses tâches religieuses. Ses activités ne font donc pas toujours l'unanimité parmi les paroissiens de Wolseley, bien que le père Roy ne fasse que ce qu'on attend d'un curé à l'époque. «Le curé constituait la force motrice de la paroisse. Fort respecté, il pouvait jouer le rôle de conseiller pédagogique, économique, légal et culturel. La vitalité d'une paroisse était liée à la personnalité et au dynamisme de son curé[28].» Cependant, le père Roy ne partage pas toujours la vision de ses supérieurs en ce qui concerne les questions de morale. Il connaît et partage la vie des colons et les conditions dures dans lesquelles ils vivent, de sorte qu'il est indulgent pour eux et approuve qu'ils jouissent des petits plaisirs que leur rustre vie peut leur apporter. Mais son archevêque, à Saint-Boniface, ne l'entend pas de la sorte. Le père Roy se retrouve donc parfois coincé entre l'arbre et l'écorce, comme le démontre la visite qu'il fait à contrecœur à Montmartre au début de l'année 1896:

> *In fact at the beginning of the year 1896, in one of his rare visits to Montmartre, the pastor of Wolseley had come to announce to Mr. and Mrs. De Tremaudan that he had received orders to have these evenings of dancing stopped. The good priest admitted that, personally, he understood that the dances at Montmartre were well conducted, but he still was obliged to carry out the instructions received. The clergy of Canada would not*

27. Lettre d'Albert Martelle de Wolseley à Mgr Langevin en date du 1er juillet 1895. Archives de l'Archevêché de Regina.
28. André Lalonde, «Les Canadiens français de l'Ouest: espoirs, tragédies, incertitudes», sur le site Internet www.cefan.ulaval.ca/franco/my_html/LALONDE.html.

tolerate dancing, especially dances such as the waltz, the polka, the mazurka, and it even went so far as to refuse the sacraments to persons who participated or organized dances. The pastor also advised that the young folks of Wolseley be no longer invited to any reunion whatsoever; the French Canadian parents complained that the young folks were not able to work the next day after passing the night dancing at Montmartre[29].

La correspondance que le père Roy entretient avec son archevêque, Mgr Langevin, entre 1896 et 1900, révèle un homme fatigué des sacrifices physiques et moraux que sa condition de prêtre-missionnaire lui impose. Poussé par Mgr Langevin, il entreprend la construction de l'église de Wolseley, mais à contrecœur comme l'indique sa lettre du 24 mars 1896 à l'archevêque : « À la vérité mes gens ne méritent pas les sacrifices et risques que nous nous imposons. Il me prend des dégouts [*sic*] et je suis tenté de les abandonné [*sic*] et de filer ailleurs. Je commencerai bien cette construction, je ne promets pas de la finir. Priez pour moi Monseigneur [...]. »



Église Sainte-Anne bâtie sous la direction de J.A. Roy, Wolseley, Saskatchewan. Courtoisie de l'archevêché de Regina.

29. Roméo Bédard, abbé, *History, Montmartre, Sask. 1893-1953, op. cit.*, page 24.

Cette construction lui cause d'incessants tracas financiers et de multiples prises de bec avec le comité des citoyens engagés dans le projet. Comme il aimerait laisser cette responsabilité derrière lui ! À plusieurs reprises, il demande à Mgr Langevin de lui assigner un ministère ailleurs. Il suggère le Klondike ou l'Ouest. Finalement, au début de l'année 1900, les autorités ecclésiastiques l'envoient à Vernon en Colombie-Britannique. La dernière inscription sous son nom dans les registres de la paroisse de Wolseley date du 12 avril 1900. Il s'agit du baptême d'un enfant mâle, fils d'un cultivateur de Sintaluta, du nom de Gérald Seymour. L'enfant hérite des prénoms Gérald Roy.

Les habitants de Montmartre éprouvent beaucoup de chagrin à le voir partir. Le portrait qu'ils laisseront de lui dans *L'histoire de Montmartre* témoigne des relations humaines chaleureuses qu'il entretenait avec eux :

> *Gifted with a lively deeply-rooted faith, he devoted himself whole heartedly to the temporal as well as the spiritual welfare of his flock, and shared their trials, tribulations and privations, which he himself had experienced. They placed all their confidence in him. His appearance in a home never failed to bring comfort, consolation and new hope. He settled quarrels and renewed their courage. He was indulgent towards sinners, but was a staunch enemy to sin himself under any of its forms. He roused the sluggish and encouraged the timid. He liked clean fun, and this was very necessary to the men of the prairies. Wherever he went, he left a ray of sunshine. Such was the Missionary-Pastor who was to exert a profound and lasting influence on the colonists of Montmartre, either by visits to their dwellings or by his ministry in the poor church at Wolseley*[30].

VERNON, COLOMBIE-BRITANNIQUE

Le père Roy se retrouve donc assigné à la paroisse St. James, à Vernon. Sa première inscription dans les registres baptismaux de

---

30. Roméo Bédard, abbé, *History, Montmartre, Sask. 1893-1953*, *op. cit.*, pages 6 et 7.

la paroisse date du 27 mai 1900. Je n'ai trouvé aucun détail sur la période de sa vie à Vernon. Je sais seulement qu'en 1901 deux des « meilleures familles » de Wolseley viennent le rejoindre à Vernon parce que le climat y est plus agréable[31].

On pourrait penser que ce nouveau ministère le libère des critiques du comité de paroissiens de Wolseley et met enfin un terme à ses soucis. Mais, hélas, il continue de recevoir des lettres de Mgr Langevin au sujet des problèmes financiers de Wolseley. Le ton de ses réponses indique à quel point il est exaspéré des tracasseries mesquines dont il est le sujet et combien il est blessé du manque de confiance apparent de Mgr Langevin. Les trois dernières lignes de sa lettre datée du 2 mai 1900 sont un cri du cœur : « Laissez-moi vous dire Monseigneur, si vous voulez me décourager, vous n'avez qu'à continuer vos ennuis. Je puis bien vite renoncer au st. ministère. Je puis vivre sans cela[32]. »

Est-ce seulement la frustration qui lui fait lancer cette menace de quitter la prêtrise ou commence-t-il à avoir des doutes sur sa vocation ? On ne sait pas. Mais il est certain qu'il entretient des sentiments très ambigus à l'égard de son ministère.

La dernière inscription sous son nom dans les registres baptismaux de la paroisse St. James date du 20 septembre 1905. Puis je ne retrouve sa trace qu'un an plus tard, en août 1906. Que fait le père Roy au cours de cette année ? Prend-il un congé sabbatique pour réfléchir à son avenir ? Va-t-il se reposer dans sa famille au Québec pendant quelques mois ? On peut penser qu'il passe une partie de ce temps à négocier avec l'Église la destination de son prochain ministère. Mais quelque chose d'important se produit sûrement au cours de cette année parce que c'est un « nouvel » abbé Roy qui se voit assigner comme prochaine destination le hameau de Hanmer, une petite enclave francophone du nord de l'Ontario où, à la fin du XIXe siècle, le développement économique est gouverné en grande partie par des maîtres anglophones.

---

31. Lettre adressée à Mgr Langevin en date du 4 mai 1901 par le père Passaplan, remplaçant du père Roy à Wolseley.
32. Lettre adressée à Mgr Langevin en date du 2 mai 1900. Archives du diocèse de Regina.

Hanmer, Ontario (août 1906)

Le 1er août 1906, l'abbé Roy entre en fonction comme premier curé de Hanmer. Ce ne sont pas seulement de nouvelles fonctions qu'il vient d'acquérir. Il semble avoir acquis aussi une nouvelle identité au cours de la dernière année. En effet, lors de mes entrevues avec les membres de la famille de Marie-Louise à Hanmer, la question de l'identité de l'abbé Roy surgit lorsque je fais référence à lui sous le nom de Jérémie. Sa nièce me corrige :

> *C'est « Joseph ». On n'a jamais entendu d'autre chose que Joseph, nous autres. Dans tous les livres, ça toujours été « Joseph Roy », Joseph A. Roy. Joseph Alphonse, je pense*[33].

Elle a raison ! Je déniche peu après des documents de cette période signés de la main du père Roy indiquant « Joseph A. Roy ». Je me dis qu'il a peut-être simplement choisi d'utiliser Joseph au lieu de Jérémie. C'est possible puisque à l'époque on donne comme premier nom de baptême Joseph à tous les garçons et Marie à toutes les filles. Ce premier nom est suivi d'un ou deux autres noms : Joseph François Aimé ou Joseph Louis Victor ou Joseph Napoléon, etc. Mais, sur son baptistaire, je ne retrouve pas le nom de Joseph. Je pousse mes recherches plus loin et retourne consulter le *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*. Les deux éditions de 1908 et 1928 indiquent clairement que l'abbé J.A. Roy, missionnaire dans l'Ouest canadien, et l'abbé Jérémie-Alphonse Roy, premier curé de Hanmer, sont une seule et même personne. Alors pourquoi se présente-t-il à ses paroissiens comme étant Joseph Alphonse au lieu de Jérémie Alphonse ? Cherche-t-il à brouiller la piste de son passé ? Que s'est-il passé entre Vernon et Hanmer ? Je n'ai pas trouvé de réponses à ces questions et elles ne font qu'augmenter l'ambiguïté qui brouille le portrait de cet homme.

De toute façon, qu'il se présente comme étant Jérémie ou Joseph ne change pas qu'il s'avère un excellent candidat pour établir une paroisse à Hanmer. Son ministère dans l'Ouest l'a doté de toute l'expérience nécessaire pour accomplir cette tâche. Pour lui, ce n'est qu'une mission catholique et francophone de plus à

---

33. Entrevue avec Clothilde Bergeron, page 14.

établir en terre de colonisation. Ses fonctions couvrent aussi le canton adjacent de Capreol. Comme dans l'Ouest, il devra se déplacer fréquemment avec des moyens de transport précaires et sous un climat parfois très rude. Il connaît donc les défis qui l'attendent ! Mais ce qu'il ne peut prévoir à son arrivée, c'est qu'il découvrira au cours de cette mission un côté bien agréable de la vie qui bouleversera ses croyances et provoquera en son for intérieur un cheminement sinueux.

Premier contact avec Marie-Louise

Comme nouvel abbé de la paroisse, la première tâche de Joseph Roy est de faire la tournée de tous les foyers pour se présenter aux colons. Il serre la main des parents et dit quelques mots gentils aux enfants. Chez Napoléon Labelle, il rencontre Marie-Louise pour la première fois. Elle a 15 ans. Ils échangent probablement un sourire et quelques formules de politesse, tout au plus.

Il laisse une bonne impression dans les foyers de Hanmer et, l'année suivante, il ne tarde pas à combler le désir le plus cher des colons, celui de bâtir la première chapelle du hameau[34]. Cette petite chapelle vient consolider l'identité de la communauté. Hanmer n'est plus simplement une agglomération de colons qui reçoivent un prêtre une fois par mois pour dire la messe. Hanmer est maintenant une paroisse où un prêtre résident accomplit régulièrement les rites sacrés et enseigne la catéchèse aux enfants. Baptêmes, mariages et premières communions se succèdent et assurent un certain ordre dans la vie spirituelle, émotive et sociale des colons.

34. Le 19 août 1907, l'Église catholique achète pour 1 $ le lot 12 de la concession II du canton de Capreol. C'est très probablement sur ce site que le père Roy bâtit la première chapelle de Hanmer.

CHAPITRE 3

de 1906 à 1916

Le rond-point

Il sentait qu'elle était de ces femmes qui, lorsqu'elles se donnent, donnent tout sans compter : l'amour de leur corps et de leur cœur, la force de leurs bras dans la besogne de chaque jour, la dévotion complète d'un esprit sans détours.

Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*,
Éditions Fides, 1994, pages 88 et 89.

Rencontres régulières avec Marie-Louise

Le père Roy entretient des relations étroites avec les familles de Hanmer par le truchement de ses visites paroissiales régulières. Mais il semble qu'il entretienne une relation plus étroite avec la famille Labelle parce qu'au cours des années qui ont suivi son arrivée à Hanmer il a acheté pas moins de cinq terres dans les comtés de Hanmer et de Capreol, faisant de lui un des propriétaires fonciers les plus importants du canton[35]. Or, de 1911 à 1913, Napoléon Labelle, le père de Marie-Louise, est un des quatre conseillers municipaux de Hanmer et c'est le conseil municipal qui tient normalement le registre des achats et des ventes des terres du canton.

Le père Roy se rend donc chez les Labelle pour discuter avec Napoléon des transactions nécessaires pour ses terres, mais aussi pour bavarder avec lui de choses et d'autres. Les deux hommes ont beaucoup d'affinités. Ils ont connu la vie de pionnier et partagent certains traits de caractère. Indépendants farouches, ils aiment être maîtres de leurs décisions et sont tous deux doués pour l'organisation à l'échelle communautaire. Mais leur tempérament diffère grandement : Napoléon est impétueux, Joseph est doux. Napoléon s'exprime avec fougue, Joseph a développé l'art d'écouter.

C'est sûrement au cours de ces visites que l'abbé Roy et Marie-Louise découvrent le plaisir sans équivoque de se voir et de se parler. L'abbé apprécie l'esprit vif de Marie-Louise et ses réparties enjouées. Il est sensible à l'admiration qu'elle éprouve pour lui et qu'elle ne peut lui cacher. De plus, Marie-Louise grandit en beauté. La photo de famille prise autour de 1908 qui figure dans *Valley East* révèle une jeune femme d'environ 17 ou 18 ans, habillée d'un chemisier de dentelle à haut col et d'une jupe longue. Elle a relevé ses cheveux en chignon sur la tête. Le beau front ainsi dégagé accentue l'ovale du visage. Ses grands yeux affichent une expression patiente. Mais ses lèvres bien dessinées, où flotte à peine l'ombre d'un sourire, trahissent une ferme détermination intérieure. Comme le grand fleuve auprès duquel elle est née, elle dégage une impression de force calme et, comme lui, elle possède un puissant courant de fond qui peut tout emporter.

35. Voir appendice 3, Propriétaire foncier.



La famille Labelle ; Marie-Louise est à droite de son père adoptif, Napoléon. Georgianne, la mère de Marie-Louise, est au bout à droite. *Circa* 1907. Courtoisie de la Bibliothèque publique du Grand Sudbury.

En 1912, l'abbé Roy a 54 ans. Il a passé la plus grande partie de sa vie dans de rudes milieux de colonisation. Comme il a peu connu le confort des presbytères de paroisses établies dans les grandes villes, il apprécie probablement la douceur des soirées chez les Labelle où Marie-Louise lui sert, avec un sourire et un mot gentil, du thé accompagné de sucreries. Quand j'ai rencontré la nièce de Marie-Louise à Hanmer, elle avait la même interprétation des faits :

> […] *ça c'est MA vision d'elle, pas la vision de ma mère.* […] *Lui arrive en 1906, il y avait peut-être vingt à trente fermiers. C'étaient des grosses familles. Ça vivait dans la misère, dans des conditions terribles, dans des maisons pas trop bonnes. Puis, lui, il avait une maison. Ça lui prenait quelqu'un. Puis, tout d'un coup, cette jeune fille-là arrive qui est peu délicate, qui aime les belles choses. Puis lui, c'est comme une brise qui est arrivée parmi tout ce monde de fermiers-là.* […] *elle arrive avec la fraîcheur. Puis, je sais que ma tante, elle aimait prendre du thé. Puis il me semble la voir* […] *quand elle servait le thé au prêtre.*

«Tiens, viens t'asseoir, prend une tasse de thé.» Dans sa douceur. C'est ma version[36].

Les visites du curé divertissent Marie-Louise. On dit qu'il aimait raconter ses aventures dans l'Ouest. Ses récits ouvrent une fenêtre sur un monde différent qui donne à la jeune fille le goût de voyager. Elle aimerait explorer des lieux nouveaux. Elle en vient à réaliser à quel point elle est confinée dans cette petite maison, attelée à la routine des travaux ménagers quotidiens. Elle n'a pour seules sorties que les visites à l'église le dimanche. Comme on lui a confié des responsabilités très jeune, elle a acquis une grande maturité pour une fille de son âge. Il n'est donc pas surprenant qu'elle puisse entretenir une relation d'amitié avec le père Roy, bien qu'il ait 33 ans de plus qu'elle.

La servante du curé ?

Comment Marie-Louise se retrouve-t-elle servante au presbytère de Hanmer vers 1912 ? Seules les connaissances de la mentalité et des conventions du milieu me permettent de déduire le déroulement des événements. L'abbé et Marie-Louise ressentent, sans se l'avouer, un désir croissant de se voir plus souvent. L'abbé rationalise son penchant et se dit qu'il aurait bien besoin d'aide au presbytère. Marie-Louise serait la candidate idéale pour y travailler. Il la connaît bien, il a vu la manière impeccable dont elle entretient la maison et a eu l'occasion de goûter à sa cuisine lors de ses visites chez les Labelle. L'usage veut qu'il demande d'abord à Napoléon et Georgianne si leur fille peut venir travailler de jour au presbytère. Les parents de Marie-Louise ne songeraient jamais à refuser un tel service au curé de la paroisse. Au contraire ! C'est un honneur pour eux qu'il choisisse leur fille pour lui confier la responsabilité de l'entretien de son foyer. Et puis Claire, la petite sœur de Marie-Louise, a grandi et peut prendre la relève d'une bonne partie des tâches quotidiennes. On consulte Marie-Louise, qui accepte avec déférence tout en réprimant une bouffée de joie secrète.

Une femme de 21 ans non mariée travaillant pour un homme «consacré» aurait pu faire jaser. Depuis la fin du XVIe siècle en Europe, la tradition voulait que les prêtres n'embauchent que des

36. Entrevue avec Georgette Bergeron, page 12.

femmes dans la trentaine ou dans la quarantaine comme servantes, cela pour éviter les « tentations », mais aussi les commérages de la prude société[37]. Le Canada francophone au début du XXe siècle garde cette même tradition. Une femme qui désire travailler dans un presbytère « doit, pour être engagée, avoir l'âge canonique (40 ans), ne se prêter à aucun commentaire défavorable et ne permettre, en aucune façon, que la réputation du curé soit remise en question par sa présence[38] ». Mais les circonstances exigent parfois des exceptions à cette règle. La réputation de Marie-Louise est sans taches et ses talents de maîtresse de maison sont connus et justifient ce choix. Enfin, les gens de Hanmer savent que l'abbé connaît bien Napoléon. La présence de Marie-Louise au presbytère ne met donc pas la réputation de l'abbé en danger.

Les détails sur le début de leurs amours clandestines ont été enterrés avec eux. On ne peut qu'imaginer comment leur passion a pu voir le jour. Marie-Louise et Joseph sont heureux de travailler côte à côte. Pour elle, c'est un changement d'air et une diversification de ses tâches quotidiennes. Pour lui, c'est une présence féminine à ses côtés, une main experte pour tenir sa maison et un être discret à qui il peut confier certaines pensées. Les premiers jours, ils s'efforcent de ne parler que de sujets concernant la bonne marche du presbytère. Mais rapidement, comme tous ceux qui se côtoient régulièrement, ils en viennent à échanger des impressions, des souvenirs et des rêves. Les jours et les mois passent, les rapprochant de plus en plus. Ils rient ensemble, mais leur rire fébrile trahit maintenant une fièvre amoureuse qu'ils ont du mal à contenir.

Les documents historiques consultés indiquent que le père J.A. Roy a œuvré dans la paroisse Saint-Jacques de Hanmer jusqu'au 29 septembre 1913 et qu'il a ensuite été déplacé à Cache Bay sur les rives du lac Nipissing à 60 milles (100 km) à l'est de Hanmer. Cache Bay est une petite communauté principalement francophone attenante à la ville de Sturgeon Falls. À l'époque de la venue du père Roy, son économie repose en grande partie sur la prospérité de son moulin à scie, le George Gordon Lumber, qui traite les billots amenés par la drave sur la rivière Sturgeon.

---

37. Elizabeth Abbott, *Une histoire des maîtresses*, Éditions Fides, 2004, page 198.
38. Micheline Dumont *et al.*, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles, op. cit.*, pages 279-280.

Je n'ai trouvé aucune donnée sur la relation de Marie-Louise et Joseph entre octobre 1913 et avril 1917. Mais la suite des événements prouve que la mutation du père Roy à Cache Bay n'a pas mis fin à leur relation et nous permet de déduire la nature de leurs sentiments. Comme ils ont travaillé côte à côte pendant toute l'année qui précède, Marie-Louise éprouve beaucoup de peine à le voir s'éloigner de Hanmer. De plus, son départ implique qu'elle devra reprendre la routine accablante des tâches ménagères, confinée à la maison. Joseph, de son côté, ne déteste peut-être pas devoir servir une nouvelle paroisse, mais l'idée de laisser Marie-Louise ne lui sourit pas du tout. Il ne tarde pas à élaborer un plan pour la revoir régulièrement. Prenant comme prétexte qu'il aurait besoin d'aide pour s'installer et maintenir l'ordre du presbytère de Cache Bay, il demande aux parents de Marie-Louise s'ils ont objection à ce qu'elle vienne par train à Cache Bay à intervalles réguliers pour lui donner un coup de main. Depuis 1883, le train Canadien Pacifique dessert les villes entre North Bay et Sudbury. Napoléon pourrait donc la laisser à la gare de Sudbury et le père Roy, la prendre à la gare de Sturgeon Falls. Cependant, comme le train ne passe pas tous les jours, ce nouvel arrangement demanderait que Marie-Louise reste à coucher à Cache Bay pour une nuit ou deux. Mais Napoléon et Georgianne ne mettraient jamais en doute les intentions d'un homme d'Église, surtout celles de ce curé qu'ils connaissent bien depuis sept ans et qu'ils ont reçu dans leur maison fréquemment.

La cohabitation périodique de Marie-Louise et Joseph au presbytère de Cache Bay exacerbe la fièvre amoureuse qu'ils ressentaient déjà à Hanmer. Ils se retrouvent dans un nouveau presbytère, éloignés de la surveillance bienséante de la famille de Marie-Louise et de la population de Hanmer. Les visites de courte durée de Marie-Louise ne sont probablement pas connues des paroissiens de Cache Bay. Le père Roy exerce son ministère à l'église pendant que Marie-Louise s'affaire discrètement à rendre le presbytère confortable. Le soir, ils partagent leur repas dans l'intimité. Leurs longues soirées à dialoguer s'étirent et, bientôt, l'ardeur de leur désir emporte tout : doutes, conventions sociales et convictions religieuses.

Dans la réalité, ce qui se passe dans leur cœur est peut-être moins simple et moins romantique que j'aime l'imaginer. Joseph éprouve sûrement un mélange d'émotions, un sourd combat entre ses convictions religieuses et la montée inéluctable du désir

physique qui l'emporte et auquel il se soumet avec délice. Gertrude, la fille de Marie-Louise, est plus réaliste que moi. Avec l'humour et la sagesse d'une femme mûre, elle me dit : « Le démon du midi l'avait pogné[39]. »

Et c'est sûrement vrai aussi ! Il est probable que le bonheur intense que ressent Joseph le rende perplexe. N'aurait-il donc pas l'étoffe dont sont faits les prêtres ? Il se serait trompé de vocation puisqu'il ne ressent aucun remords. Il ne peut concevoir qu'un tel bonheur partagé soit péché.

Quant à Marie-Louise, de se savoir aimée par cet homme instruit et en pleine maturité la comble de joie et de fierté. Elle aimerait pouvoir le crier sur les toits et afficher leur amour aux yeux de toute la communauté. Mais elle se tait et dissimule sa joie avec détermination pour sauvegarder ses chances de voir son rêve le plus cher se réaliser, son rêve de pouvoir un jour vivre ouvertement avec lui. Elle peut imaginer leur vie de couple dans une ville où, incognito, ils vaqueraient à leurs affaires sans crainte des commérages. Elle étouffe à Hanmer ! Durant toutes ses années d'enfance, elle a vu les femmes de son entourage attelées à la besogne quotidienne pour n'obtenir, comme seule reconnaissance, que de se voir déclarées « reines du foyer » par leur époux ou par le curé en chaire. Elle ne veut pas d'un tel avenir ingrat et sans issue. Elle veut sortir de son patelin. Elle veut vivre ailleurs et, surtout, vivre ailleurs avec Joseph.

Envers et contre tous

Malgré ces forces qui leur labourent le cœur, leur amour s'affermit au fil des jours. La nature illicite de leur relation ne fait que les rapprocher encore plus. Ils sont bien conscients de contrecarrer toutes les règles des codes social et religieux. À l'époque, une femme qui se permettait des relations sexuelles hors mariage attirait la réprobation sociale. Dans ce cas-ci, il s'agit de surcroît d'un prêtre, et un prêtre qui a 33 ans de plus qu'elle. Ce serait le scandale achevé si l'affaire était découverte ! Marie-Louise et Joseph cachent donc leur amour avec une complicité d'enfants heureux.

Prennent-ils des précautions pour éviter que Marie-Louise ne tombe enceinte ? Qu'est-ce qu'elle connaît de la sexualité et de

39. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 5.

la limitation des naissances ? Probablement très peu. Entre 1869 et 1916, des ouvrages ont été publiés préconisant « la continence périodique[40] », mais Marie-Louise sait à peine lire et écrire. De plus, ces ouvrages sont en anglais. Il y a bien un manuel sur la sexualité publié par un médecin français, le docteur Auguste De Bey, mais « l'Église veille à tenir loin des fidèles toute information sur la sexualité et la contraception[41] ». Alors, que ces ouvrages circulent à Hanmer demeure hautement improbable. Quant à Joseph, il en sait sûrement plus long qu'elle sur cette question. Mais, comme la sexualité est un sujet tabou à l'époque, il n'ose peut-être pas lui en parler ouvertement, même dans l'intimité. De plus, sa formation religieuse lui a toujours enseigné que le sexe n'est acceptable que si son but est la procréation. Ce précepte le retiendrait peut-être de mettre des freins à leurs ébats et il s'en remettrait simplement au cours de la nature. Il se peut aussi que le plaisir physique dérobe temporairement à son esprit les conséquences que pourrait avoir la venue d'un enfant.

Le fait demeure qu'en août 1916 Marie-Louise, qui vit toujours chez ses parents à Hanmer, se rend compte qu'elle est enceinte. Une tempête de questions l'assaille. À qui en parler ? Devrait-elle confier ce terrible secret à ses parents ? La renieront-ils à jamais ? Deviendront-ils la honte de Hanmer ? Et que dira son amant ? Elle décide de ne pas en faire part à ses parents immédiatement, de peur qu'ils l'empêchent de retourner à Cache Bay. Elle attend fébrilement son prochain voyage en imaginant des scénarios dans lesquels elle annonce à Joseph qu'il deviendra père.

La nouvelle soulève sans aucun doute une vague de réflexions et d'émotions complexes chez ce curé de 58 ans. Il n'a jamais connu d'autre vie que celle d'homme d'Église. En même temps, il ne doute pas de son amour pour Marie-Louise. Jusqu'alors, il a réussi à se donner à la fois à l'Église et à son amour. Mais voilà que la venue prochaine de cet enfant impose qu'il fasse un choix entre les deux. L'émotion nouvelle de se savoir père et le sentiment profond de responsabilité qu'il ressent vis-à-vis de cette jeune femme de 25 ans étouffent bientôt tout doute qu'il aurait pu éprouver à la pensée de quitter son ministère. Il passe à l'action.

40. Micheline Dumont *et al.*, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, *op. cit.*, page 172.
41. *Ibid*, page 173.

La fuite

La grossesse de Marie-Louise et l'énormité du scandale que la découverte de leur relation pourrait causer expliquent qu'ils se soient enfuis de Cache Bay sans que l'abbé ne demande de dispense à l'Église catholique. Les documents historiques portent à croire que Joseph songeait depuis quelque temps à quitter la prêtrise. En effet, dès 1911, il avait commencé à revendre certaines des terres qu'il avait achetées au cours de ses premières années à Hanmer. Lorsqu'on examine attentivement les documents juridiques de l'achat et de la vente de ses terres, on remarque que, sur les documents d'achat, il avait été identifié comme prêtre: «Joseph A. Roy, Catholic priest». Or, sur les documents de vente du 15 avril 1911 et du 19 mai 1913, après que Marie-Louise eut commencé à travailler pour lui au presbytère, il est identifié comme célibataire: «Joseph A. Roy, an unmarried man». Je ne saurais déterminer si ces mots sont le choix du père Roy ou celui du notaire qui a rédigé les documents, mais ils reflètent, volontairement ou non, un changement dans le statut du père Roy.

Conséquences du départ

Lorsque je m'enquiers des conséquences à Hanmer du départ des amoureux, les réponses se limitent à en attester les contrecoups sur la famille. La nièce de Marie-Louise me dit: «Napoléon était furieux et blessé.»

Et elle ajoute: «Il paraît qu'il était assez fâché qu'il voulait descendre à Ottawa pour le tuer[42].»

L'autre nièce de Marie-Louise confirme cette histoire:

> *Puis, il a été à Ottawa une fois avec un fusil pour le tuer, mais il ne l'a jamais trouvé.* [...] *Ma mère m'a raconté ça, et elle a dit: «J'ai toujours remercié le bon Dieu qu'il l'ait jamais trouvé parce qu'il avait emmené un fusil avec lui*[43]*.»*

Fait ou légende? Comme on connaît le tempérament fougueux de Napoléon, une telle histoire est plausible. Mais nous n'avons aucun moyen de vérifier sa véracité.

---

42. Entrevue avec Clothilde Bergeron, page 19.
43. Entrevue avec Georgette Bergeron, page 14.

Une chose est certaine : Napoléon aime sa fille et, comme me le confirme Gertrude, ce départ l'afflige terriblement.

> *Il avait une grosse peine puis sa mère avait une grosse peine qui l'affectait naturellement aussi. Pis, à part de ça, ils se fiaient sur elle pas mal pour l'entretien de la maison, tu sais, les plus jeunes enfants, ses sœurs et ses frères. Ça fait que je comprends qu'il devait être en beau sorcier*[44].

Georgianne, comme toute mère qui voit partir sa fille, éprouve sûrement des sentiments partagés vis-à-vis de l'escapade amoureuse de Marie-Louise. D'un côté, elle peut comprendre la colère de son mari qui se sent trahi par le père Roy, qu'il traitait comme un ami. Mais, d'un autre côté, elle se réjouit secrètement du bonheur de Marie-Louise. Tant mieux si elle peut fuir cette vie d'épuisant labeur ainsi que la mentalité étouffante de ce petit village où tous épient et commentent la vie de chacun ! Tant mieux si elle peut vivre un amour romantique au lieu de simplement accepter un mariage de raison ! Que Dieu la protège !

Au cours de mes entrevues à Hanmer, aucune mention n'est faite d'un scandale dans le village à la suite du départ de Marie-Louise. J'en déduis que Napoléon et Georgianne ont probablement tout fait pour éviter que l'histoire se répande. Craignant de perdre la face vis-à-vis du tout Hanmer, ils auraient expliqué l'absence de Marie-Louise en racontant qu'elle avait trouvé du travail à Ottawa.

Mais Napoléon se retrouve quand même dans une position très délicate au sein de la communauté, car, au moment du départ des amoureux, il est toujours un des quatre conseillers municipaux de Hanmer. En regardant attentivement les documents des archives, je remarque que, l'année suivante, son nom ne figure plus sur la liste des conseillers. C'est peut-être simplement parce que son mandat est terminé. Après tout, il occupait ce poste depuis 1911. Mais c'est peut-être aussi parce qu'il préfère quitter son poste pour garder un profil plus discret dans la communauté afin d'éviter des rencontres au cours desquelles il pourrait se faire poser des questions amicales au sujet de sa fille.

---

44. Session 7 avec Gertrude Mantha, page 6.

CHAPITRE 4

de 1916 à 1928

Vie de famille

We had a quiet family life there.

Enregistrement fait par Gertrude Mantha, novembre-mars 2005.



Nouvelles identités

Au sortir de Cache Bay, les amoureux viennent se réfugier à Ottawa, la nature individualiste de la vie dans les villes étant plus propice à protéger leurs amours. Ils adoptent de nouvelles identités. Joseph anglicise son nom de famille. Le francophone Joseph Roy devient l'anglophone Joseph Ray et Marie-Louise Labelle se présente désormais sous le nom de Marie-Louise Ray. Je me demande si, au moment de ce changement de nom, Joseph révèle à Marie-Louise qu'il est né Désiré Jérémie et qu'il s'appelait Jérémie Alphonse pendant son séjour dans l'Ouest. Peut-être pas. Après tout, elle ne l'a connu que sous le nom de Joseph A. Roy.

Marie-Louise espère sûrement que Joseph va l'épouser. Vivre en union libre n'est pas socialement admissible à l'époque. En quittant Hanmer, ses parents, ses frères et ses sœurs, elle lui a tout donné, y compris sa réputation. Mais Joseph choisit une position ambiguë. D'un côté, il a rejeté l'Église en la quittant sans demander de dispense. D'un autre côté, il s'abstient d'en faire fi complètement et d'épouser Marie-Louise parce que, s'il l'épousait, il serait excommunié. Or, pour un ex-homme d'Église, l'excommunication demeure une option impensable. Il choisit donc de ne pas rompre définitivement avec l'Église et de ne pas s'engager définitivement avec Marie-Louise. Après tout, il est plus facile de laisser l'ambiguïté flotter que de s'engager dans un choix limpide. Plus facile pour lui. Plus difficile pour Marie-Louise.

Ottawa

Passer de Hanmer à Ottawa représente tout un pas dans la vie de Marie-Louise. Hanmer n'avait qu'une centaine d'habitants. À Ottawa, en 1916, la population est de 100 561 personnes. En contraste avec la population homogène francophone et catholique de Hanmer, celle d'Ottawa se distingue par sa diversité culturelle. Irlandais et francophones catholiques côtoient Juifs, Allemands et Italiens. Lorsque Joseph et Marie-Louise arrivent dans la capitale, la guerre en Europe insuffle une nouvelle vie à l'économie du pays. Ottawa est en pleine métamorphose, passant graduellement d'une économie basée sur l'industrie du bois à une économie basée sur l'accroissement de la fonction publique. Sur la colline parlementaire, des travaux sont en cours pour reconstruire l'édifice

central du parlement détruit par un incendie le 3 février de la même année. On commence à ériger de belles demeures dans le Glebe, entre autres sur la nouvelle avenue Clemow. Le parc Lansdowne offre des activités sportives été comme hiver et tient l'exposition agricole et industrielle chaque année à l'automne[45].

C'est la première fois que Marie-Louise habite la ville et tout est pour elle source de nouveauté et d'apprentissage. Il faut s'orienter, distinguer la «haute-ville» de la «basse-ville» et les parcourir en tramway. Autour d'elle, les femmes ont commencé peu à peu à s'engager dans le monde du travail à mesure que les hommes s'enrôlaient sous les drapeaux. Elles découvrent l'avantage d'avoir un salaire et goûtent à l'indépendance. Plusieurs d'entre elles ont une «carrière» dans l'industrie du service avant leur mariage, particulièrement comme domestiques[46].

Marie-Louise découvre l'abondance des grands magasins où s'étalent la mode féminine dernier cri, les tissus à la verge pour la couture et les vêtements de confection. Les jours de beau temps, elle et Joseph peuvent flâner le long du canal où les dames de la haute société font de l'équitation sur le Driveway bordé d'arbres centenaires. Chaque jour apporte du nouveau et, pour ce couple récemment arrivé, l'atmosphère générale de croissance et d'expansion porte à faire des plans d'avenir.

Rideau Park (mai 1917)

En attendant la naissance du bébé, Marie-Louise et Joseph cherchent un endroit propice pour élever leur enfant. Ils veulent une demeure où ils pourront avoir un jardin, élever quelques animaux et vendre les produits de leur travail. Il leur faut des sous. Joseph a subdivisé en deux parties un des lots du canton de Capreol qu'il avait acheté en septembre 1911. Le 3 janvier 1917, il vend une des deux parties pour un montant de 2000 $.

Le 12 avril 1917, Marie-Louise donne naissance à un fils. Pour toute femme amoureuse de son conjoint, un tel événement est source de grande joie et de fierté. Pour Marie-Louise encore plus, puisque cette naissance marque un jalon important dans sa

45. John Leaning, *The Story of the Glebe*, Chez l'auteur, 1999, page 22.
46. John H. Taylor, *Ottawa, An Illustrated History*, Canadian Museum of Civilization, 1986, page 120 (traduit de l'anglais).

relation avec Joseph. Ils ne sont plus simplement amants. Ils sont maintenant parents. Cet enfant représente le fondement d'une nouvelle famille qui, pour Marie-Louise, comblera le vide laissé par l'absence des siens dans sa vie quotidienne. Joseph baptise lui-même l'enfant. Ils choisissent de l'appeler Joseph Ray. Une épidémie d'influenza sévit dans la capitale et Marie-Louise prend sûrement des précautions hors de l'ordinaire pour protéger le nouveau-né de ce fléau.

Un mois plus tard, le 21 mai 1917, Joseph achète dans Rideau Park, pour un montant de 5000 $, une maison sise sur environ deux acres de terrain, incluant une grange et une pommeraie. Le document de l'achat précise qu'il s'agit des lots 133, 134 et 135 faisant face à l'avenue Stanley (aujourd'hui Pleasant Park Avenue) ainsi que des lots 187, 188 et 189 faisant face à l'avenue Billings. Le nouveau propriétaire signe simplement «Joseph Ray», son nom, mais aussi le nom de son fils nouveau-né. Rideau Park, petit quartier sillonné de trottoirs de bois où quelques familles francophones côtoient une majorité de familles anglophones, est situé sur la rive sud de la rivière Rideau près de la voie ferrée, un peu en retrait du «village» de Billings Bridge. L'église, le bureau de poste et les magasins du village rendent service aux habitants de Rideau Park et des alentours.



Aujourd'hui, 279, Pleasant Park (autrefois rue Stanley) dans Rideau Park.

Joseph et Marie-Louise ont choisi une maison à la mesure de leurs rêves, une demeure plutôt spacieuse qui leur permettrait éventuellement d'accroître leur famille. Au salon, à la salle à manger et aux trois chambres à coucher s'ajoute une grande cuisine d'été qui facilite la fabrication du cidre, la préparation du beurre, du fromage et des conserves ainsi que les cuissons de longue durée et les boucheries d'automne. Lorsque la neige arrive, on ferme cette pièce et on utilise la salle à manger comme cuisine d'hiver. Bien qu'il ne soit pas fini, le sous-sol sert de rangement et un trou dans le sol cache une source d'eau fraîche qui permet à Joseph et Marie-Louise de laisser reposer le lait et de garder le beurre et d'autres produits au frais. Sur le devant de la maison, une grande galerie aux poutres couvertes de vignes invite au repos[47]. Cette habitation sans prétention deviendra le théâtre des meilleurs et des pires moments de la vie de Marie-Louise.

Vie de couple

> *We had a quiet family life there*[48].

Une vie de famille! Le rêve de Marie-Louise est devenu réalité. Elle vit aux côtés de l'homme qu'elle aime dans une maison bien à eux et vient d'avoir un enfant de lui. Ils sont heureux.

> *Ils s'entendaient bien. Ils ne se chicanaient pas.* [...] *Ils chantaient beaucoup. Ils chantaient des chansons à répondre. Oui, je me rappelle de ça. Je pense que, vraiment, ils s'arrangeaient assez bien ensemble parce que je n'ai pas de souvenir d'avoir eu de désagréments. Puis, ils devaient s'aimer vraiment pour avoir passé à travers tout ça.* [...] *C'était le vrai amour*[49].

47. Cette maison existe toujours bien qu'elle ait subi des modifications au cours des années. L'adresse actuelle est 279, Pleasant Park, le nouveau nom de l'avenue Stanley.
48. Enregistrement fait par Gertrude Mantha, novembre 2004-mars 2005.
49. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 6.

Au cours de l'hiver 1918, Marie-Louise est de nouveau enceinte. Mais la joie du couple est teintée d'inquiétude parce qu'une terrible épidémie de grippe espagnole vient de s'abattre sur Ottawa. Elle dure tout l'hiver. Les autorités de la ville prennent des mesures draconiennes pour enrayer ce fléau, mais il ne disparaîtra qu'au printemps 1919. Grâce aux mille précautions que prennent Marie-Louise et Joseph, l'épidémie ne s'infiltre pas dans la petite maison de la rue Stanley.

Joseph, prévoyant, prend les mesures nécessaires pour faire face financièrement à l'accroissement de la famille. Le 23 août 1918, il vend pour un montant de 900 $ la seconde partie du lot qu'il avait acheté dans le comté de Capreol en septembre 1911 et qu'il avait fait subdiviser par la suite.

Quelques mois plus tard, le 30 octobre 1918, jour des 60 ans de Joseph, Marie-Louise donne naissance à une fille dans un petit hôpital privé sis au 183-185, rue Somerset Ouest, au coin de la rue Elgin. C'est tout un cadeau de fête ! Ils ont maintenant un garçon et une fille. Ils sont comblés. Comme il l'a fait pour son fils, Joseph baptise lui-même leur bébé. Penché sur ce petit visage chiffonné, il doit être très ému de verser l'eau du baptême sur la tête de son propre enfant et accomplit sûrement ce rite avec tout l'amour et la tendresse que peut contenir un cœur de père. Ils appellent leur fille Gertrude Ray. Joseph se sent-il rajeuni ou vieilli par l'arrivée de cette nouvelle petite vie ? Il se peut qu'il ressente de façon plus intense la différence d'âge qui le sépare de Marie-Louise. Elle n'a que 27 ans et ne voit probablement que les beaux côtés de cette naissance : la joie d'avoir une fille, un lien de plus avec celui qu'elle aime, et le plaisir de lui avoir donné cette enfant le jour de sa fête. Lui, voit glisser un peu plus loin derrière le temps où Marie-Louise et lui, seuls, goûtaient librement aux plaisirs simples de la vie. Ce petit être lui rappelle de façon bien concrète les responsabilités croissantes de leur vie quotidienne.

Mais ces pensées disparaissent comme des ombres passagères lorsque, moins de 15 jours plus tard, le 11 novembre 1918, l'Allemagne signe l'armistice. La nouvelle se répand dans les rues et les maisons comme une brise chaude du Sud qui soulage les maux et détend les cœurs. La guerre est finie à la grande joie de tous !

Vie quotidienne

Comme la plupart des familles de l'époque établies un peu en retrait du centre-ville, Marie-Louise et Joseph élèvent quelques animaux, cultivent un lopin de terre et vivent des revenus provenant de la vente de leurs produits. Ils ont connu la vie de campagne et possèdent l'expérience nécessaire. Ils ont un cheval, Carney, et une vache. Ils vendent du lait aux voisins, tels les Christie et les Laing. En plus de tenir maison, Marie-Louise sépare la crème du lait et la baratte pour en extraire du beurre. Elle fait aussi du fromage cottage dans la cuisine d'été. Gertrude se rappelle la couture que sa mère faisait :

> *Elle faisait tout notre linge.* […] *les manteaux d'hiver. Puis,* [pour] *les garçons, elle faisait, jusqu'à un certain âge, les pantalons, puis tout ça. De la grosse couture, tu sais*[50].

Au cours de mes entrevues avec elle, Gertrude revient à plusieurs reprises sur les talents de couture exceptionnels de sa mère.

> *Elle faisait de la BELLE couture vraiment.* […] *Elle faisait tout : les manteaux, les costumes pour les garçons, puis… Il n'y a rien qu'elle n'a pas fait. Et c'était TRÈS bien fait*[51].

Les journées de Marie-Louise sont donc bien remplies. Comme à l'époque il n'y a pas d'appareils ménagers modernes, chaque tâche demande beaucoup de temps et d'efforts.

> *Dans ce temps-là, il n'y avait pas de commodité. Ça fait que le lavage, c'était toute une affaire ! Il y avait, comme ils appelaient, des* duffle board*, tu sais, et des grosses chaudières. Ça devait contenir à peu près quatre grosses chaudiérées d'eau. Puis tu faisais bouillir ton linge blanc là-dedans pour qu'il devienne plus blanc. Puis, naturellement, il n'y avait pas de sécheuse non plus. Alors il fallait mettre tout ça sur la corde à linge*[52].

50. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 17.
51. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 11.
52. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 17.

De son côté, Joseph est aussi très occupé. Il a plus d'une centaine de poules et s'est fait toute une clientèle. Gertrude se rappelle :

> *Je me levais avec mon père des fois, à cinq heures du matin, parce que lui* […] *il avait de l'ouvrage de ferme, presque. Alors je déjeunais avec lui souvent.* […] *Il vendait des œufs. Il avait des clients dans le Glebe, je me rappelle de ça*[53]. [Elle rit en me regardant parce que j'habite dans le Glebe.] *Puis* [ses clients] *lui donnaient toutes les croûtes qu'ils coupaient de leurs sandwichs, tu sais. Ça fait que lui, il nous faisait du pain doré avec ces croûtes. C'est ça qu'on avait pour déjeuner. Puis moi, j'aimais ça être toute seule avec lui parce que je suppose qu'il me parlait, puis, je ne sais pas. Puis Maman, elle dormait un peu plus tard*[54].

Marie-Louise et Joseph cultivent aussi un assez grand jardin.

> C : *Est-ce que votre père faisait pousser du tabac dans son jardin ?*
>
> G : *Je pense que oui parce qu'il fumait une pipe.*
>
> C : *Quoi d'autre y avait-il dans ce jardin ?*
>
> G : *Bien ils avaient un assez gros jardin. Dans ce temps-là, tout le monde avait des jardins. Tous les légumes pour tout l'hiver, c'était tout là, tu sais.*
>
> C : *Les carottes, les pois, les fèves, tout ça là.*
>
> G : *Oui.*
>
> C : *C'est elle qui s'occupait du jardin ?*

53. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 4.
54. Session 7 avec Gertrude Mantha, page 16.

G : *Pas mal.*

C : *Et lui ? Il s'occupait de son tabac lui-même ?*

G : *Ah ! bien j'imagine que lui travaillait dans le jardin aussi, tu sais.*

C : *Ils s'entraidaient*[55].

Le gardien constant du jardin s'appelle Fairy. C'est le chien de la famille, un bâtard d'une personnalité sans égale qui s'est donné pour tâche de chasser sans merci les poules qui s'aventurent dans le jardin.

On envoyait le chien. On disait : « Fairy ! Chickens in the garden ! » Puis là, lui, il les sortait du jardin. La plupart du temps, elles n'étaient pas en liberté quand même, tu sais, elles étaient dans un poulailler[56].

Lorsque le frère de Gertrude revient sur cette histoire je lui demande :

C : *Who trained him?*

L : *Oh, we didn't train him. He trained us*[57]*!*

La famille mange une nourriture saine. Avec les produits du jardin, Marie-Louise prépare des conserves pour l'hiver. Elle et Joseph savent aussi tirer profit des produits saisonniers.

Ils étaient assez intéressés dans la bonne nourriture. On mangeait des pissenlits, tu sais, dans le temps des pissenlits.

C : *Oui. Les feuilles.*

55. Session 10 avec Gertrude Mantha, pages 7 et 8.
56. Session 6 avec Gertrude Mantha, page 2.
57. Session 5 avec Gertrude et Lorne Mantha, page 2.

G : *C'était comme des épinards.*

C : *Oui. Oui. On en mange encore de nos jours. Ils en mettent de plus en plus dans les mélanges de verdure parce que c'est bon pour la santé.*

G : *Oui. C'est ça*[58].

Les enfants grandissent donc en bonne santé, au grand air et nourris de produits naturels.

Bien que Marie-Louise et Joseph s'entraident et partagent les tâches quotidiennes, il n'y a aucun doute que Joseph demeure le maître incontesté de la maison. Il gère la propriété en veillant de près aux dépenses, fait lui-même les gros achats pour la maisonnée et s'occupe des clients. C'est le modèle de famille auquel Marie-Louise est accoutumée. Son père adoptif, Napoléon, gagnait le pain de la famille. Comme ses tâches domestiques l'accaparent à cœur de jour, elle apprécie sûrement avoir quelqu'un auprès d'elle sur qui elle peut compter pour gérer les finances.

Joseph aime ses enfants. Il prend son rôle de père à cœur et participe à leur éducation. Gertrude garde de bons souvenirs de ces jours avec son père.

G : *Je me rappelle d'être assise sur ses genoux et il me chantait des chansons.*

C : *Ah oui ! Quelle sorte de chansons ?*

G : *Des chansons comme* La Poule grise *puis des affaires comme ça.* […] *Puis je me rappelle que je le peignais. Puis il avait des beaux cheveux frisés. Ça fait que je le peignais drôlement avec toutes les affaires pour faire rire. Non, j'ai des bons souvenirs de lui comme ça*[59].

Mais Joseph peut aussi se montrer très sévère avec les enfants quand ils agissent de façon irresponsable. La fille de Jos,

---

58. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 10.
59. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 10.

le fils aîné de Marie-Louise et de Joseph, me raconte une histoire qui est arrivée à son père :

> *My dad was terrible, rascal, he would get in trouble sometime. He went for a ride on a horse with another kid. They had horses. And had a great time! A big long hard ride and came back and put the horse in the barn and came in.* […] *And his dad whipped him for that because what he did was he left that animal sweating in the barn and he could have died.* […] *He was so angry at the careless, thoughtless thing that my dad had done by leaving that animal and not even thinking*[60].

Il est vrai que Jos a des plans dans la tête, comme tout petit gars de son âge, et qu'il mérite d'être corrigé de temps en temps. Les méthodes d'éducation de l'époque permettaient qu'on frappe un enfant pour le punir. Parfois on utilisait une ceinture de cuir ou la lanière de cuir servant à affiler les lames de rasoir. Jos comprend qu'il mérite d'être réprimandé, mais il n'est pas d'accord avec la méthode. Il gardera toute sa vie du ressentiment d'avoir été frappé par son père.

Vie intellectuelle

Joseph a fait des études classiques. Il reconnaît l'importance de l'éducation formelle et se soucie du développement intellectuel des enfants. Il songe aussi à Marie-Louise qui a eu très peu l'occasion d'aller à l'école et dont les capacités de lire et d'écrire sont très limitées.

> G : *Elle n'avait presque pas d'éducation vraiment.* […] *Elle a appris à écrire un petit peu, mais elle avait de la misère à épeler.* […] *Tu sais, elle n'avait pas de grammaire.*
>
> C : *Quand elle vivait avec lui après votre naissance, est-ce qu'elle a continué d'apprendre à lire et à écrire avec lui ?*

60. Entrevue avec Diane Parker-Ray, pages 3 et 4.

G : *J'imagine que peut-être il l'aidait. C'est possible, oui, j'imagine. Parce que lui, il lisait beaucoup. Je me rappelle qu'il allait à la bibliothèque Carnegie. À tous les ans, ils vendaient des livres,* [ils faisaient] *le recyclage des livres. Puis lui, il arrivait avec des boîtes de livres. J'imagine qu'elle a dû en profiter de ces livres-là*[61]*. Il y avait toujours des livres chez nous*[62].

Un des livres qui leur ont appartenu fait partie des souvenirs qu'un des petits-fils de Marie-Louise garde de ses grands-parents. Lorsque je l'ai rencontré pour l'entrevue, il est arrivé avec un livre à la main.

J'ai apporté un livre qui supposément appartenait à mon grand-père. […] *C'est ma grand-mère qui m'a donné ça.*

Il me tend un livre intitulé *Les soirées du Château de Ramezay* publié par l'École littéraire de Montréal en 1900. Il contient de courts récits, des extraits de pièces de théâtre et, surtout, des poésies d'Émile Nelligan et d'autres poètes.

C : *Alors il aimait la poésie.*

P : *Bien j'imagine que oui.*

C : *Et elle, est-ce qu'elle a lu ça ? Est-ce qu'elle était assez lettrée pour lire ça ?*

P : *Je ne penserais pas*[63].

Il est fort possible que le soir, une fois les enfants couchés, Joseph et Marie-Louise assis côte à côte passent quelques moments à la lecture. Peut-être qu'il lui a lu, de ce livre, le poème de Nelligan, *Amour immaculé,* dans lequel l'amour mystique se confond à l'amour profane au cœur du poète. Lui, prêtre, se sentirait attiré de façon toute spéciale par ce poème qui débute ainsi :

61. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 16.
62. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 11.
63. Entrevue avec Patrick Mantha, pages 6 et 7.

Je sais en une église un vitrail merveilleux. Il se serait penché amoureusement vers elle en lui lisant dans un sourire : *Ma romanesque aimée,* [...] *toi, la seule que j'aime et toujours j'aimerai.* Et les dernières lignes, les aurait-il lues avec au cœur un sombre pressentiment ?

> *Toi qui restes muette, impassible et qui, fière,*
> *Peut-être me verras, sombre et désespéré,*
> *Errer dans mon amour comme en un cimetière*[64] *!*

Vie religieuse

La famille Ray mène donc la vie d'une famille typique de Rideau Park, sauf pour un point très important : ils gardent leur vie religieuse dans l'ombre. Ils ont mis de côté les rites religieux hebdomadaires. La famille ne va pas à la messe et on ne fait aucune prière en famille. Pourtant, ils demeurent croyants. Joseph a tenu à baptiser les enfants et désire qu'ils fassent leur première communion et leur confirmation. Il pense encore comme un prêtre. Il ne peut effacer de son esprit la formation cléricale qu'il a reçue et mise en pratique pendant la plus grande partie de sa vie. Ils ne vont pas à l'église parce qu'il considère que lui et Marie-Louise vivent « dans le péché » et que, par conséquent, ils ne peuvent recevoir les sacrements. Leur maison n'en demeure pas moins un milieu chrétien où l'on enseigne aux enfants la charité, la bonté, la franchise, enfin, l'amour du prochain et le sens des responsabilités.

Premier retour à Hanmer (novembre 1920)

Gertrude, la fille de Marie-Louise, me remet un ruban magnétique sur lequel elle a enregistré quelques souvenirs :

> *Today is November the first* [2004] *and why this comes to mind, I will never know because my grand-mother, mother's mother died November 1, 1920. And she was just 51 years of age. And mother went to her funeral with my brother Jos who was 2 and half years old at that time. So*

64. Voir appendice 4, Amour immaculé.

you can imagine the stir that it must have made in Hanmer when she was there, when she showed up for the funeral. There must have been a lot of talking going on. "Did you see who is there?" Any how, just reminiscence[65].

Comme Marie-Louise doit être bouleversée d'apprendre la mort de sa mère ! A-t-elle jamais eu l'occasion de lui reparler depuis sa fuite de Hanmer et de lui expliquer les raisons derrière son départ ? Au cours des quatre années précédentes, Marie-Louise, dans ses moments tranquilles, a certainement imaginé à plusieurs reprises ce qu'elle dirait à sa mère si elle la revoyait, la conversation qu'elles auraient et les aveux qu'elles se feraient. Mais voilà qu'il est trop tard ! Georgianne n'est plus. La seule chance que Marie-Louise a de dire silencieusement à sa mère qu'elle l'aime et qu'elle regrette de l'avoir fait pleurer, c'est d'aller déposer une fleur sur sa tombe. Et, cette fois-ci, elle n'attendra pas qu'il soit trop tard. Marie-Louise est bien décidée à se rendre aux funérailles de sa mère à Hanmer. Elle ne sait pas jusqu'à quel point son histoire est connue parmi les gens du village. Elle craint de se faire questionner par les commères du patelin. Elle ne peut certainement pas révéler qu'elle vit en union libre avec un homme, et qu'en plus cet homme est l'ancien curé de Hanmer. Elle serait immédiatement classée femme de réputation douteuse et honnie par toute la population scrupuleuse et bien-pensante. Mais cette perspective d'avoir à frayer dans un contexte social explosif ne l'arrête en rien. Elle emmène avec elle son fils Jos et descend chez sa sœur Claire, pour qui elle a gardé un attachement particulier et avec qui elle peut partager ouvertement sa peine. Elle lui confie peut-être qu'elle est de nouveau enceinte.

Joseph n'accompagne pas Marie-Louise à Hanmer. Quelqu'un doit rester à la maison pour s'occuper des animaux et des affaires. De plus, il craint probablement la réception que Napoléon lui ferait s'il se présentait aux funérailles. Marie-Louise choisit de laisser la petite Gertrude aux soins de son père.

65. Ruban préparé par Gertrude Mantha entre novembre 2004 et mars 2005.

Naissance de Lorne

Au retour de Hanmer, la vie reprend ses droits. Le 16 mars 1921, Marie-Louise donne naissance à un second fils. Quand je demande à Gertrude où son jeune frère est né, elle me dit :

> G : *Lorne, je crois qu'il est né à la maison.*
>
> C : *Ah bon ! Est-ce qu'elle a eu de l'aide ?*
>
> G : *Elle a dû avoir une sage-femme j'imagine. Dans ce temps-là, je ne sais pas comment ça marchait. Je ne sais pas vraiment. C'est une affaire que je me suis toujours demandée. Qui est venu à la maison pour l'aider*[66] *?*

Une courte recherche sur le contexte de l'époque m'apporte une réponse plausible à cette question. Au début du siècle, plusieurs femmes choisissent de donner naissance à la maison avec l'aide d'une sage-femme. Dans le quartier où habite Marie-Louise, c'est chose courante et la sage-femme est appréciée autant des médecins que des femmes qui accouchent, comme le révèle le témoignage d'un habitant de Billings Bridge :

> *Ma grand-mère* [...] *était sage-femme. Elle était aussi importante que la reine. Tous les médecins comptaient sur elle. S'ils savaient qu'elle se chargeait d'un cas, ils ne s'occupaient pas d'être là*[67].

Il est donc très possible que Marie-Louise ait eu l'aide d'une sage-femme et que Joseph ait fait les cent pas dans la cuisine. Comme il l'avait fait pour Jos et Gertrude, Joseph baptise lui-même l'enfant. Lui et Marie-Louise ont choisi un nom bien français : Albert Laurent. Plus tard cependant, comme ses camarades ne parlent que l'anglais, Laurent choisira de se faire appeler Lorne.

---

66. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 20.
67. Gérard et Bernard Pelot, *Billings Bridge, mon village, ma vie*, Écrits d'or, Gatineau, 1999, page 195.

1921-1926

L'économie du pays s'améliore graduellement au cours des années d'après-guerre. Le statut de la femme s'améliore aussi. En 1917, les suffragettes avaient obtenu le droit de vote. Bien des femmes qui ont connu le travail à l'extérieur du foyer durant la guerre répugnent maintenant à devoir retourner aux tâches domestiques non payées. La gent féminine a le vent dans les voiles et la mode en témoigne. Les cheveux et les robes raccourcissent. Dans la haute société, les chapeaux cloches remplacent les grands chapeaux « My Fair Lady » chargés de rubans et de plumets. De nouveaux appareils ménagers, tels que le fameux réfrigérateur, de marque Frigidaire, arrivent sur le marché, facilitant le travail des mères de famille. « L'usage du téléphone s'intensifie. De 1915 à 1925, le nombre d'appareils téléphoniques au Canada a doublé. En 1925, plus de 13 % des Canadiens se servent de l'invention de Bell[68]. »

Dans le foyer de la rue Stanley, peut-être qu'on songe aussi à apporter quelques améliorations à la maison et que Marie-Louise et Joseph ont besoin d'un revenu additionnel pour ce faire, car, le 2 juin 1925, Joseph vend pour un montant de 500 $ la seconde partie du lot 2, concession II, qu'il avait acheté dans le comté de Hanmer en 1913.

Les jours et les mois filent, ponctués d'événements heureux qui demeurent dans la mémoire des enfants jusqu'à nos jours. Gertrude se rappelle être allée à Carlsbad Spring avec son père pour recueillir de l'eau de source.

> G : *On allait en buggy là, tu sais. Il allait là, puis il m'emmenait. Des fois, il emmenait Jos ou bien Lorne.*
>
> C : *Chacun à votre tour.*
>
> G : *Oui, oui, c'est ça. Une grande excursion. Ça prenait toute la journée, tu sais.*
>
> C : *C'est loin.*

---

68. Georgette Lamoureux, *Histoire d'Ottawa*, coll. « Histoire d'Ottawa », tome 4, page 247.

G : *Oui.*

C : *Est-ce que vous rapportiez de l'eau de source à la maison ?*

G : *Ah oui*[69].

Ce sont des années d'insouciance remplies de jeux : la tague, la cachette, la marelle, les billes, danser à la corde et faire tourner la bouteille. Un jour que leur père est absent et que Marie-Louise est occupée, les garçons montent au grenier. Leur père y garde un coffre et les garçons meurent d'envie de savoir ce qu'il recèle. Ils ouvrent le coffre et trouvent tous les objets du culte qui appartiennent à leur père : patène, ciboire, calice, etc. Mais leur plaisir décuple lorsque, parmi ces objets religieux, ils découvrent un fusil. On peut se demander évidemment pourquoi un prêtre serait propriétaire d'un fusil. Mais la nièce de Marie-Louise m'explique :

Dans ce temps-là, c'était normal que le monde porte des fusils sur eux, sur la ferme, pour la protection contre les ours, etc. Prêtre pas prêtre[70].

Parfois, des événements inattendus surviennent dont le souvenir fait encore rire. Ainsi, le jour où Joseph achète un bœuf au rodéo annuel du parc Lansdowne. Gertrude et Lorne me racontent :

L: *They had a rodeo, down at Lansdowne Park. And after the rodeo, they sold all the cows for the cowboys to ride, something like that. Is that the way it went?*

G : *Yeah.*

L: *Something like that. So anyway, he bought one. And the cowboys brought it home. They herd the bugger and put it in the barn. He goes out of the barn and close the*

69. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 10.
70. Entrevue avec Georgette Bergeron, page 19.

barn door, you know. And then the baker came along and "It sounds the big deal you got with this cow. So let's go and have a look at it!" So they go out to the barn, and mother comes along…

G: and she opened the door…

L: and the cow ran away![71]

Il semble que le bœuf, inquiet de son sort, a jugé bon de prendre la clé des champs et de trouver refuge chez les voisins, les Billings. Gertrude et Lorne rient encore au souvenir de leur père galopant derrière le bœuf pour le rattraper, comme dans la finale d'un film de Charlie Chaplin.

Première communion de Gertrude

Le 21 avril 1926, Gertrude se lève avec au cœur un mélange de joie et d'appréhension. C'est le jour de sa première communion et de sa confirmation. Elle a hâte d'enfiler la jolie robe que Marie-Louise lui a faite. Mais, en même temps, elle est un peu appréhensive d'avoir à se rendre à l'église. Elle n'y est jamais allée et ne sait pas trop à quoi s'attendre.

G : *Ma mère était malade dans ce temps-là, puis mes deux frères avaient les oreillons. Donc je suis allée toute seule. Mon père m'a emmenée à l'église en* horse and buggy. *Il m'a laissée à la porte de l'église, puis il est reparti*[72].

C : *Mais les autres parents, est-ce qu'ils étaient dans l'église ?*

G : *Ah oui ! Les autres enfants avaient tous leurs parents et ils étaient tous habillés en blanc avec le voile puis tout ça. Puis moi j'étais habillée avec une robe bleue, une belle robe que Maman m'avait faite, toute brodée avec*

71. Session 5 avec Gertrude Mantha et Lorne Ray, page 14.
72. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 19.

des roses, je me rappelle, vraiment jolie[73]*. Ça fait que moi, je me sentais vraiment… pas avec la gang, tu sais. Puis, je me rappelle qu'il y avait une femme, une bonne femme, qui avait une douzaine d'enfants, qui a pris charge de moi.*

Cette femme s'appelle Mme Brûlé. Elle emmène Gertrude chez elle pour le repas de midi et lui prête un voile pour la confirmation qui a lieu la même journée dans l'après-midi.

G : *La première communion, c'était le matin et l'après-midi, c'était la confirmation.*

C : *Dans la même journée ?*

G : *Dans la même journée parce que l'évêque faisait le tour, comme ça. Puis c'est comme ça que ça marchait. Puis mon père est venu me chercher après*[74].

Cette journée reste marquée dans le cœur de Gertrude comme une entaille au couteau dans l'écorce d'un arbre. Elle a 8 ans et c'est la première fois qu'elle constate avec malaise que sa famille ne suit pas certaines conventions sociales de leur milieu.

Tu vois, il y avait plusieurs années que ma mère n'allait pas à la messe. On n'appartenait pas à la paroisse. Ça fait que c'étaient des affaires un peu différentes que les autres[75].

Ce ne sera pas la dernière fois que sa situation familiale lui causera de l'embarras.

Prise de conscience

Au cours des semaines qui suivent la première communion de Gertrude, la santé de Marie-Louise continue de se détériorer, au point où elle doit être hospitalisée.

---

73. Session 10 avec Gertrude Mantha, page 13.
74. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 19.
75. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 7.

G : *Elle a eu une hystérectomie.* […] *Dans ce temps-là, c'était une grosse opération.* […] *Puis, pendant qu'elle était à l'hôpital, je me rappelle, lui,* [il] *a monté un autel dans le passage en haut et il disait la messe.*

C : *Dans votre maison ?*

G : *Oui, oui, dans notre maison. Je me rappelle de ça. Ça prenait pas mal de place parce que le passage n'était pas si large que ça. En tout cas, je m'imagine que lui était bien inquiet.*

C : *Est-ce qu'elle est restée à l'hôpital longtemps ?*

G : *Une couple de semaines.*

C : *Puis, pendant qu'elle était à l'hôpital c'est lui qui prenait soin de vous ?*

G : *Oui.*

C : *Puis il n'a pas eu d'aide de voisins ?*

G : *Je ne sais pas. Il était assez bon pour faire à manger, j'imagine. Avec tous les voyages qu'il avait faits, il avait dû faire à manger souvent pour lui-même dans ces petites places-là*[76].

Je ne peux qu'imaginer l'effet que cette courte expérience d'avoir à prendre soin des enfants seul peut avoir sur Joseph. Il réalise soudainement combien tout le bon fonctionnement de la maison dépend de Marie-Louise : la cuisine, le lavage, le nettoyage et le reprisage. En plus de son travail, il doit maintenant planifier et préparer les repas, répondre aux questions des enfants et surveiller leurs activités. Pour la première fois depuis le début de leur vie commune, il se pose la question : qu'adviendrait-il si je perdais Marie-Louise ? Il envisage tout d'un coup la perspective potentielle de devenir veuf à 68 ans et d'être seul responsable de trois enfants de moins de 10 ans. Cette pensée le jette dans l'angoisse et, dans son for intérieur, une peur sourde commence

76. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 6.

à l'envahir. Peur de s'être trompé de chemin dans la vie. Peur de s'être embarqué et d'avoir embarqué Marie-Louise dans une aventure qui n'a pas de bon sens. Peur de regarder bien en face les doutes qui lui rongent le cœur.

Le seul recours qu'il connaisse pour combattre l'angoisse est la prière. Il monte au grenier, ouvre le coffre et prend dans ses mains les objets du culte qu'il avait rangés à un moment euphorique de sa vie. Son cœur bat. Ces objets familiers lui parlent de calme, de silence et de paix intérieure. Il se revoit disant la messe dans la petite chapelle de Wolseley, là-bas en Saskatchewan. Il entend le servant qui répond dans un murmure: «*Kyrie eleison*», «Seigneur, ayez pitié». Il pense: «Je suis prêtre. Voilà! Elle est là la vérité. Je suis prêtre et le serai toujours!» Cette certitude, qui surgit soudain comme un phare parmi les doutes qui assombrissent son esprit, lui apporte la paix du cœur. Calmé, il descend et installe un autel dans le corridor. Il doit avoir foi dans l'avenir. Au cours de cette messe qu'il célèbre seul sous le regard ébahi des enfants, que promet-il à son Dieu en échange du retour de Marie-Louise en bonne santé?

SYNCHRONISME

Marie-Louise revient et reprend les rênes de la maison. La tempête est passée. Joseph est maintenant en mesure d'apprécier le labeur de sa femme à sa juste valeur. Il doit sûrement le lui dire plus fréquemment, ce qui la rend heureuse. Les mois passent et bien des événements font les manchettes d'Ottawa. Ils alimentent les conversations dans la maison et occasionnent des sorties agréables. Ainsi, en août 1926, Ottawa célèbre son centenaire. De nombreuses fêtes sont organisées et la population se presse pour assister au défilé militaire et à la parade de chars allégoriques. En 1927, les cinémas de la ville présentent le tout premier film parlant: *The Jazz Singer*. Que la famille soit allée le voir est fort plausible. Marie-Louise adore les films!

Puis Joseph commence à recevoir fréquemment la visite d'un voisin, M. Christie. Cet homme marié a plusieurs enfants. Il est ministre d'une Église qui permet le mariage des prêtres. Il serait protestant, presbytérien ou anglican, je ne sais. Gertrude me mentionne qu'à chaque fois qu'il vient à la maison lui et Joseph ont de longues conversations. De quoi discutent-ils avec tant

d'intensité ? Ils débattent possiblement la question du mariage des prêtres. Joseph aimerait être capable de rationaliser le dilemme qu'il vit d'être prêtre catholique et de vivre en union libre avec une femme qu'il ne peut épouser sous peine d'excommunication. Il voudrait ne pas être obligé de choisir entre sauver son âme ou demeurer avec ceux qu'il aime et dont il se sent responsable. Il s'intéresse sûrement aux croyances et aux rites de la religion que pratique son voisin. Il y a donc des religions qui permettent de se consacrer à Dieu tout en étant marié ? Marie-Louise laisse les deux hommes à leur discussion théologique, mais elle ressent probablement un brin d'insécurité quand elle voit Joseph si captivé par cette discussion.

Et, comme par coïncidence, c'est une nouvelle concernant l'Église catholique qui fait bientôt la première page des journaux. Le 28 mars 1928, on rapporte que Mgr Guillaume Forbes est nommé archevêque d'Ottawa. Joseph en parle sûrement avec Marie-Louise autour de la table à l'heure du souper. Elle l'écoute avec intérêt comme elle le fait toujours quand il lui rapporte les dernières nouvelles. Elle n'est pas surprise de l'attention spéciale que Joseph porte à cet événement. Mais elle est bien loin de se douter que l'arrivée de cet archevêque dans la capitale provoquera un séisme dans sa vie.

Joseph a une très bonne raison d'être particulièrement intéressé par cette nouvelle. Monseigneur Forbes a été ordonné prêtre le 17 mars 1888 par Mgr Fabre. Or Joseph aussi a été ordonné par Mgr Fabre et seulement trois semaines plus tôt, le 26 février 1888. Guillaume Forbes et Joseph étaient donc collègues au Grand Séminaire. Joseph songe-t-il à renouer le lien avec lui ? Compte tenu des longues discussions qu'il a eues avec son voisin quelque temps auparavant, on est en droit de penser qu'il n'a toujours pas clarifié l'ambiguïté qui règne dans son cœur. Rencontrer Mgr Forbes lui donnerait l'occasion de parler discrètement de sa situation avec un représentant de l'Église catholique. Il pourrait lui demander son opinion et explorer de manière informelle avec lui des solutions possibles à son dilemme.

La grande décision (1928)

La suite n'est que spéculation de ma part puisque Marie-Louise a emporté avec elle dans sa tombe l'histoire de Joseph. On peut penser qu'il va effectivement rencontrer Guillaume Forbes et que

ce dernier adopte une position très claire. Il lui rappelle le proverbe de la Bible : *L'homme au cœur double ne trouve pas le bonheur*[77]. Il lui démontre sans équivoque le devoir qu'il a de sauver son âme en se consacrant de nouveau à Dieu uniquement. Enfin, il assure à ce « fils égaré » que l'Église se montre prête à lui ouvrir la porte à certaines conditions, la première étant qu'il quitte à jamais cette femme qu'il n'a pas épousée et ses enfants illégitimes.

Cette position sans ambiguïté de l'Église paraît logique à Joseph s'il tient à sauver son âme. Il la comprend bien puisqu'il a reçu la même formation que son interlocuteur et que ses croyances fondamentales n'ont pas changé au cours des années. Il est tenté de suivre cette voie. De plus, il songe que la vie tranquille d'homme d'Église lui siérait mieux à 70 ans que la lutte quotidienne pour faire vivre une femme et trois enfants en bas âge. Mais il ressent de la culpabilité à la pensée d'abandonner Marie-Louise et de lui laisser la responsabilité d'élever seule leurs enfants. Il veut s'assurer que, s'il retourne à la prêtrise, il aura mis en place des moyens de les protéger d'une façon ou d'une autre. Il est donc fort possible qu'il négocie un arrangement avec l'Église sur ce point.

Joseph passe les jours qui suivent cette rencontre sur le « mont des Oliviers ». Il sait maintenant ce qu'il veut faire. Mais il se demande s'il trouvera jamais le courage de l'accomplir. Finalement, il s'ouvre à Marie-Louise, lui explique le dilemme qu'il vit et lui raconte sa visite à Mgr Forbes. Pourrait-elle comprendre et lui pardonner s'il décidait de retourner à la prêtrise ?

Le bonheur de Marie-Louise s'écroule d'un coup comme un château de cartes sous un coup de vent.

77. *Proverbes* 17,20.

CHAPITRE 5

de 1928 à 1935

« Veuve » avec trois enfants

*Puisque ça se passe de même,
on va passer à travers, puis
on va faire ce qu'il y a à faire.
C'est ma vie, c'est la vie!*

Marie-Louise



La petite mort

Il est parti. Marie-Louise peut à peine le croire. Dans les jours précédant son départ, elle l'a sûrement assailli de questions. Comment gérera-t-elle la maisonnée au jour le jour sans lui ? Elle qui sait à peine lire et écrire, comment gagnera-t-elle leur pain quotidien ? Il lui a donné quelques instructions sur la gestion financière de la maison. Il lui a révélé qu'il gardait cachée au sous-sol, dans l'espace entre le haut du mur et les solives soutenant le plafond, une boîte de métal contenant des bons du Canada pour l'éducation des enfants. Il lui a promis de faire tous les arrangements nécessaires pour qu'elle devienne propriétaire de la maison et des lots.

Au cours des jours qui suivent, les enfants demandent où est leur père.

> *Nous autres, on ne savait pas où il était et pourquoi il était parti. Elle, elle le savait, mais elle n'en parlait jamais, jamais. Puis, la minute qu'on lui demandait des questions, elle partait à pleurer, ça fait que nous autres on ne parlait plus, naturellement*[78].

Elle ne peut leur expliquer où est leur père. Il lui a fait promettre de ne plus jamais parler de lui à qui que ce soit, même pas à ses enfants. Elle a promis sans prévoir toutes les conséquences que cette promesse aurait sur sa vie future. Elle a enfoui au fond de son cœur à jamais le secret de leur histoire d'amour. Les enfants ne savent pas que leur père était prêtre avant leur naissance. Ils ne peuvent déduire la raison de cette absence subite. Inquiets, ils réalisent peu à peu que quelque chose de très grave s'est passé et que ça ne sert à rien d'insister. Ils n'obtiendront aucune explication de leur mère.

Maintenant adulte, Gertrude comprend toutes les émotions que cachait le mutisme de sa mère.

78. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 4.

[…] *how lonely she must have been after my father left us! She never, never spoke of it, of dad at all and I am sure she must have thought about him a lot*[79].

Marie-Louise a perdu son amour. Elle a perdu la face devant la société qu'elle avait défiée. Son estime personnelle vient d'en prendre un coup. Elle se retrouve seule pour élever trois enfants encore en bas âge. Bien des femmes auraient fait une longue dépression si un tel malheur leur était arrivé. Pas Marie-Louise. Grâce à sa force de caractère elle reprend bientôt le gouvernail. Sa nièce me dit : « C'était une femme déterminée. Elle disait : "Puisque ça se passe de même, on va passer à travers, puis on va faire ce qu'il y a à faire. C'est ma vie, c'est la vie !"[80] »

Visites inattendues

En prenant le thé avec Gertrude, je continue de l'interroger sur la période suivant immédiatement le départ de son père. Ne l'a-t-elle jamais revu ?

G : *Bien, il est venu une couple de fois nous voir la première année qu'il est parti.*

C : *Ah ! Il est revenu à la maison ?*

G : *Oui.*

Elle ajoute dans le document écrit qu'elle me remet : « We were so glad to see him ! » Mais leur père ne reste que pour quelques heures, puis il s'en retourne.

C : *Il venait avec son col romain ?*

79. Ruban préparé par Gertrude Mantha entre novembre 2004 et mars 2005, page 1.
80. Entrevue avec Clothilde Bergeron, page 13.

G : *Ouais. Puis moi j'ai dit : « Pourquoi est-ce que tu portes ça ? », tu sais. Puis lui, il a viré ça en farce, il l'a reviré de bord, tu sais. Ça fait que…*[81]

Si Joseph a promis à l'Église de cesser tout contact avec sa famille, il est surprenant qu'il revienne à la maison pour de courtes visites. Mais je suppose qu'il a obtenu une permission spéciale de l'Église afin de faire les derniers arrangements financiers nécessaires pour protéger sa famille. Marie-Louise vit au cours de ces brèves visites l'espoir doux-amer que toute femme amoureuse abandonnée par un amant ressent quand elle le revoit peu après la séparation. À sa grande joie, il est là devant elle. Elle aurait le goût de se jeter à son cou et de le serrer contre elle. Mais il lui sourit tout en gardant ses distances, comme un prêtre en visite. Il s'informe d'elle et des enfants. Il lui dit qu'il a commencé les démarches pour qu'elle devienne propriétaire de la maison et des lots et qu'elle aura des papiers à signer. Il lui laisse une adresse où elle pourra lui renvoyer les documents signés. Puis il repart, la laissant déçue. Le son de la porte qui se referme résonne dans le grand vide autour d'elle. Son cœur saigne. Elle qui commençait à peine à se sentir un peu plus forte, la voilà de nouveau vulnérable.

Pour les enfants aussi, ces visites sont source de questionnements et de remous émotionnels.

C : *Quand il est venu, une bonne journée, vous avez dû lui demander : « D'où est-ce que tu viens ? » Comment vous êtes-vous expliqué cette présence-là ?*

G : *On s'imaginait toutes sortes d'affaires, mais on ne savait pas. Puis Maman, on ne pouvait pas en parler avec elle. Ça fait que c'était un vide là, tout le temps ! Ce n'était pas drôle tu sais, quand tu y penses !* [Il y avait des] *enfants dans le voisinage qui disaient : "Your father is a priest!"*

C : *Comment ils le savaient, eux ?*

81. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 18.

G : *Oh bien, moi, je m'imagine qu'il y a bien du monde qui le savait. Parce que, pour une chose, quand il venait nous voir, il marchait de Billings Station jusque chez nous avec son col romain. Dans ce temps-là, tout le monde se connaissait, ça fait que je suis sûre que tout le monde le savait. Je ne sais pas ce qu'ils pensaient. Ils n'en parlaient pas. Oh non ! Personne n'en parlait.*

C : *Les enfants, eux, en parlaient.*

G : *Bien ça, c'était juste à l'école primaire, tu sais, ça ne faisait pas trop longtemps qu'il était parti.*

C : *Alors les voisins étaient discrets.*

G : *Ah oui. Oui. C'était des bons voisins. Des bons protestants*[82] *!*

Vie quotidienne

La vie quotidienne continue sans répit pour Marie-Louise, comme un vent qu'on aimerait voir tomber mais qui souffle sans relâche. L'absence de Joseph rend la besogne plus difficile. Aux tâches domestiques de Marie-Louise s'ajoutent maintenant les tâches dont Joseph était responsable.

After my father left, I think about all the work that my mother had to do on her own. In those days, you had to put the storm windows on for the winter, take them off again in the spring. And she had a garden. There was a lot of work there. And for the washing, you had to heat your water in a double boiler. And in the winter time, we would close the summer kitchen and we would live in the living room, dining room area, which wasn't very large but of course there were four of us and we had a four bedroom house at that time. Mother had a Singer sewing machine. I believe that was the only mark there was in

82. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 16.

those days. And it had a foot pedal. How she managed to make all the things she did with this machine is a wonder to me. She made all our clothes. She was a wonderful seamstress and a good provider, a good cook[83].

Jos est maintenant assez vieux pour lui donner un coup de main pour certaines tâches, comme l'installation des fenêtres doubles. Mais ce n'est pas suffisant. Elle réalise peu à peu qu'elle n'arrivera pas à tout faire et qu'elle doit élaguer ses tâches.

C : *Est-ce qu'elle s'occupait aussi des animaux que vous aviez ?*

G : *Mais, quand mon père est parti, on s'est débarrassé de toutes ces affaires-là.*

C : *Mais vous avez gardé le chien.*

G : *Oh bien oui ! On avait un chien, puis je pense qu'on avait gardé des poules pour un petit peu de temps, tu sais, pas longtemps*[84].

L'atmosphère dans la maison a bien changé. Les chansons à répondre ont été remplacées par de longs silences chargés de dialogues fantômes.

Puis […], *tu sais, parce qu'elle ne parlait jamais de ce qui se passait, les conversations chez nous, il n'y en avait pas beaucoup. Quand c'est tout caché comme ça, tu finis par ne pas parler beaucoup. Ça fait que je pense que c'était plate vraiment*[85].

Marie-Louise se rend compte combien il est difficile d'élever les enfants seule. Comme ses journées sont remplies, elle ne peut être au courant de leurs activités à toute heure du jour, en particulier les activités des garçons. Ces derniers ne manquent pas de

83. Ruban préparé par Gertrude Mantha entre novembre 2004 et mars 2005, page 3.
84. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 8.
85. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 9.

créativité dans leurs jeux. Un des habitants de Rideau Park, Allan Robertson, se rappelle un jeu que Jos avait inventé un hiver :

> *Joe Ray made a bobsled and after an ice storm, when the roads were slick, Joe and his brother, Lorne, and myself would whizz down Pleasant Park Road. We crossed the tracks and flew down the steep hill and prayed that there was no vehicles* [sic] *proceeding in either direction on the River Road*[86].

Si Marie-Louise avait été au courant de ces glissades à l'aveuglette, elle aurait été malade d'inquiétude ! Au printemps, les garçons essaient aussi de lui cacher leurs baignades dans un trou d'eau du voisinage, mais en vain ! Lorsqu'ils reviennent à la maison, elle le sait du premier coup d'œil, à leur grande surprise. Mais elle ne les gronde pas. Lorne me raconte ses souvenirs :

> *She was very liberal with us. In everything. In early spring, we use to go swimming in the shale pit on Smith Road. It was a hole dug to make the shale to make bricks. Jack mentioned that the other day. We use to worry about our hair being dry. We wonder if she would see our hair being wet, you know. And he said: Oh! That was you who were worried because the only thing she had to do is look at your neck and it was clean*[87]*!*

Il rit au souvenir de la sagacité de Marie-Louise.

LIBRE D'EXPLORER LA VIE

Durant l'année suivant immédiatement le départ de Joseph, Marie-Louise ne semble pas s'inquiéter de la question financière. Pourtant, elle n'a plus le revenu de la vente des œufs et du lait. Je demande à Gertrude comment elle faisait pour faire face aux dépenses de tous les jours.

86. Allan Robertson, *Memories of Rideau Park*, document inédit, 12 juillet 2000, page 6.
87. Session 5 avec Gertrude Mantha et Lorne Ray, page 15.

Je ne sais pas. Je crois qu'elle avait de l'argent en banque. Dans ce temps-là, je ne sais pas pourquoi ça me vient, mais elle avait 5000 $. Puis, dans ce temps-là, 5000 $ c'était pas mal d'argent. Ça fait qu'on vivait bien vraiment[88].

Le ministère fédéral du Travail avait déclaré qu'une famille avait besoin de 1200 $ à 1500 $ par année pour maintenir un standard minimal de vie[89]. Avec 5000 $, Marie-Louise peut vivre plus à l'aise qu'une grande partie de la population. Elle est à l'abri pour quelques années si elle gère bien son pécule. Gertrude est bien en peine de m'expliquer d'où vient ce montant, mais elle en a gardé un souvenir indéniable. Peut-être que Joseph a laissé à Marie-Louise un fonds d'économie provenant, en partie, des ventes qu'il avait faites de certains des lots achetés dans les comtés de Hanmer et de Capreol et en partie de son commerce d'œufs. Joseph a connu les vaches maigres pendant qu'il était en mission dans l'Ouest canadien et comprenait l'importance de faire des économies. Il tenait probablement les cordons de la bourse familiale très serrés.

Je pense que lui, il avait l'idée que son argent ne durerait pas longtemps et il fallait faire attention. Puis, dans ce temps-là, il n'y avait pas de pension. Ça fait qu'il fallait que ça vienne de soi-même. Je crois qu'elle, elle avait été élevée sur une ferme. Elle ne connaissait rien, ça fait que… elle s'est jetée aux dépenses. Elle s'habillait bien. Elle avait bien du goût. Nous autres aussi on n'a pas souffert, naturellement[90].

D'une certaine façon, Marie-Louise se sent peut-être libérée de la tutelle financière de Joseph. Elle n'a jamais connu la vie de célibataire et la liberté de décider par elle-même des priorités d'achat. Elle découvre le plaisir de s'offrir et d'offrir aux enfants un peu plus que le strict nécessaire. Elle reçoit régulièrement le catalogue du magasin Eaton. À l'époque, les grands magasins comme Eaton au Canada anglais et Dupuis & Frères au Canada français réalisaient la plus grande partie de leurs ventes par

88. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 6.
89. Site Web : www.yesnet.yk.ca/schools/projects/canadianhistory/depression.
90. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 7.

catalogue. Ces catalogues présentaient tous les articles en magasin avec photos, tailles, mesures et prix. Mode masculine et féminine, articles de sport, jouets, outils, meubles et appareils ménagers faisaient rêver autant les hommes que les femmes et les enfants. Chaque année, on attendait avec impatience l'arrivée du nouveau catalogue. Quand il arrivait, c'était à qui aurait le premier le droit de le feuilleter.

Dans le cas de Marie-Louise, elle découvre dans ce catalogue la possibilité d'essayer toute une gamme d'activités auxquelles elle ne s'est jamais adonnée. Avide de tout ce qui est nouveau, elle ne se contente pas de rêver. Elle passe à l'action.

> G : *Quand on était sur Pleasant Park, tu sais, elle essayait toutes sortes d'affaires, puis c'était tout à travers le catalogue Eaton. C'était la seule place où tu pouvais magasiner. Ça fait qu'après que mon père est parti, bien là, elle a acheté un orgue, tu sais, avec des pédales.*
>
> C : *Oui, oui.*
>
> G : *Elle a acheté ça. Puis ça, ça a marché pendant un bout de temps. Après ça, elle a changé ça pour un piano. Puis elle a acheté une harpe* [un petit modèle de table]. *Puis, tu sais, ils envoyaient des leçons avec ça. Ça fait qu'elle essayait d'apprendre la musique toute seule. Elle essayait beaucoup de choses, comme ça. Puis, la peinture elle en a toujours faite et de la peinture sur soie ! Puis, en tout cas, elle avait toujours quelque chose pour l'intéresser*[91].

Ce catalogue ne lui permet pas seulement d'explorer son penchant pour des activités artistiques. Elle y puise aussi des idées pour s'habiller et pour les cadeaux de Noël des enfants.

> G : *Moi, je me rappelle que j'ai eu une poupée,* an Eaton's Beauty. *Je pense qu'elle avait les cheveux bruns. Naturellement, je la trouvais bien belle. Ça fait que Maman faisait toute sorte de linge pour elle. Du beau linge !*

91. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 7, et session 5, page 16.

C : *Est-ce que la poupée avait les cheveux longs ou courts ?*

G : *Longs. Tu pouvais la peigner.* [...] *C'était spécial, je te le dis*[92] *!*



Marie-Louise, Joseph et Gertrude
(et sa poupée Eaton Beauty), *circa* 1930.

Gertrude sourit tendrement au souvenir de l'importance qu'avait ce jouet dans son cœur d'enfant. C'est probablement aussi dans le catalogue de chez Eaton que Marie-Louise trouve les idées pour décorer la chambre de Gertrude.

G : *Bien elle était toujours après décorer les chambres. Ça fait que ma chambre* [était] *tout en rose ! Jusque le plancher ! Il y avait un prélart. Elle l'avait peinturé rose puis elle avait mis toutes sortes de petites fleurs alentour. Quand j'y pense, c'était pas mal un peu rose !*

On rit ensemble.

C : *Mais là, comme adulte, vous n'aimez pas ça, mais quand vous étiez toute petite aimiez-vous ça ?*

G : *Ah oui ! Je trouvais que c'était beau !*

---

92. Session 9 avec Gertrude Mantha, pages 5 et 6.

C : *Elle vous avait fait des rideaux roses ?*

G : *Des rideaux roses avec des fleurs bleues dedans, puis ah !*

C : *Avec le couvre-lit ?*

G : *Oui. Ah oui. Tout ! Tout matchait*[93] *!*

Évidemment, tout au long de l'année, le catalogue continue de faire rêver les enfants :

G : *On aimait ça ! On choisissait toutes les affaires qu'on voulait avoir, quand même qu'on n'était pas pour les avoir.* [On rit ensemble.] *C'est la même chose aujourd'hui, les enfants qui regardent des livres de jouets.*

C : *Ah oui. Alors vous passiez un certain temps là-dedans.*

G : *Ah oui ! Oui.*

C : *Puis elle vous laissait faire ? Elle vous laissait jouer avec le catalogue ?*

G : *Ah oui ! Ah oui ! Parce qu'elle en avait toujours un nouveau chaque année, tu sais. Puis, après ça, il allait dans le* out house, *puis là on s'en servait comme du papier de toilette.*

C : *Ah bon ! Pas de perte*[94] *!*

On rit de nouveau ensemble.

L'attitude détendue de Marie-Louise vis-à-vis des finances dans l'année suivant le départ de Joseph reflète bien la mentalité générale de la population qui, au cours des années 1920, jusqu'à 1929 plus précisément, jouit de la prospérité économique du

93. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 11.
94. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 5.

Canada. Le taux de chômage décroît et les salaires augmentent. On ne regarde pas à la dépense.

Visite de Napoléon

Après le départ de Joseph, Marie-Louise reprend contact avec sa famille à Hanmer. Son père adoptif, Napoléon, vient lui rendre visite. Marie-Louise est sans doute extrêmement émue et touchée par cette visite, car elle devine que c'est une façon discrète du fier Napoléon de lui dire que le passé est passé, qu'il l'aime toujours et qu'il est là pour elle si elle a besoin de quelque chose. Elle se sent de nouveau accueillie au sein de la famille.

Krach, 24 octobre 1929

En octobre 1929, les journaux signalent un ralentissement économique. Marie-Louise n'est pas assez lettrée pour lire les journaux régulièrement. Et même si elle les avait lus, qu'auraient signifié pour elle ces remous dans le fonctionnement macroéconomique du pays ? Ainsi, le jeudi 24 octobre, lorsqu'elle entend parler de l'effondrement de la Bourse de New York, Marie-Louise ne saisit probablement pas tout de suite l'importance de cette nouvelle. Autour d'elle, on raconte bien que des fortunes se sont évaporées du jour au lendemain et que certains magnats de la finance se sont suicidés. Mais tout ça semble bien éloigné.

De sa retraite inconnue, Joseph, qui saisit sûrement l'importance de la situation, écrit à Marie-Louise à plusieurs reprises, probablement pour la tenir au courant de ses démarches financières, lui expliquer les dangers de la situation économique du pays et l'exhorter à ne pas faire de dépenses superflues. Elle lui répond. Gertrude me dit qu'elle n'a jamais vu le contenu des lettres que sa mère écrivait, mais l'adresse écrite sur l'enveloppe attirait son attention.

> *Quand elle me donnait la lettre à maller, c'était toujours «J.A. Roy». Elle écrivait R-O. Puis, moi je disais : «Bien regarde, c'est pas un A que tu as mis là, c'est un O.» Elle disait : «Oh laisse faire ça ! Va la maller ! Va la maller !», tu sais. Alors ça, c'est la seule chose que je peux dire*

qu'elle a laissée, un petit peu du secret sans s'en rendre compte. Nous autres, on n'en faisait pas de cas[95].

En retournant à la prêtrise, Joseph a repris son vrai nom de famille, Roy, accroissant psychologiquement la distance qui le sépare déjà de Marie-Louise et des enfants qui s'appellent toujours Ray. Mais Marie-Louise s'efforce d'entretenir le lien entre lui et eux. Elle continue de lui donner des nouvelles des enfants et, pendant une courte période de temps, il demeure en contact avec eux. Gertrude se souvient :

G : *Il m'avait écrit quelques lettres après qu'il était parti.*

C : *Ah oui ! Les avez-vous toujours ?*

G : *Non. Avec tous ces déménagements-là, on n'a pas gardé grand-chose.*

C : *Qu'est-ce qu'il disait dans ses lettres ?*

G : *Ah ! bien…* [Elle lève les mains en l'air en signe d'impuissance.]

C : *Est-ce qu'il donnait des explications ?*

G : *Non. Juste, si j'avais des bonnes notes à l'école ou si je devenais la première dans la classe, il m'envoyait des vingt-cinq sous en papier. On appelait ça des* chin plaster. *Et je me pensais vraiment riche*[96] *!*

Elle rit au souvenir de cette joie d'enfant.

Joseph n'oublie pas de souligner la fête de sa fille. Et pour cause ! C'est la journée de sa propre fête. Au cours d'une de nos entrevues, Gertrude me montre ce qu'elle a reçu par courrier de son père pour sa fête du 30 octobre 1929.

95. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 19, et session 2, page 16.
96. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 16.

G : *J'ai juste une affaire de mon père qui a sa signature. C'est tout ce que j'ai comme souvenir de lui.*

C : *Qu'est-ce que c'est ? Une lettre ?*

G : *Je vais te le montrer.*

Elle se lève et va chercher quelque chose dans sa chambre. Elle revient avec une image de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus encadrée et, derrière l'image, il est écrit à la main : « Je prie pour toi. » Une date est inscrite sur l'image : 1929.

G : *C'est après qu'il est parti.*

C : *Oui, parce qu'il est parti en 1928. Donc il avait encore un petit contact à ce moment-là en 1929*[97].

La parenté

À l'été 1930, Marie-Louise décide d'aller avec les enfants rendre visite à sa sœur Claire à Blezard Valley, près de Sudbury. Elle s'arrange avec son voisin, M. Bennett, pour les y conduire. Pour financer l'aventure, elle loue la maison à un couple dénommé Baker qui cherche à se loger avec ses quatre enfants en attendant d'acheter une nouvelle maison. Gertrude se rappelle le voyage à Blezard Valley :

G : *Un monsieur Bennett nous avait conduits à Sudbury. Puis il avait un Model T Ford avec un* rumble seat. *Tu sais ce que c'est ça ?*

C : *C'est comme un siège en arrière dans le coffre ?*

G : *Oui, justement. Imagine-toi ! On était six. Il y avait Jos, Lorne, moi, Maman, M. Bennett et son garçon, le plus vieux, Chad. Je te dis qu'on était tassés. Puis ça nous a pris deux jours. Ça avait été tout un voyage. Maman avait*

97. Session 5 avec Gertrude Mantha et Lorne Ray, pages 18 et 19.

presque été malade après. Il nous a conduits chez ma tante Claire qui restait à Blezard Valley. Puis lui, il est revenu. Et on était resté pour un mois chez les Bergeron. C'était la première fois qu'on visitait la vraie parenté[98].

Napoléon reçoit la famille chez lui à Hanmer et leur sert un plat surprise dont il garde la recette secrète jusqu'à la fin du repas. Lorsque tout le monde est repu et que les cuisinières jalouses le supplient de dévoiler sa recette, il annonce triomphant qu'il vient de leur servir un ragoût d'ours.

Marie-Louise et les enfants sont contents de retrouver la parenté. Ce genre de vie leur avait manqué. Les enfants sont étonnés du nombre de cousins et de cousines qu'ils ont dans la famille. Jos et Gertrude communiquent alors avec tout ce monde-là en français, mais Lorne, que tous appellent Laurent, n'est pas à l'aise pour s'exprimer en français et, malgré qu'il comprenne très bien ce qu'on lui dit, il répond en anglais.

Après avoir passé tout le mois d'août chez la tante Claire, Marie-Louise et les enfants reviennent à Ottawa en train. Cette première visite à la parenté a ouvert une ère nouvelle de relations entre Marie-Louise et les siens. À partir de ce moment, tantes, oncles, neveux et nièces commencent à venir chacun leur tour passer plusieurs semaines à Ottawa et Marie-Louise retourne leur rendre visite à plusieurs reprises.

À leur arrivée à Ottawa, une surprise les attend. Les Baker n'ont toujours pas trouvé de nouvelle maison et demandent de demeurer chez Marie-Louise pour quelques semaines de plus. Marie-Louise n'a pas le cœur de les mettre à la rue. Des voisins généreux, les Labrèche, offrent de l'héberger avec les enfants. Elle accepte en leur assurant que ce n'est que pour une courte période. Mais la dépression a ralenti le marché immobilier et, bientôt, il devient évident que les Baker ne trouveront pas de maison de sitôt. Marie-Louise ne veut pas abuser de l'hospitalité des Labrèche. Elle réintègre son domicile et réorganise la distribution des chambres pour accommoder les deux familles. Elle installe M. et Mme Baker dans la première petite chambre, Lorne et Jos dans la deuxième et les deux garçons Baker dans la troisième. Puis elle installe Gertrude et les deux filles Baker dans la

98. Ruban préparé par Gertrude Mantha, novembre 2004-mars 2005, et session 5, page 17.

grande pièce au-dessus de la cuisine d'été. Quant à elle, elle couche sur un divan dans le salon. Tout le monde est à l'étroit, mais leur situation paraît bien enviable à d'autres qui ont été littéralement mis à la rue par la Grande Dépression.

PROPRIÉTAIRE

Pendant que Marie-Louise visitait les siens dans le nord de l'Ontario, Joseph a fait les démarches nécessaires pour lui transférer les titres de propriété des lots et de la maison de la rue Stanley. Les documents notariés indiquent que, le 16 août 1930, Joseph **Roy** vend les lots à Marie-Louise Ray pour un montant de 1500 $. Marie-Louise a signé : « Marie-Louise **Ray**, widow ». Le notaire ne semble pas remarquer que la propriété a été achetée sous le nom de M. **Ray** et qu'elle est maintenant revendue sous le nom de M. **Roy**. Peut-être tient-il pour acquis que ce changement de nom est une coquille dans le texte. Mais, de toute façon, les documents sont ratifiés.

CONSÉQUENCES DU DÉPART DE JOSEPH

Gertrude essaie de me faire comprendre les conséquences physiques et émotionnelles que l'absence de leur père a eues sur elle et ses frères.

> G : *On s'ennuyait, tu sais.* […] *C'est une drôle de situation quand tu y penses.* [Court silence] *C'était triste. Oui, tu sais quand tous les enfants parlent de leur père puis de leur mère. Puis, nous autres, on ne pouvait pas parler de notre père. Les enfants nous demandaient. Moi j'ai conté assez de menteries* […]. *Je disais : « Il a eu une crise cardiaque » ou bien… Il a eu bien des affaires !* […] *Je ne sais pas ce que le monde pensait de nous autres vraiment. En tout cas ! Il y avait un vide là tout le temps !*
>
> C : *C'était un vide émotionnel, pas juste physique.*
>
> G : *Oui, oui. En tout cas moi-même, je pense que ça m'a affectée. Puis les garçons, Jos plus que Lorne je pense,*

> *je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce qu'il était l'aîné et qu'il se rappelait plus de notre père.* […] *Il y avait juste un gros vide là, tout le temps. Et puis, je ne sais pas comment on peut décrire ça. Il n'y avait personne* [avec qui] *en parler, tu sais. S'il y avait eu de la parenté alentour* [avec qui] *en parler. Il n'y avait personne*[99] *!*

Je lui demande quelle a été sa réaction quand elle a compris que son père ne reviendrait jamais.

> *Vraiment, quand tu y penses. Moi, je l'ai haï longtemps, mais après ça je… Mon frère, le plus vieux, Jos, il est mort à présent, mais, lui, il ne lui a jamais, jamais pardonné. Il l'a toujours haï. Il l'appelait : that son of a …*[100].

Diane, la fille de Jos, confirme cela quand elle me parle de la relation entre son père et son grand-père :

> D : *He hated his father because, when it happened, he was the oldest and he felt completely abandoned and he saw how my grand-mother's heart was broken. And his heart was broken too! He was old enough. And he just resented him. He hated him and could never say a nice word about him.*
>
> *C : What else did he tell you about your grandfather?*
>
> *D : I can't repeat it! No I mean, he used to use actually not nice words whenever I asked anything about him*[101].

Quant à Lorne, il était encore trop jeune en 1928 pour réaliser pleinement les conséquences du départ de Joseph. Mais par la suite, lorsque Jos et Gertrude ont quitté la maison, il est resté seul avec sa mère et s'est révélé un soutien inestimable dans les moments difficiles qu'ils ont traversés ensemble.

---

99. Session 8 avec Gertrude Mantha, pages 13 et 15, et session 2, page 16.
100. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 7.
101. Entrevue avec Diane Parker-Ray, page 3.

Gertrude ne connaît toujours pas les raisons pour lesquelles son père est retourné à la prêtrise. Elle avance bien quelques explications plausibles, mais elle sait bien que ce ne sont que des spéculations.

> *Oui bien, après avoir eu des enfants à cet âge-là, il semble que ça devait être très difficile, très compliqué. Puis, j'imagine qu'il se sentait pogné, avec trois jeunes enfants. Puis là, moi je ne sais pas ce qui est arrivé, si c'est l'Église qui l'a contacté ou bien si c'est lui qui l'a fait. En tout cas, ils l'ont peut-être payé pour retourner, je ne sais pas*[102].

Au cours de l'entrevue suivante, comme nous revenons sur le sujet, elle ajoute :

> G : *En tout cas, il était retourné et il enseignait.*
>
> C : *Ah bon ! Qu'est-ce qu'il enseignait ?*
>
> G : *Bien je suppose les affaires bien catholiques, j'imagine. Je ne sais pas qu'est-ce que c'était mais, en tout cas, ç'a l'air qu'il était supposé qu'il avait enseigné. Je ne sais pas où j'ai pris ça.*
>
> C : *C'est Marie-Louise qui vous souffle les réponses.*
>
> Elle rit et ajoute d'un ton décidé.
>
> G : *Mais ça fait longtemps qu'elle aurait dû parler*[103] *!*

Plus tard, la famille élargie cherchera des explications à ce départ, mais ne pourra qu'avancer des hypothèses :

> G.B. : *Ma mère* [sa mère est la sœur de Marie-Louise], *son nom c'était Claire, elle disait toujours : « Si ses supérieurs l'avaient laissé tranquille, il n'aurait jamais laissé Marie-Louise* [… et] *les enfants auraient eu un père. »*

---

102. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 4.
103. Session 3 avec Gertrude Mantha, page 5.

C.T. : *Vous pensez que les supérieurs ont fait de la pression ?*

G.B. : *Ma mère a toujours dit ça et je l'ai entendue souvent, souvent dire ça*[104].

Marie-Louise seule connaît les vraies raisons pour lesquelles Joseph est retourné à la prêtrise et elle a gardé le secret à jamais.

Vie religieuse après le départ de Joseph

En parlant avec Gertrude des conséquences du départ de son père, la question de la religion vient évidemment sur le tapis.

C : *Mais mon Dieu qu'elle devait s'asseoir le soir puis maudire ce Dieu-là qui lui enlevait son mari ?*

G : *Jamais, jamais qu'elle a parlé contre la religion ! Jamais*[105].

Si Marie-Louise ressent de l'amertume vis-à-vis de l'Église et de la religion catholique, elle ne le laisse pas voir. Malgré sa tristesse, elle semble accepter la situation, comme on accepte un événement qui nous dépasse totalement et qu'on ne peut pleinement comprendre. Élevée dans la religion catholique, elle a appris à se soumettre à « la volonté de Dieu ». De plus, elle ne veut sûrement pas que ses vues personnelles influencent la vie religieuse de ses enfants. De là sa décision de reprendre sa pratique après le départ de Joseph.

G : *Quand Papa était avec nous autres, on n'allait pas à la messe.*

C : *Jamais ?*

---

104. Entrevue avec Georgette Bergeron, page 1.
105. Session 10 avec Gertrude Mantha, page 10.

G : *Jamais.* […] *Ben, lui, il n'allait pas à la messe, ça fait que Maman n'y allait pas non plus. Ça fait qu'on est redevenus catholiques après qu'il est parti*[106].

Nous rions ensemble parce qu'elle dit cette dernière phrase très simplement, comme on annonce qu'on vient d'endosser de nouveau une chemise mise de côté plus tôt. Je ne doute pas que le sens de l'humour de Gertrude et son attitude d'accepter gracieusement les détours de la vie lui viennent de sa mère.

Le fait français-anglais

Le départ de Joseph entraîne une autre conséquence bien inattendue : la langue de communication à la maison glisse graduellement du français à l'anglais, comme si la maisonnée avait perdu son point d'ancrage avec la langue française. Je demande à Gertrude :

C : *Sur la rue Stanley, quand votre père était là, est-ce que vous viviez en français ou en anglais dans la maison ?*

G : *On vivait en français. Puis après qu'il est parti, on vivait en anglais.*

C : *Mais, pendant qu'il était là, les voisins dans la rue étaient anglophones ?*

G : *C'étaient tous des anglophones.*

C : *Donc, dans la maison vous viviez en français et, quand vous sortiez de la maison et que vous faisiez affaire aux gens de l'extérieur, vous parliez anglais ?*

G : *Oui.*

C : *Puis après ça, quand il est parti ?*

106. Session 6 avec Gertrude Mantha, page 4.

G : *C'était complètement anglais. Maman essayait de nous parler en français, puis, nous autres, on répondait en anglais.*

C : *Parce que vous alliez à l'école en anglais ?*

G : *Oui, justement.* […] *Puis elle-même, tu sais, elle parlait mieux anglais que français*[107].

Évidemment, les amis de Marie-Louise aussi sont tous anglophones. Il y a seulement M. Brûlé, l'épicier, avec qui elle peut parler français. Alors peu à peu son anglais s'améliore et son français commence à s'estomper.

Vivre la Grande Dépression

Au cours des années qui suivent le krach, la dépression s'approfondit dans le Canada entier. Le gouvernement doit mettre en place des programmes d'aide pour les plus démunis. À Ottawa, les effets de la dépression se font sentir inégalement au sein de la population. La fonction publique est un milieu de travail relativement stable, mais plusieurs employés fédéraux perdent quand même leur emploi. En avril 1932, le gouvernement impose une compression salariale de 10 % aux fonctionnaires fédéraux[108]. Heureusement, comme le coût de la vie baisse, les employés arrivent toujours à faire vivre leur famille. Quant aux employés de l'industrie privée et des commerces, ils font face à des mises à pied massives.

En 1930, Marie-Louise ne subit pas aussi fortement que le citoyen moyen les contrecoups du désastre qui s'abat sur tout le pays. Certes, les Baker ne peuvent quitter la maison et tout le monde se sent bien à l'étroit dans la maison de la rue Stanley. Mais on s'accommode. Comme la maison est située en milieu rural, la maisonnée se nourrit en grande partie des produits du jardin et du verger, ce qui la protège des pénuries que connaissent les marchands de la ville.

107. Session 8 avec Gertrude Mantha, pages 16 et 17.
108. Georgette Lamoureux, *Histoire d'Ottawa et de sa population canadienne-française*, coll. « Histoire d'Ottawa », tome 5, page 64.

Avec dix personnes dans la maison, Marie-Louise se rend bientôt compte que, si elle veut arriver à tout faire, elle doit s'équiper d'un moyen de transport pour faire les courses hebdomadaires et sortir avec les enfants et les amis. Comme d'habitude, elle n'hésite pas à passer à l'action.

Maman avait acheté une voiture, un Pontiac 29. Un des voisins, Mr Crouch, lui avait montré à conduire. Dans ce temps-là, on n'avait pas besoin de passer des examens, rien. Ça fait qu'en tout cas elle conduisait. Elle était la seule femme dans ce quartier-là qui conduisait une voiture[109].

On peut se demander comment il se fait que Marie-Louise avait assez d'argent pour acheter une voiture. Il est possible qu'elle ait eu une occasion en or. En effet, lorsque la dépression a frappé, certains hommes d'affaires se sont retrouvés ruinés du jour au lendemain. Certains d'entre eux vendaient leur voiture à un prix ridiculement bas pour obtenir un peu de comptant. Peut-être que quelqu'un a informé Marie-Louise qu'il lui serait possible d'acheter une voiture pratiquement neuve à très bas prix et qu'elle a sauté sur l'occasion. Le loyer payé par les Baker l'aide sûrement à financer l'achat.

RUE BANK (1930-1932) ET RUE SUNNYSIDE (1932-1933)

Bien que, depuis l'automne 1930, Marie-Louise ait à son actif l'équité de la maison et des lots, elle n'a aucun revenu régulier pour faire face aux dépenses hebdomadaires. Le coussin financier que Joseph lui a laissé rétrécit comme une peau de chagrin.

Elle dépensait de l'argent et il n'y avait pas d'argent qui rentrait. Ça fait que tu sais…[110]

La dépression n'a cessé de s'aggraver et représente maintenant pour elle une menace dont le visage se précise de plus en

109. Ruban préparé par Gertrude Mantha, novembre 2004-mars 2005, et session 2 avec Gertrude Mantha, page 6.
110. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 19.

plus. D'abord, elle entend des nouvelles troublantes, entre autres le suicide en mai 1931 du magistrat de police d'Ottawa, Charles Hopewell, accablé de problèmes financiers[111]. Puis elle commence à voir les effets de la dépression dans les rues d'Ottawa. Tout le monde marche, faute d'argent pour emprunter les transports publics ou, dans le cas de ceux qui ont encore une voiture, pour faire le plein. Lorsqu'elle fait ses courses, Marie-Louise voit les bénéficiaires de la « dole », l'aide du gouvernement, faire la queue aux portes des magasins d'alimentation pour échanger leurs coupons contre un morceau de viande ou un sac de sucre. Elle note en passant le grand nombre de jeunes qui gonflent les rangs aux portes des soupes populaires et pense à Jos qui, avant bien longtemps, cherchera lui aussi du travail. Elle aussi commence à avoir recours au crédit. Elle fait des achats à l'épicerie J.L. Brûlé à Billings Bridge et n'arrive pas toujours à payer au moment de l'achat. Le propriétaire de l'épicerie lui permet d'attendre la fin du mois pour régler son compte.

Finalement, Marie-Louise n'arrive plus avec le peu de comptant qui lui reste. Elle doit trouver une source de revenus. Comme les Baker habitent toujours chez elle dans la maison de la rue Stanley, elle décide de leur louer toute la maison et d'aller vivre ailleurs avec le revenu de la location. Elle emménage avec les enfants au second étage d'une maison située derrière un petit casse-croûte de la rue Bank, entre Cameron et Riverdale dans Ottawa South. Au premier étage habite un Juif, sa femme et leur enfant. Cet homme loue et gère le comptoir lunch attenant à la maison. Lorne et Gertrude me racontent :

> L : *The Jewish lad and his wife had a child. They were living downstairs, we were living upstairs. And, all of a sudden, one morning, he is gone with the family! The guy walked away. He left everything there.* […] *And then, when the Jewish lad moved out, we took the whole house.*
>
> G : …*and the store*[112].

111. Georgette Lamoureux, *Histoire d'Ottawa et de sa population canadienne-française*, tome 5, *op. cit.*, page 45.
112. Session 5 avec Gertrude Mantha et Lorne Ray, page 5.

Marie-Louise prend la relève au comptoir lunch. Elle loue une chambre de la maison à un ouvrier qui a un cheval et Gertrude doit se lever tôt le matin pour préparer le déjeuner de ce locataire. Marie-Louise ne fait pas fortune avec le magasin.

> G : *C'était juste un* corner store.

> C : *Comme un dépanneur ?*

> G : *Oui, mais ce n'était pas un dépanneur parce qu'elle ne vendait pas de produits, vraiment. C'était des barres de chocolat puis des liqueurs.* […] *Il y avait une couple de tables. Val* [l'épouse de Lorne] *se rappelle d'avoir été là avec son frère, pis ils avaient acheté une barre de chocolat, puis ils s'étaient assis puis ils avaient divisé la barre en deux, tu sais. Ça fait que* big treat[113].

Elle rit.

Marie-Louise gère le petit comptoir lunch pendant un an ou deux. Mais elle n'a aucune expérience des affaires et la dépression sévit plus que jamais. Le commerce suffoque lentement. Bientôt, elle n'a plus assez de revenus pour payer la location de la maison et du magasin. Comme les Baker habitent toujours la maison de la rue Stanley, elle doit trouver un autre endroit pour se loger. Pendant que les enfants terminent leur année scolaire à l'école St. Margaret Mary's, Marie-Louise se met à la recherche d'un autre logement.

En 1932, elle déménage avec les enfants au deuxième étage d'une maison au 402, rue Sunnyside. Comme le propriétaire de la maison, un dénommé Patterson, paie les taxes pour l'école publique, en septembre, Marie-Louise doit inscrire les enfants à l'école publique de Hopewell. Un jour, en rentrant de l'école, Gertrude trouve sa mère en pleurs. Est-ce que ce sont les soucis financiers qui affligent Marie-Louise ? Gertrude ne le saura jamais parce que, comme d'habitude, sa mère reste muette sur les causes de ses actions et de ses sentiments. Heureusement, le séjour sur Sunnyside est de courte durée. Au printemps 1933, Marie-Louise

113. Session 10 avec Gertrude Mantha, page 5.



402, rue Sunnyside.

réintègre sa maison de la rue Stanley. Les Baker occupent toujours la maison. Ils y demeurent encore jusqu'à l'automne. Puis M. Baker achète une assez grande propriété sur River Road, à Uplands, pour commencer l'élevage des poules.

RUE STANLEY (1933-1935)

La situation économique du pays ne fait qu'empirer. Un Canadien sur cinq dépend maintenant des programmes d'aide mis sur pied par le gouvernement. Des hommes sans emploi voyagent clandestinement à bord des trains d'un bout à l'autre du pays, dans l'espoir de trouver un emploi. Ils arrêtent dans une ville ou dans l'autre, frappent aux portes des maisons pour offrir leurs services en échange d'un repas et repartent en train vers d'autres villes. Près de chez Marie-Louise, à Billings Bridge, plusieurs chômeurs

arrivés de l'ouest du pays en train ont formé un campement rudimentaire. Un citoyen d'Ottawa me raconte :

> *There were hundreds of them out there at Billings Bridge, you know, living in tents and everything else. Well, make shift. I don't think they all had tents*[114].

Bientôt, ils viennent frapper à la porte de Marie-Louise. Gertrude se souvient :

> G : *Je me rappelle que durant la dépression, souvent il y avait du monde qui passait* [...]. *Ils voulaient avoir de l'ouvrage. Si tu n'avais pas d'ouvrage, bien : « Pourriez-vous me donner à manger ? »*
>
> C : *Ils frappaient à la porte chez vous ?*
>
> G : *Oui, oui. Elle leur donnait toujours quelque chose à manger.* [...] *On ne restait pas trop loin des* tracks. *Ça fait que le monde débarquait là, je suppose. Puis ils se promenaient. Ils cherchaient de l'emploi.* [...]
>
> C : *Puis votre mère, elle les nourrissait avec quoi ?*
>
> G : *Bien avec des sandwichs*[115].

Dans l'espoir de diminuer le vagabondage des sans-emploi à Ottawa, le gouvernement met sur pied un camp de travail dans le quartier Rockliffe pour bâtir une route. Ce travail procure quelques emplois très pauvrement payés, mais ne ralentit en rien la vague dévastatrice de la dépression. En 1934, 22 000 personnes dépendent des programmes d'aide dans la capitale fédérale[116]. Les femmes abandonnées par leur mari et responsables d'élever seules leurs enfants glissent rapidement sous le seuil de la pauvreté.

---

114. Entrevue avec Frank Mansfield, page 10.
115. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 2.
116. Site Web : www.bytown.net/depress.htm.

Marie-Louise ne reçoit aucune aide du gouvernement parce qu'elle ne peut prouver qu'elle est veuve. Comme elle a promis de ne jamais parler de sa vie passée, elle craint les questions qui surviendraient si elle en faisait la demande.

> *Et à part de ça, dans ce temps-là, c'était tellement péché mortel ce qu'ils avaient fait qu'elle ne pouvait pas en parler à personne, tu sais. Puis elle ne pouvait pas aller chercher de l'aide*[117].

Elle se débrouille donc comme elle peut. Avec les bons du Canada que Joseph lui a laissés, elle inscrit Gertrude au couvent de la rue Rideau et Jos à l'École technique d'Ottawa. Cependant, comme elle n'a plus le revenu de la location de la maison, sa situation financière s'aggrave de plus en plus. Il est donc possible qu'elle ait décidé de faire appel à Joseph pour l'aider financièrement car, au cours des deux années qui suivent, elle entreprend plusieurs voyages à Montréal.

> *On est allés à Montréal plusieurs fois. Puis elle allait rencontrer – bien nous autres on ne savait pas qui –, on pensait qu'elle rencontrait Papa mais elle n'en parlait pas, on ne savait pas qu'est-ce qu'elle allait faire. En tout cas, on stationnait sur la rue Sherbrooke, puis elle nous laissait dans la voiture. C'était un grand édifice, puis je me demande si c'était peut-être le séminaire. Elle rentrait, puis nous autres on l'attendait dans la voiture. On ne savait pas ce qui se passait seulement. Je ne sais pas si elle allait le voir ou si c'était pour régler comment on était pour s'arranger chez nous avec nos finances. Je ne sais pas.* […] *Puis, elle ne restait pas longtemps. Après ça, quand elle revenait, elle était bien triste. Puis, en tout cas, on faisait ça dans une journée*[118].

Ces voyages à Montréal ont été le sujet de plusieurs discussions au cours de mes entrevues avec Gertrude et son frère Lorne. Lorne se rappelle que, lorsqu'elle sortait de l'édifice, elle

---

117. Session 1 avec Gertrude Mantha, page 2.
118. Ruban préparé par Gertrude Mantha, novembre 2004-mars 2005, page 2.

avait dans les mains une enveloppe remplie d'argent. Cet argent venait-il de Joseph ou de l'Église ? Gertrude et Lorne soupçonnent que, dans l'entente que Joseph a négociée avec l'Église pour son retour à la prêtrise, il a obtenu qu'elle dédommage Marie-Louise en échange de son silence sur sa vie avec lui. Gertrude me dit : « It was "hush-money"[119]. »

Compte tenu de l'importance que l'Église attachait à garder secret « l'égarement » de Joseph afin d'étouffer le scandale, cette explication des faits demeure très plausible. Mais nous n'avons aucun moyen de vérifier si elle est juste.

Gertrude remarque que sa mère est bien triste en sortant du séminaire. Et pour cause ! D'abord, au premier voyage à Montréal, elle s'y rend probablement avec l'espoir au cœur d'avoir le plaisir de revoir Joseph et de converser un peu avec lui. Mais, comme l'Église a fait promettre à Joseph de ne plus la revoir, je soupçonne que Joseph ait été obligé de laisser l'enveloppe à un réceptionniste quelconque et que c'est ce dernier qui l'a remise à Marie-Louise de façon bien impersonnelle, peut-être même avec un regard mi-soupçonneux, mi-dédaigneux. C'est humiliant pour une femme si fière d'être perçue comme une quémandeuse d'argent. Donc, pour Marie-Louise, ces voyages à Montréal sont synonymes de désappointement et d'humiliation. Pour les enfants, ces voyages sont plutôt agréables. C'est une aventure hors du quotidien. Ils arrêtent au restaurant pour dîner, une belle gâterie pour eux. De plus, pour Jos qui a 16 ans et qui commence à conduire, c'est l'occasion en or de s'exercer un peu.

Selon Gertrude, Marie-Louise aurait fait jusqu'à trois voyages à Montréal entre 1933 et 1935. L'argent qu'elle reçoit lui facilite grandement la vie. Elle respire un peu plus librement. Elle règle ses dettes à l'épicerie Brûlé et apporte un peu de confort additionnel à la maison. Elle fait installer la plomberie à l'intérieur de la maison et s'abonne au téléphone.

Vie sociale

Depuis son retour sur la rue Stanley, Marie-Louise a repris une vie sociale un peu plus active. Elle a une grande amie, Mme Annie Sutherland.

---

119. Session 5 avec Gertrude Mantha et Lorne Ray, page 10.

Mother had one very good friend, Mrs. Sutherland whose husband had left her. And she had 3 sons and she and mother would go out quite often. And for them, an outing was to go to the tea gardens on Sparks Street and to have their tea cups read. They had a real mania for this. And she and mother joined the bowling club at one time and she and Mrs. Sutherland would go I think it was once a week. So that was about the biggest excitement that mother had for quite a while[120].

Les forces de l'Univers prennent soin de nous et nous protègent. Il n'y a pas de coïncidences. Madame Sutherland est vraiment la meilleure amie que Marie-Louise puisse rencontrer. Les deux femmes ont été abandonnées par leur mari. Les deux élèvent leurs enfants seules. Elles ont beaucoup à partager en sirotant leur thé. Que disent-elles des hommes ? Marie-Louise a-t-elle raconté à cette âme sœur sa vie avec Joseph et les circonstances de son départ ou a-t-elle gardé le secret tel que promis ? Seule Annie Sutherland aurait pu nous le dire, mais elle est décédée.

Marie-Louise, qui a souffert d'être abandonnée, éprouve beaucoup d'empathie pour ceux qui vivent seuls et elle n'hésite jamais à les aider. C'est ce que révèlent les deux histoires suivantes que me raconte Gertrude :

G : *Je sais qu'il y avait une voisine qui était âgée, Mme Derby. Elle avait une pneumonie et elle restait toute seule. On était allés la chercher en traîne chez elle, on l'avait emmenée chez nous, puis Maman en avait eu soin.*

C : *Elle avait habité chez vous quelques jours ?*

G : *Oui, juste quelques jours parce qu'après ça je pense qu'elle avait été hospitalisée*[121].

120. Ruban préparé par Gertrude Mantha, novembre 2004-mars 2005, page 4.
121. Session 3 avec Gertrude Mantha, page 1.

Et puis :

Elle aidait beaucoup les voisins, vraiment. Il y avait une bonne femme qui restait en face. Une madame Slinn, je pense. S-L-I-N-N. Cette Slinn-là, c'est d'eux autres que mon père avait acheté la propriété. Elle a fini par aller au Pearly Home. C'est sur la rue Aylmer à Ottawa. […] *Puis, je sais qu'on allait la voir. C'était une femme âgée et elle n'avait pas de l'air d'avoir de la parenté.* […] [Maman] *était bonne femme. Elle essayait d'aider, tu sais. Ça fait que, naturellement, on y allait tous*[122].

Les relations de Marie-Louise avec ses voisins aident à combler le vide émotionnel provoqué par l'abandon de son mari. Pour elle comme pour les enfants, les voisins remplacent la famille toujours éloignée là-bas, à Hanmer et à Blezard Valley.

Et, à part de ça, elle avait des anciens voisins, des Dawson, qui avaient été voisins, plusieurs années avant que Papa parte. Ils étaient déménagés et ils restaient dans le West End de la ville. Dans ce temps-là, ça s'appelait Laurentian View. C'était près de Britannia. Puis, durant les fêtes, une année on allait chez eux pour Noël et eux ils venaient chez nous pour le jour de l'An. Et, l'année ensuite, on renversait [les invitations]. *En tout cas, eux autres, ils avaient quatre enfants et ils étaient à peu près de nos âges. Ça fait qu'on aimait bien ça les voir*[123].

Maison de convalescence

Après les humiliations des voyages à Montréal, Marie-Louise est plus déterminée que jamais à gagner sa vie. Avec une amie infirmière, une demoiselle O'Neil, elle ébauche un projet de maison de convalescence où les malades qui peuvent quitter l'hôpital viendraient achever leur guérison avant de retourner chez eux. L'idée est assez innovatrice et les deux femmes décident d'aller

122. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 21, et session 6, page 9.
123. Ruban préparé par Gertrude Mantha, novembre 2004-mars 2005, pages 2 et 3.

de l'avant. Mais elles n'ont aucune notion des affaires et Marie-Louise sait à peine lire et écrire. Gestionnaires en herbe, elles se lancent dans cette entreprise sans savoir qu'il aurait fallu faire au préalable l'équivalent de ce qu'on appelle aujourd'hui une étude de faisabilité. Elles espèrent que la dépression qui a fermé tant d'entreprises épargnera la leur.

Le projet nécessite un investissement assez considérable. Elles louent une maison sur la 2e Avenue dans le Glebe, près du canal. Elles achètent des meubles, des lits et de la literie. Marie-Louise utilise sûrement une partie de l'argent qu'elle a reçu au cours de ses voyages à Montréal pour payer le matériel de base et j'imagine que son amie investit aussi une partie de son avoir.

Marie-Louise confie les enfants à une voisine, Mme Jackson, qui n'a pas d'enfants et qui a un chalet à Constance Bay. Les enfants y passent l'été pendant que Marie-Louise tente de démarrer la maison de convalescence. Mais le projet ne fonctionne pas. Je demande à Gertrude :

> C : *Pourquoi ça n'a pas marché ? Le savez-vous ?*
>
> G : *Je pense que c'est juste parce que le monde n'avait pas d'argent, puis j'imagine qu'ils gardaient leurs malades chez eux. Dans ce temps-là, pour la plupart du monde, c'est comme ça que ça marchait*[124].

Au bout d'environ six mois, Marie-Louise et son amie doivent regarder la réalité bien en face : elles ont perdu tous leurs investissements !

Kiosque

Marie-Louise doit repartir à zéro. Mais elle ne se laisse pas abattre. Elle vend la voiture.

Elle a toujours l'équité de la maison et des lots à son actif. En attendant de trouver une nouvelle façon de gagner sa vie, elle demande à son voisin, Albert Bennett, de lui construire un petit kiosque sur le côté de la maison pour y vendre des confiseries et

124. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 12.

des boissons gazeuses. Nouvel investissement, nouvel échec. Gertrude explique :

> *Il n'y avait presque pas de monde qui restait dans ce bout-là. Il y avait juste les voisins mais pas assez de monde pour soutenir un commerce.* [...] *Et je pense qu'il y avait plus d'enfants qui mangeaient les profits que d'autre chose*[125].

On rit ensemble. Mais, parfois, quand Gertrude repense à sa mère, c'est avec un sentiment d'admiration triste, comme le révèle son commentaire sur le ruban magnétique qu'elle m'a remis : "Poor mother ! She certainly tried a lot of things[126] !"

125. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 15.
126. Ruban préparé par Gertrude Mantha entre novembre 2004 et mars 2005, page 4.

Chapitre 6

de 1935 à 1944

Tirer le diable par la queue

Ça fait que là on commençait à avoir de la misère.
Pauvre Maman ! Je te dis qu'elle en arrachait.

Gertrude

RUE JAMES (1935-1936)

La dépression ne semble pas desserrer son étau et Marie-Louise, comme la majorité des gens, n'arrive pas à trouver de travail. La maison de la rue Stanley est la seule source de revenu qui lui reste. En 1935, à court d'argent, elle se résigne à la louer de nouveau. Un entrepreneur du nom de John W. Rostetter est intéressé. Marie-Louise ne lui loue pas la maison toute meublée. Elle a loué, au 187, rue James, une maison de trois chambres à coucher et emporte tout son ameublement avec elle.



187, rue James.

Elle y déménage avec les trois enfants et le gros chien de Lorne. Après le départ de son père et la mort de Fairy, le gardien quadrupède du jardin, Lorne s'est acheté un chien, un bâtard en partie saint-bernard. Il l'a payé avec les sous gagnés à livrer les journaux. Il adore ce chien. Il l'a appelé tout simplement Bernard.

Bien il n'était pas pur saint-bernard, mais il était gros. C'était un bon chien. Puis, [Lorne] *avait fait un traîneau puis il se faisait tirer par le chien. On a justement des photos de Lorne avec son chien. Puis* [le traîneau avait] *des roues, tu sais, pendant l'été. Il amenait ses chums*[127].



Lorne, fils de Marie-Louise, avec son chien Bernard, *circa* 1934.

Grassement nourri de flocons d'avoine, d'os et de restes de viande donnés par le boucher de Billings Bridge, Bernard est pratiquement devenu un meuble ambulant. On l'emporte donc dans la nouvelle maison de la rue James avec le reste de l'ameublement.

La journée du déménagement, comme elle n'a pas d'argent pour payer les déménageurs, Marie-Louise leur donne le piano. Elle compte sur les paiements que lui fera M. Rostetter pour payer le loyer de la rue James. Mais lui aussi subit les contrecoups de la dépression. Il n'arrive pas à se faire payer par ses clients. Il ne peut donc pas payer Marie-Louise qui, par effet domino, se trouve à son tour incapable de payer son loyer.

Les circonstances me portent à croire que Marie-Louise fait de nouveau appel à Joseph pour la sortir du pétrin. D'abord, le

---

127. Session 10 avec Gertrude Mantha, pages 1 et 2.

19 août 1936, Joseph vend un des lots qu'il avait acheté dans le canton de Capreol. Il s'agit du lot 8, concession II, qu'il vend à Adélard Labre pour un montant de 500 $ alors qu'il l'avait acheté pour 670 $ en 1910. Pour quelle raison choisirait-il de vendre ce terrain à perte en pleine dépression si ce n'est qu'il a un urgent besoin d'argent ? On peut penser que c'est pour aider Marie-Louise car, peu après, elle semble sortie de l'impasse financière où elle se trouvait. Non seulement elle paie son loyer, mais elle décide de se lancer de nouveau en affaires.

Rue Lisgar (1936-1937)

Marie-Louise loue sur la rue Lisgar une imposante maison de trois étages et de huit chambres à coucher et la transforme en maison de pension. L'envergure de cette initiative renforce la suggestion avancée précédemment qu'elle aurait reçu de l'argent de Joseph, sinon où aurait-elle pris les fonds nécessaires pour meubler huit chambres à coucher ? Elle compte sûrement sur l'éducation qu'elle a reçue dans « l'art de bien tenir maison et celui d'être aimable et dévouée[128] » pour assurer la bonne marche de cette affaire. De plus, elle a acquis de l'expérience avec la maison de convalescence sur la 2e Avenue.

Chaque emménagement apporte ses peines, et celui-ci ne fait pas exception. Marie-Louise organise la distribution des chambres de façon à maximiser le revenu de location. Elle installe ses enfants au troisième étage : Gertrude dans une chambre et les garçons dans une autre. Elle loue les deux autres chambres du troisième étage et les quatre du second étage. Elle couche sur un divan dans la salle à manger. Comme ils sont à l'étroit, Lorne reçoit l'ordre de se débarrasser du chien. Gertrude se rappelle :

> G : *Je me rappelle la journée qu'il avait été détruire son chien au Humane Society. Ah ! Ça* [lui a fait] *une peine épouvantable !*

128. Alfred Emery, *Bulletin paroissial de Paincourt*, 1914, relaté par Amédée Emery et cité dans *Villages et visages de l'Ontario français* de René Brodeur et Robert Choquette, Office de la télécommunication éducative de l'Ontario, 1979, page 89.

C : *Il a dû s'en souvenir jusqu'à sa mort…*

G : *Jusqu'à sa mort*[129].

La vie reprend son cours. Marie-Louise a retiré Gertrude du couvent de la rue Rideau et l'a inscrite au Lisgar Collegiate. Lorne travaille maintenant à livrer des télégrammes et Jos trouve un travail temporaire dans la construction par l'intermédiaire de deux pensionnaires. En 1935, le gouvernement avait commencé la construction de l'édifice de la Banque du Canada et de l'édifice des Postes sur la rue Besserer pour créer de l'emploi. Peut-être est-ce là que Jos travaille. Mais bientôt les travaux se terminent et il se retrouve sans emploi. La dépression sévit toujours et Marie-Louise n'arrive pas à louer assez de chambres pour payer complètement le loyer. Encore une fois, elle tire le diable par la queue.

Un jour, Jos apprend qu'on engage dans les mines du nord de l'Ontario. Il décide de partir. Marie-Louise a sûrement un serrement de cœur à la pensée de son fils de 19 ans dans les mines. Elle sait combien ce travail est dur et elle n'a pas oublié le décès de son père dans un accident minier. La seule consolation qu'elle a est de savoir qu'il habitera chez une de ses cousines à elle. Jos espère que l'argent qu'il enverra à sa mère l'aidera à soulager ses problèmes financiers. Mais son départ n'arrange rien. Bientôt, Marie-Louise n'arrive plus. Il ne lui reste qu'une solution.

Le 2 janvier 1937, elle hypothèque les lots de la rue Stanley au bénéfice d'Alfred Shaw. Il lui donne 500 $ pour lesquels elle s'engage à lui faire des paiements réguliers. Cet argent l'aide à payer les arriérés de son loyer, mais elle n'a toujours pas assez de pensionnaires pour payer entièrement sa location chaque mois. De plus, Rostetter ne lui paie que de façon très irrégulière, et jamais complètement, la location de la rue Stanley. La dette qu'elle vient de contracter auprès d'Alfred Shaw vient donc s'ajouter aux paiements de son loyer. Peu à peu, elle s'embourbe irrémédiablement.

Entre-temps, les sœurs du couvent de la rue Rideau s'inquiètent de l'avenir de Gertrude.

129. Session 10 avec Gertrude Mantha, page 3.

> *Je suis allée au High School Lisgar jusqu'aux alentours des fêtes. Puis, là, les bonnes sœurs au couvent de la rue Rideau, elles trouvaient que j'étais pour devenir une protestante parce que j'allais à Lisgar et j'étais perdue selon eux autres. Ça fait qu'elles ont communiqué avec Maman, puis moi je suis retournée au couvent pour le reste de l'année, gratuitement.* […] *Ça fait que, pour moi, les sœurs devaient savoir l'histoire*[130].

Peut-être bien que les religieuses connaissent l'histoire de Marie-Louise. Gertrude n'est pas la seule adolescente du couvent dont les parents en arrachent durant la dépression. Elle connaissait une fille qui vivait sous la tente avec sa famille.

> G : *Moi je me rappelle, quand j'allais au couvent, il y avait une fille que ses parents avaient perdu leur maison. Puis ils étaient rendus dans le bout de Manor Park à faire du camping avec tous leurs meubles.* […] *Ça fait que tu peux t'imaginer quelle sorte de vie ils avaient, hein ! Puis ça c'était la dépression.*
>
> C : *Est-ce qu'ils avaient une grosse famille ?*
>
> G : *Bien, je pense qu'ils étaient plusieurs. Je ne me rappelle pas, là. Puis je me rappelle de leur nom* […] *parce que la fille, je la connaissais. Puis, je ne me rappelle pas comment ça se fait que j'avais été voir où c'est qu'elle restait, mais…*
>
> C : *Vous êtes allée !*
>
> G : *Oui, oui. Puis moi je ne croyais pas ça, tu sais. Puis, en tout cas, tous les meubles étaient là sous une espèce de tente.* […] *Ce n'était pas grand*[131].

Malheureusement, le retour au couvent de la rue Rideau n'aide pas Gertrude. Elle a connu, dans les deux années

130. Session 7 avec Gertrude Mantha, pages 12 et 13.
131. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 10.

précédentes, des déménagements éprouvants et elle subit toujours le stress de voir sa mère sous pression et de n'y pouvoir rien. Préoccupée par leur situation familiale, elle coule sa douzième année.

Et la situation ne fait qu'empirer. Bientôt Marie-Louise commence à recevoir des menaces d'éviction. Comme elle sait très bien qu'elle n'arrivera pas à payer, elle se met à la recherche d'un autre logement, au cas où ces menaces seraient exécutées. Puis, au début de l'été, l'inévitable arrive. Gertrude me raconte :

> G : *Les affaires allaient vraiment mal. Elle ne faisait pas assez d'argent et, comment on dit, un* bailiff [un huissier] *est venu. On* [a] *été mis à la porte. Puis le* bailiff *était assis sur la galerie pour surveiller qu'on* [ne] *sortait rien. Il nous laissait sortir, je pense que c'était une table, puis les chaises, un lit pour chacun, tu sais.*
>
> C : *Puis qu'est-ce qu'elle a dû laisser dans la maison qu'il ne voulait pas qu'elle sorte ?*
>
> G : *Bien, elle avait meublé pour dépanner les chambreurs. Ça fait qu'il y avait des lits, puis des bureaux, puis…*
>
> C : *Puis, il n'a laissé sortir rien de ça ?*
>
> G : *Non.*
>
> C : *Juste l'essentiel pour vous autres.*
>
> G : *Oui. Elle a tout perdu. C'était la grosse faillite*[132].

Quels sentiments de dénuement et d'abandon total Marie-Louise doit ressentir là sur le trottoir, avec sa fille et son plus jeune fils ! Et pourtant elle ne perd pas son sang-froid et exécute le plan B qu'elle avait échafaudé.

> C : *Qu'est-ce qui est arrivé après ça ? Vous ne saviez pas où aller ce soir-là ?*

132. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 9.

G : *Bien oui, on avait loué une maison sur la rue Nepean. Ne me demande pas où c'est que l'argent venait, je ne sais pas. Puis c'est là qu'on* [a] *déménagé sur la rue Nepean avec les quelques meubles qu'il nous a laissé apporter*[133].

RUE NEPEAN (1937-1939)

La maison est située au 227, rue Nepean, juste une rue en arrière de la maison de la rue Lisgar. C'est une maison de trois étages. Marie-Louise sous-loue deux des chambres pour s'assurer un petit revenu.



227, rue Nepean aujourd'hui.

133. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 12.

Je me rappelle, il y avait un couple, la femme puis son père, qui était déménagé [de la rue Lisgar] *avec nous autres.* […] *Ils avaient deux chambres chez nous, puis, quand on a déménagé sur la rue Nepean, ils sont venus avec nous autres. Eux autres, ils payaient, ça fait que ça a aidé je suppose*[134].

Malgré la location de ces deux chambres, la situation financière de Marie-Louise ne s'améliore pas. M. Rostetter ne la paie toujours pas régulièrement. Les temps sont durs. Seuls les plus futés en affaires arrivent à survivre. Si M. Rostetter a plus d'un créancier, il établit sûrement ses priorités et utilise au maximum toute la flexibilité qu'il devine chez l'un ou chez l'autre. Marie-Louise n'est pas une personne agressive. Peut-être qu'il est plus facile de la faire attendre pour les paiements que de faire attendre quelqu'un d'autre de plus menaçant. On peut se demander pourquoi elle ne résilie pas le contrat de location avec lui pour revenir dans sa propre maison. Peut-être qu'elle ne peut pas parce que la maison est hypothéquée. De plus, elle est peut-être un peu intimidée par cet entrepreneur éduqué, elle qui est si inexpérimentée en affaires.

Bientôt, Marie-Louise se retrouve dans un étau financier dont elle ne voit aucune chance de se sortir. Elle doit vendre sa maison. Le 3 mai 1938, elle vend la maison et les lots à John Rostetter pour un montant de 4000 $. Selon le contrat de vente, Rostetter assume le solde de l'hypothèque que Marie-Louise doit à Alfred Shaw. Puis, comme il n'a pas d'argent comptant pour acheter la maison et les lots de Marie-Louise, il les hypothèque le même jour au bénéfice de Marie-Louise pour un montant de 3480 $. À partir de ce moment, il a donc l'obligation de faire des paiements réguliers à Marie-Louise (probablement sur une base mensuelle) jusqu'à ce que ce montant soit payé complètement, plus les intérêts. Par cette vente, Marie-Louise se trouve libérée de sa dette envers Alfred Shaw. Mais elle ne reçoit aucun comptant, sinon, peut-être, un premier paiement mensuel sur l'hypothèque. C'est une vente avec une grosse perte quand on pense que Joseph avait acheté la propriété en 1917 pour 5000 $ et que Marie-Louise avait fait des rénovations, telle l'installation de la plomberie à l'intérieur.

134. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 12.

Quelques mois plus tard, en octobre, Gertrude quitte sa mère pour aller faire son cours de garde-malade à Cornwall.

Je suis allée à Cornwall parce que, dans ce temps-là, ça te prenait ta douzième année pour aller à l'université pour l'Hôpital Général puis je ne l'avais pas complétée. Puis l'Hôpital Civic c'était bien trop protestant ! Je n'aurais pas pu aller à la messe le dimanche.

Elle me regarde d'un air espiègle et je ris.

Puis, au Sacré-Cœur à Hull, bien je n'étais pas assez française. [...] *Ça fait que c'est pour ça que je suis allée à Cornwall. Et, à part de ça, à Cornwall j'avais une de mes amies qui était là et qui faisait son cours*[135].

Rue Rideau, coin Chapel (1939)

Le départ de Gertrude laisse Marie-Louise seule avec son plus jeune fils, Lorne, dans la maison de la rue Nepean. La situation économique du pays commence à s'améliorer légèrement. Les élections de 1935 ont reporté les libéraux au pouvoir. Ces derniers ont mis sur pied la Commission nationale de l'emploi et créé, en 1937, la compagnie aérienne Trans-Canada Airlines, qui allait devenir plus tard Air Canada. L'économie renaît lentement et les hommes d'affaires commencent à respirer un peu. Le 20 juillet 1939, John Rostetter paie à Marie-Louise une partie de l'hypothèque, pour le lot 133 seulement. Mais cette entrée d'argent n'arrive pas à remettre Marie-Louise à flot. Elle et Lorne quittent la maison de la rue Nepean et emménagent dans un petit appartement sur la rue Rideau, au coin de Chapel. Lorne est journalier.

Le 1er septembre 1939 marque le début de la Seconde Guerre mondiale. Des rumeurs circulent. On dit que le gouvernement canadien pourrait éventuellement imposer la conscription. Marie-Louise est peut-être inquiète, elle qui a deux fils célibataires. Le courant de la guerre entraîne bientôt le Canada. « Le 10 septembre

135. Session 7 avec Gertrude Mantha, page 13.

[1939], le Canada déclare la guerre à l'Allemagne[136]. » Le gouvernement fait appel aux hommes, qui répondent en masse. Jos a 22 ans. Il revient à Ottawa et fait une demande d'emploi à la Police montée. Il est accepté et est envoyé à Regina pour une période d'entraînement. Puis il revient à Ottawa mais n'emménage pas avec Marie-Louise et Lorne.

Rue Slater (1940)

Marie-Louise et Lorne ne demeurent que quelques mois sur la rue Rideau. Marie-Louise trouve enfin de l'emploi. Elle est engagée par le gouvernement pour faire le ménage dans les bureaux. Elle déménage avec Lorne dans une garçonnière sur la rue Slater. Les déménagements répétés et la faillite qu'elle a subie ont réduit ses possessions à presque rien.

> *I don't remember having anything to move. All we had was two beds. But still, when we moved to Slater Street, and we got there, the apartment wasn't empty but we got upstairs and it was empty. We had to move in it and move down the next morning*[137].

Lorne rit au souvenir de ce déménagement, comme on rit après coup d'une histoire triste du passé. Comme toute garçonnière, l'appartement de la rue Slater n'a qu'une pièce principale et une cuisine. Marie-Louise et Lorne s'en accommodent assez bien. Mais, en 1940, une surprise vient changer leur arrangement. Gertrude revient soudainement de Cornwall. Elle a contracté la tuberculose.

> *Pendant que j'ai été pour mon cours, j'ai été là un an puis j'ai eu la tuberculose. Dans cette année-là, on était quatre qui avons attrapé la tuberculose parce qu'on avait une patiente des réserves indiennes qui était supposée avoir une pneumonie et c'était la tuberculose*[138].

136. Georgette Lamoureux, *Histoire d'Ottawa et de sa population canadienne-française,* tome 5, *op. cit.*, page 147.
137. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 8.
138. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 8.

Au début du XXe siècle, attraper la tuberculose équivalait pratiquement à un arrêt de mort. On ne connaissait aucun remède pour la combattre. Ce n'est qu'au milieu des années 1950 qu'un vaccin a été mis au point. Gertrude est parfaitement consciente du danger qu'elle court, non seulement parce qu'elle est à faire des études de garde-malade, mais aussi parce que, pendant qu'elle habitait à Rideau Park, elle a connu une fille qui a eu la tuberculose.

> G : *J'allais la voir souvent. Je m'assoyais sur la galerie avec elle puis on parlait. Elle avait juste 20 ans. Puis elle est morte.* […] *Moi j'avais peut-être 15 ans.*
>
> C : *Eh mon Dieu ! Cela a dû vous donner un choc de voir une femme si jeune mourir de tuberculose !*
>
> G : *Oui. Oui. Puis, après, moi je l'ai eue.*
>
> C : *Puis, quand vous l'avez eue, vous avez dû vous souvenir d'elle.*
>
> G : *Ah oui ! Certain !*
>
> C : *Cela a dû vous revenir en tête. Vous avez dû avoir peur de mourir parce que vous l'aviez vue mourir, hein ?*
>
> G : *Oui. Bien, je l'ai vue mourir… oui, je savais*[139].

La seule chose que Marie-Louise puisse faire pour essayer de sauver Gertrude, c'est de la mettre au repos complet. Comme la garçonnière n'a qu'un lit – un divan-lit Davenport, dans la pièce principale –, Gertrude et sa mère le partagent et Lorne couche sur le plancher de la cuisine, dans un sac de couchage. Gertrude se souvient de cette longue période de repos comme de la période la plus ennuyante de sa vie.

> G : *Il fallait que je reste COUCHÉE ! Toute la journée ! Tout le temps ! Puis j'avais juste la permission d'aller à la*

139. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 8.

toilette. C'étaient toutes les activités que… puis il fallait pas seulement que je tricote!

C: *Non!*

G: *Parce que tes bras, tu sais… il fallait COMPLETE BED REST. Plate! C'était assez plate!*

C: *Combien de temps?*

G: *Bien, deux ans.*

C: *Pendant deux ans! Mais c'est un martyre!*

G: *Oui. Je pense que je suis devenue retardée dans ce temps-là.*

On éclate de rire ensemble.

C: *Pouviez-vous lire, au moins?*

G: *Oui. Je pouvais lire. Puis Jos, qui était dans la Police montée, lui, il m'emmenait des livres de la bibliothèque. J'ai lu, ah*[140] *!*

RUE CENTRAL (1941)

L'année suivante, Marie-Louise, qui jouit maintenant d'un revenu régulier grâce à son travail de femme de ménage dans les bureaux, décide de déménager dans un endroit plus spacieux avec Gertrude et Lorne. Elle déniche une maison à trois étages à vendre au 5, rue Central. Comme elle n'a ni les moyens ni l'intention de l'acheter, elle la loue avec option d'achat pour rassurer la propriétaire qui veut absolument vendre. Puis elle sous-loue la partie supérieure de la maison à un couple.

Mais, bientôt, la propriétaire commence à faire régulièrement pression sur elle pour conclure l'achat. Marie-Louise joue

140. Session 7 avec Gertrude Mantha, pages 8 et 9.

au chat et à la souris. Elle continue de lui dire qu'elle a l'intention d'acheter et évite de lui dire quand. Éventuellement, la propriétaire cesse de la harceler, peut-être parce que la guerre ne favorise pas la vente des maisons. Le gouvernement impose des restrictions sur l'augmentation des coûts. «[…] le gel des salaires est décrété et le contrôle s'applique également aux loyers et aux services essentiels comme le gaz et l'électricité[141].» Il impose aussi sporadiquement des périodes d'obscurité totale. «Pendant plusieurs minutes, les lumières des rues sont éteintes, les véhicules doivent circuler phares éteints et les maisons, établissements, usines et magasins doivent être plongés dans l'obscurité. Le signal d'alerte, avec son sifflement aigu, fait passer un frisson d'anxiété parmi la population[142].»

Quelles que soient les raisons du changement d'idée de la propriétaire, Marie-Louise finit par rester dans cette maison de la rue Central pendant plusieurs années.

L'entourage change (1942-1944)

Les années 1942 à 1944 apportent un vent de changement dans l'entourage de Marie-Louise. De nouvelles relations se nouent et d'anciennes se dénouent. Comme des satellites autour d'un astre stable, des gens circulent autour d'elle, plus près à certains moments, plus éloignés à d'autres.

D'abord en 1942, grâce aux bons soins de sa mère, Gertrude recouvre la santé et retourne à Cornwall pour terminer ses études d'infirmière, au grand bonheur de Marie-Louise.

Elle était tellement fière que je sois retournée[143]*!* me dit Gertrude.

Marie-Louise reprend sa vie seule avec Lorne. Mais, bientôt, c'est au tour de ce dernier de quitter la maison. Il a maintenant 21 ans. Il aspire à trouver un emploi permanent et la guerre lui en donne l'occasion. Il s'enrôle dans la marine et est envoyé à Halifax. Dès qu'il commence à recevoir un salaire régulier, Lorne se met à aider sa sœur financièrement:

141. Georgette Lamoureux, *Histoire d'Ottawa et de sa population canadienne-française,* tome 5, *op. cit.*, page 169.
142. *Ibid.*, page 170.
143. Session 3 avec Gertrude Mantha, page 7.

Lorne m'envoyait dans ce temps-là des money orders *pour 10 piastres. Oh! C'était un gros cadeau!* [...] *Il m'en a envoyés plusieurs fois* [...] *à Cornwall.* [...] *Lorne c'est un ange! C'est un ange vraiment*[144].

Marie-Louise ne reste pas seule longtemps. Gertrude a une compagne, Alice Adam, qui a commencé ses études d'infirmière avec elle à Cornwall. Comme Gertrude, Alice a attrapé la tuberculose et doit interrompre ses études. Marie-Louise, toujours prête à aider les autres, l'héberge pendant quelque temps. Puis, après le départ d'Alice, elle accueille une de ses nièces, Desneiges Bergeron, qui vient de Hanmer pour travailler à Ottawa. Desneiges habite toute l'année 1942-1943 chez elle. Les deux femmes s'entendent bien. J'interroge Desneiges sur son séjour chez Marie-Louise:

C: *Quel genre de sorties faisiez-vous? Est-ce que vous alliez au cinéma?*

D: *Des fois. D'autres fois on allait juste prendre une marche pour passer le temps. Elle était ben... comment dire? Elle était ben ordinaire... puis extraordinaire.* [...] *C'était une belle amie.* [...] *Elle était élégante.*

C: *Elle était jolie?*

D: *Ah oui, très jolie, puis elle le savait aussi!*

C: *Elle s'arrangeait bien?*

D: *Aaah! Il fallait la voir*[145] *!*

Même si Marie-Louise s'entend bien avec sa nièce, elle peut être dure avec elle si cette dernière tente de s'immiscer dans sa vie privée. C'est ce qui ressort par hasard lorsque je demande:

C: *Si je vous demandais trois mots pour la décrire, Marie-Louise, qu'est-ce que vous me diriez?*

144. Session 7 avec Gertrude Mantha, pages 13 et 14.
145. Entrevue avec Desneiges Bergeron, pages 1 et 3.

D: *Elle était bonne, elle était douce. Elle était mauvaise puis «Ôte-toé de là».*

C: *Quand est-ce qu'elle était mauvaise?*

D: *Parce que je venais de l'achaler.*

C: *O.K. Donc, si quelqu'un voulait se mêler de sa vie privée?*

D: *Sa vie privée, c'était à elle*[146].

Le 3 décembre 1942 marque la fin d'une relation d'affaires. John Rostetter finit enfin de payer à Marie-Louise l'emprunt hypothécaire qu'il avait signé le 22 avril 1938. À partir de cette date, il est pleinement propriétaire de la maison et des lots.

Puis l'année 1943 souffle un tourbillon d'événements heureux dans la vie de Marie-Louise. D'abord Jos, toujours dans la Police montée, devient amoureux d'une jeune femme du nom de Marie Cécile Valois. Or, à l'époque, il existait dans la Police montée un règlement selon lequel un homme ne pouvait pas se marier avant d'avoir fait six ans de service ou d'avoir une permission spéciale. Mais l'amour s'avère plus fort que les règlements. Le 1er juillet 1943, Jos et Cécile se marient secrètement à l'église du Christ-Roi sur la rue Argyle, à 6 h du matin. Étant donné que Jos doit continuer à vivre dans les quartiers de la Police montée, comme si de rien n'était, Cécile retourne vivre chez ses parents où Jos lui rend visite pendant ses permissions de sortie.

Lorne aussi a rencontré une jeune femme à son goût. Elle s'appelle Isabella Hall et est native de Brockville. Il ne tarde pas à suivre l'exemple de Jos. Le 8 octobre 1943, Marie-Louise a la grande joie d'assister à leurs noces. Les jeunes mariés se rendent en voyage de noces à Halifax où Lorne doit compléter son service dans la marine. Après quelques semaines, Isabella retourne vivre chez ses parents à Brockville. Lorne ira la rejoindre à la fin de la guerre et y demeurera jusqu'en 1947.

Enfin, un troisième événement, celui-ci un peu plus cocasse, vient égayer la vie de Marie-Louise à la fin de l'année 1943. En

146. Entrevue avec Desneiges Bergeron, page 4.

décembre, l'épouse de Jos, Cécile, devient enceinte. La Police montée découvre l'histoire du mariage secret, remercie Jos de ses services et lui colle une contravention de 500 $ pour s'être marié sans permission. Marie-Louise ne manque pas de voir le côté drôle de cette aventure et y voit un mal pour un bien. Jos et Cécile peuvent finalement vivre ensemble ouvertement. Marie-Louise les loge au deuxième étage de la maison de la rue Central.

Au cours de l'année 1944, le Canada continue à gérer les changements apportés par la guerre. À Ottawa, les services de taxis et de téléphone sont toujours rationnés. Le gouvernement promulgue bien une loi assurant des allocations familiales aux parents qui ont des enfants de moins de 16 ans à la maison[147], mais ces mesures d'aide arrivent trop tard pour Marie-Louise. Ses trois enfants ont atteint l'âge adulte. Et, de toute façon, elle n'aurait pas osé y avoir recours, de peur de se faire poser des questions.

Comme l'année 1943, l'année 1944 apporte une succession d'événements significatifs dans sa vie. D'abord, au début de l'été, Gertrude termine ses études d'infirmière. Marie-Louise ressent une immense fierté de voir sa fille recevoir son diplôme et obtenir un poste à l'Hôpital Général d'Ottawa. Elle s'empresse de convaincre la nouvelle diplômée de revenir vivre avec elle, rue Central.

Quelques mois plus tard, le 28 juillet, Joseph Ray (alias Jérémie Alphonse Roy) meurt à L'Assomption. Est-ce que quelqu'un informe Marie-Louise du décès de son « mari » ? Si oui, elle n'en fait pas part aux enfants puisque Gertrude et Lorne me disent :

> G : *When dad died in 1944, we didn't even know he was alive!*
>
> L : *No. I wonder if mother knew.*
>
> G : *No, I am sure she didn't. I don't think she heard from him at all. And I imagine that this was the agreement that they did when he left, that there would be no communication*[148].

147. Georgette Lamoureux, *Histoire d'Ottawa et de sa population canadienne-française*, tome 5, *op. cit.*, pages 189 et 192.
148. Session 5 avec Gertrude Mantha et Lorne Ray, page 9.

Une chose est certaine : la « veuve » n'assiste pas à l'enterrement qui a eu lieu le 31 juillet 1944 à Berthierville, où il est né. Sur l'acte de décès, son nom diffère un peu de celui qui figurait sur son acte de naissance : D. Jérémie A. Roy. Le « A » pour « Alphonse » qu'il utilisait au cours de sa mission dans l'Ouest est demeuré. Quant au nom Joseph, il a été enterré avec le secret de sa vie avec Marie-Louise.

On dirait que la nature s'empresse de combler les vides. Dans les familles où est survenu un décès arrive fréquemment une naissance peu de temps après. Et la famille de Marie-Louise en offre un autre exemple. Le 4 août 1944, Cécile, l'épouse de Jos, donne naissance à une petite fille, Diane Ray. Cet heureux événement marque une nouvelle étape dans la vie de Marie-Louise. Elle est maintenant grand-mère.

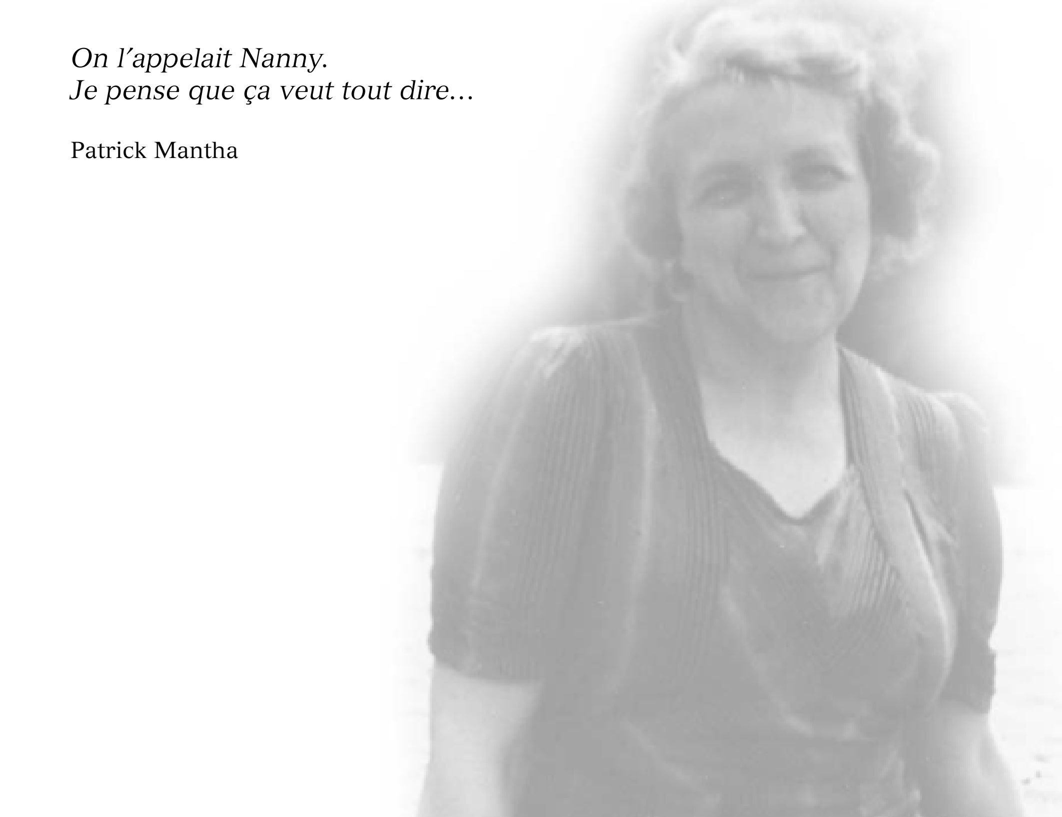
CHAPITRE 7

de 1944 à 1965

Nanny

On l'appelait Nanny.
Je pense que ça veut tout dire…

Patrick Mantha



GRAND-MÈRE

Marie-Louise est tout simplement ravie d'être grand-mère. Et Dieu sait si ce plaisir lui sera maintes fois renouvelé. Entre 1944 et 1960, douze autres petits-enfants viennent s'ajouter à la première petite-fille. Pour chacun d'eux, elle devient une présence mémorable, une personne pour qui ils garderont un attachement particulier toute leur vie.

Le 21 septembre 1946, Gertrude épouse Paul-Émile Mantha. Marie-Louise a 55 ans. Ses trois enfants sont maintenant mariés. Elle peut se détendre à l'idée qu'elle n'est plus la seule responsable de leur bien-être, que ses trois enfants ont de bons conjoints et qu'ils sont bien munis pour faire face à leur vie. Commence maintenant pour elle une période de sa vie où elle peut consacrer tout le temps qu'elle désire à son rôle de grand-mère.



Mariage de Gertrude Ray, 21 septembre 1946.
Marie-Louise est au bout à droite.

Ses petits-enfants l'appelaient et l'appellent toujours Nanny. Quand je leur demande tour à tour ce qui leur vient à l'esprit à propos de leur grand-mère, ils parlent tous d'elle avec amour et admiration et dans les termes les plus touchants. Il se dégage de ces entrevues le portrait d'une grand-maman patiente et douce, qui les adore, qui n'hésite pas à les serrer contre son cœur et qui représente pour eux « chaleur, confort [et] protection[149] ». Une grand-maman toujours de bonne humeur qui donne généreusement d'elle-même en travaillant sans relâche pour eux et qui

149. Correspondance avec Albert Mantha, page 1.

prend le temps de fabriquer de ses mains les petits cadeaux de fête et d'anniversaire. Une femme toujours bien mise, *a class act*[150], qui aime les plaisirs simples et dont la sensibilité cache une volonté de fer. Enfin, une femme dont les silences, parfois tristes, laissent deviner une dimension profonde difficilement accessible aux enfants. Une de ses petites-filles me résume le portrait d'une phrase venue du cœur : « Pour moi, Nanny, c'était un amour sans borne[151]. »

Il n'y a pas de doute que Marie-Louise entend faire tout ce qu'elle peut comme grand-mère pour combler ses petits-enfants d'affection et contribuer à leur assurer ce qu'elle n'a pu donner à ses propres enfants après le départ de Joseph : une enfance et une adolescence libres de tout souci matériel et émotionnel. Elle leur voue un amour inconditionnel et consacre tous ses talents à l'exprimer.

La couture et le tricot

Des doigts de fée. Voilà ce qu'ils sont, ces doigts qui cousent robes, manteaux, pantalons, blouses et caleçons. Pour aider sa fille et ses belles-filles, Marie-Louise fait le gros des vêtements de ses petits-enfants, tant ceux des garçons que ceux des filles.

> *Elle nous a fait beaucoup, beaucoup de vêtements : des petits manteaux avec le chapeau agencé. Et, quand je me suis mariée, elle et ma mère avaient fait chacune leur robe, ma robe de mariée, ma robe de départ, les robes d'Anne, de Suzanne et de Pauline. Elle travaillait, elle travaillait*[152] *!*

Elle confectionne tous ces vêtements sur une simple machine à coudre à pédale, probablement achetée du catalogue Eaton. Plus tard, son fils Lorne y ajoutera un moteur pour lui faciliter la tâche et lui épargner des crampes aux jambes. Elle gère la garde-robe de ses petits-enfants avec toute l'expérience acquise au temps des vaches maigres. Rien ne se perd ! À partir de

150. Entrevue avec Christina Ray, page 6.
151. Entrevue avec Pauline Mantha, page 1.
152. Entrevue avec Louise Mantha, page 3.

vêtements devenus trop petits pour les uns, elle crée des merveilles pour les autres.

> *She would take a coat from Lorne's wife that didn't want it anymore and make a coat for me.* [...] *I remember one I loved. It was a little coat. It had fur on the cuffs and she made me a little fur muff. I LOVE it! And I felt so special in it*[153].

Elle utilise son imagination et sa créativité pour exploiter de la façon la plus inattendue tout tissu qui lui tombe sous la main, même les tissus qui ne sont pas habituellement destinés à la confection de vêtements :

> *Papa avait acheté du tissu de parachute dans un Army Surplus de Toronto. Elle avait pris ce tissu-là et nous avait fait des blouses puis des caleçons,* [...] *dans du gros nylon blanc, tu sais. C'était à l'épreuve de tout, ça*[154].

Et avec le même genre de tissu, elle crée un jouet pour son petit-fils :

> *My dad had a real parachute and she took a piece of the cloth and made me a parachute with it so I could throw it up in the air*[155].

De plus, elle ne se contente pas de coudre pour les enfants. Elle coud aussi pour les poupées.

> *À chaque Noël, on avait une nouvelle robe et notre poupée aussi. Tu vois. Tout agencé. C'était toujours bien choisi, bien décoré. La dentelle là où il en fallait*[156].

153. Entrevue avec Diane Ray-Parker, page 11.
154. Entrevue avec Louise Mantha, page 3.
155. Entrevue avec David Ray, page 2.
156. Entrevue avec Louise Mantha, page 2.

Gertrude me raconte :

Elle a fait du linge de poupée pour tous mes enfants aussi. Puis des BELLES affaires ! Te rappelles-tu de Mary Poppins ? Elle avait habillé une poupée pour Suzanne puis Pauline en Mary Poppins. Puis c'était bien fait ! C'était beau ! [...] [Mes filles] *étaient les seules dans le quartier qui avaient du beau linge comme ça pour jouer à Mary Poppins. Elles pouvaient l'habiller puis la déshabiller*[157].

Marie-Louise fait les jeans des garçons et tricote pour eux mitaines, tuques, foulards et bas de laine.

I remember also she knitted me a hat. It was a tuque that I just hated! It was one with the thing that go down underneath and I didn't want to offend her. So I would wear it as I went out the house and then as soon as I get down the street, I would take it off. [...] *It was red and blue*[158].

La cuisine

Nanny met aussi au service des siens son talent de cuisinière. Les petits-enfants se rappellent :

Elle faisait de très bonnes soupes. [...] *Elle faisait un potage écossais, ce qu'elle appelait* Scotch broth. *Ça c'était – que je me souvienne – une de ses meilleures soupes. Et mon père a toujours dit que personne ne pouvait cuire un rôti comme ma grand-mère : rôti de bœuf ou rôti de porc*[159].

Elle aimait le thé, pas le café. Elle adorait l'agneau [...]. *Elle avait eu des habitudes plus... je dirais anglaises. Ce n'était pas de l'agneau.* It was mutton *parce que c'est ce*

157. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 6.
158. Entrevue avec David Ray, page 2.
159. Entrevue avec Patrick Mantha, page 8.

qu'ils avaient connu je suppose, pendant la dépression, pendant la guerre, mutton with mint jelly, *tu sais*[160].

David, lui, se rappelle une grand-maman plutôt frugale qui préparait parfois des salades aux feuilles de pissenlits qui le faisaient un peu grimacer.

Les patates s'avèrent un incontournable dans la cuisine de Nanny. C'est la première chose qu'elle met au feu lorsqu'elle prépare un repas et elle en fait à tous les repas, ce qui parfois agace le mari de Gertrude qui ne veut pas nécessairement en manger tous les jours.

Mais ce qu'on aime peut devenir notre faiblesse, voire une arme dans les mains de notre ennemi. Cathy (S), la fille de Lorne, me raconte :

> S : *She always had meals with us and she always washed the dishes every night and she LOVED her mashed potatoes. Every night she would have to have potatoes.*
>
> C : *Always mashed?*
>
> S : *Always mashed. Oh! I should say mashed or boiled potatoes but nothing any fancier than that. And yeah, to her a meal was not complete if there weren't potatoes involved. And I always knew if… like her and my mum, they got along fine. But I mean of course you know you got two cooks in the kitchen, sometimes there would be squabbles. We were not a very vocal household, so there would not be any screaming but I always knew when she and my mum were in a tiff because my mum wouldn't make potatoes.* […] *My mum wouldn't make potatoes and Nanny wouldn't wash the dishes and I would know: that's it! They were not speaking to each other. But then the next day, it all seemed to be back to normal*[161].

160. Entrevue avec Louise Mantha, page 6.
161. Entrevue avec Cathy Ray-Steele, page 4.

Casser maison

En 1947, Gertrude et Paul-Émile emménagent dans une belle grande maison qu'ils ont fait construire à Orléans. Ils louent le haut de la maison à Jos et Cécile. Comme ces derniers libèrent le deuxième étage de la rue Central, Marie-Louise suggère à Lorne et Isabella de quitter Brockville et de venir y vivre. Ils acceptent.

Puis, en 1949, nouveau remue-ménage ! Paul-Émile accepte un poste pour le gouvernement de l'Ontario à Toronto. Il vend la maison d'Orléans et se rend d'abord seul à Toronto pour trouver un logis pour la famille. Gertrude et les deux bébés, Louise et Anne, s'installent chez Marie-Louise, rue Central, pour quelques mois, puis elles partent rejoindre Paul-Émile.

De leur côté, Lorne et Isabella achètent une maison dans le sud d'Ottawa, sur l'avenue Fentiman. Ils suggèrent à Marie-Louise de venir vivre avec eux. La proposition présente des avantages pour Marie-Louise. Elle n'aura pas à chercher de locataires pour le second étage de la rue Central. Elle n'aura plus de loyer à payer et, surtout, elle pourra partager de précieux moments avec son petit-fils, David. Elle accepte.

Le déménagement s'avère un peu pénible pour elle, car elle doit « casser maison ». Elle ne peut emporter tout ce qu'elle possède chez Lorne. En préparation du déménagement, Lorne et Isabella font le tri de ce qu'ils peuvent emporter dans la nouvelle maison et déposent devant la maison les objets qu'ils relèguent aux déchets. Pendant qu'ils s'affairent dans la maison, Marie-Louise retire des ordures les choses qui lui tiennent à cœur et les ramène dans la maison par la porte d'en arrière. Le jeu de portes, entrée côté cour, sortie côté jardin, prend fin quand Lorne et Isabella se rendent compte qu'ils ont sorti plus d'une fois les mêmes choses. À force de négociations, on finit par s'entendre.

Belle-mère

Marie-Louise s'adapte bien dans la maison de la rue Fentiman, sauf pour un petit détail que Lorne me raconte en riant : *I remember her being seasick on the veranda rocking the chair*[162].

162. Session 5 avec Gertrude et Lorne, page 11.

Si Marie-Louise a mal au cœur, c'est peut-être qu'en se berçant elle réfléchit aux conséquences du virage que sa vie vient de prendre. Pour la première fois depuis son départ de Hanmer, elle n'a plus de chez-soi. Elle vit maintenant chez son fils et sa belle-fille. Elle ne peut plus prendre de décisions sur l'organisation de son environnement. Elle doit consulter sa belle-fille pour toute initiative concernant la gestion de la maison. Dans ce nouveau contexte, son statut de belle-mère est lié comme une ombre à son statut de grand-mère. Et elle ne peut s'en séparer comme Peter Pan s'est séparé de son ombre. Elle doit en tenir compte en se taillant, auprès de sa belle-fille, un rôle de soutien qui soit le plus efficace et discret possible. Quel apprentissage pour une personne qui mène sa barque en toute liberté depuis des années sans demander l'approbation de qui que ce soit !

Elle s'occupe de son petit-fils, aide au ménage et participe à la préparation des repas. Mais elle préfère faire la couture dans sa chambre pour ne pas imposer sa présence constamment.

En 1950, Gertrude et son mari l'invitent à venir vivre avec eux à Toronto et elle accepte avec plaisir. Elle a 59 ans et l'idée de quitter son emploi au gouvernement pour aller vivre dans une ville qu'elle ne connaît pas lui sourit.

Comme elle le faisait chez Lorne, elle prête main-forte à sa fille et essaie de s'imposer le moins possible. Le mari de Gertrude, Paul-Émile, est un homme tolérant et il aime bien sa belle-mère. Mais, qu'on le veuille ou non, il est toujours difficile de vivre avec sa belle-mère, même si elle est la personne la plus gentille au monde. Alors, inévitablement, de temps en temps, des tensions surviennent.

> *Il y a eu des tensions dans la maison parce que, et je comprends maintenant, pour mon père, ce n'était pas agréable d'avoir sa belle-mère tout le temps.* […] *Si mes parents recevaient, bien elle était là assise dans le salon aussi.* […] *C'est triste à dire, mais elle était là comme un cheveu sur la soupe.* […] *C'était une tension entre mes parents parce qu'elle était toujours là.* […] *Je sais que Papa disait des choses des fois.* […] *Il l'aimait ! Mais, tu sais, quand tu as quelqu'un en visite chez vous tout le temps, tout le temps, tout le temps. Et c'est ta belle-mère en plus !* […] *Elle n'était pas le genre de belle-mère qui*

s'imposait. Elle ne s'imposait pas du tout. Elle était très en retrait mais elle était là[163].

En fait, elle s'impose tellement peu qu'elle est comme « une souris[164] » dans la maison. Elle est bien consciente que sa présence constante cause des tensions. Elle trouve des moyens de s'absenter de temps en temps pour donner un peu de vie privée au jeune couple. Elle se retire dans sa chambre pour faire de la couture et sort parfois avec son amie Betty Fleming, une femme de Toronto qui a sept enfants. Les souvenirs que Betty écrira plus tard dans une note à Gertrude traduisent l'empathie que Marie-Louise ressent envers les femmes en situation difficile et sa finesse pour trouver des moyens d'aider discrètement.

Madame Rae: a very sweet sociable little lady who enjoyed doing nice things for friends i.e. making a parachute silk dress for one of my infants, baby sitting while I was in hospital having another baby and on many occasions to let me and my husband "get away." Also, on occasion, she could come up with a good one liner. She was a doting grandmother, mother of her three and positively glowed with pride over them all[165].



Nanny à Toronto avec ses petits-enfants Mantha, *circa* 1954.

163. Entrevue avec Louise Mantha, pages 3 et 6.
164. Entrevue avec Louise Mantha, page 4.
165. Note écrite par Betty Fleming et remise à Gertrude Mantha.

Jake and the Kid

À l'occasion, Marie-Louise retourne à Ottawa passer du temps chez l'un ou l'autre de ses fils. Lorne a acheté une maison rue Larose en août 1950 et Marie-Louise y fait de brefs séjours de temps en temps. Son petit-fils, David, se rappelle les bons moments passés avec elle :

> *She was a great grandmother! I mean, you know, she looked like a grandmother and always there for you. When I was in grade one and two, my mother always worked, so she would give me lunch and I guess one of my strongest recollection with her is going home for lunch. And we always used to listen to* Jake and the Kid. *It was on at noon hour*[166].

Marie-Louise aime faire plaisir à son petit-fils et cette émission lui en donne l'occasion, car *Jake and the Kid* raconte les aventures d'un jeune garçon dans les Prairies canadiennes au début du XXe siècle. La série de 320 épisodes écrite par William Ormond Mitchell a été présentée à la radio entre 1949 et 1957.

Le bon Dieu

En mars 1951, quand Cécile, la femme de Jos, donne naissance à Michael, leur troisième enfant, Marie-Louise vient de nouveau chez Lorne et y emmène le petit Donald de 4 ans pour quelques jours pendant que sa mère est à l'hôpital. Donald se rappelle :

> *There was one time that I was staying with Nanny Ray at my uncle's home while my mother was in the hospital giving birth. At the time, I didn't understand what my mother was going through, but in my mind, I felt that she was in grave danger. Nanny could see my concern and talked to me about it. I was still very concerned so she suggested that I walk up to the local church and say a prayer for my mum. I did that, and remember being in*

166. Entrevue avec David Ray, page 2.

the church ***all alone*** *"talking to God". After I had verbalized my request sufficiently, I returned to Nanny and told her about my experience. She assured me that now that a child had made a request to God, that everything would be fine. Therefore, when the birthing went without incident (at least that was what I was told), I was not surprised and felt that I had played a big part in the outcome*[167].

Il est intéressant de voir que Marie-Louise encourage son petit-fils à « dialoguer » avec Dieu. Après ce qu'elle a vécu, on aurait pensé sa foi fortement ébranlée, mais il semble que non, comme le révèle ma conversation avec l'aînée de ses petites-filles :

D : *I remember having an argument with her about God. I said to her that there is no God. And she said: "YES, THERE IS!" And it would be like: "No, there isn't." "Yes, there is!" You know. "No, there isn't." And we argued. I was an adult, a young adult. And I said: "O.K. Nanny. If you die before me and there is a God, you come back and tell me."*

C : *What did she say?*

D : *She said: "I will!" And that was it.*[168]

Tous ses petits-enfants se souviennent d'elle comme d'une femme croyante. Elle va à la messe par choix et non par obligation. Elle fait ses prières à genoux à côté de son lit et récite son chapelet régulièrement. Mais elle considère que sa vie spirituelle est une affaire privée et n'impose pas aux autres de prier ou de venir à la messe avec elle.

Retour à Ottawa (1957-1965)

En 1957, la famille Mantha revient à Ottawa et s'installe au 38, rue Sweetland dans le quartier Côte-de-Sable. Comme trois autres

167. Courriel de Donald Ray, page 1.
168. Entrevue avec Diane Ray-Parker, page 11.

enfants sont nés à Toronto, la maison n'est pas suffisamment grande pour accommoder Marie-Louise. Elle emménage donc chez Lorne, rue Larose. Elle y demeurera jusqu'en 1970.

Elle rend fréquemment visite à Gertrude pour lui donner un coup de main et profite de ses visites pour faire des activités avec les enfants. Elle joue aux cartes avec eux, assiste à leurs concerts à l'école et les emmène parfois coucher chez leur cousine Cathy, la fille de Lorne.

> *Je me souviens d'avoir pris l'autobus avec elle pour aller passer la nuit chez ma cousine Cathy, où Nanny habitait à ce moment-là. Je me souviens qu'elle nous avait frisé les cheveux puis, tu sais, elle jouait avec nous comme si on était des poupées*[169].

OGILVY

Mais la sortie que Nanny fait le plus fréquemment avec ses petits-enfants est de les emmener lorsqu'elle va faire ses courses au magasin Ogilvy rue Rideau. C'est son magasin préféré.

> *Je me souviens d'être allée magasiner avec elle chez Ogilvy. On est allées à la salle de bains parce qu'elle cachait son argent dans son corset,* […] *dans sa gaine* […]. *Alors il fallait aller à la salle de bains pour qu'elle sorte son argent pour qu'elle puisse aller magasiner*[170].

Elle y achète tout ce dont elle a besoin pour faire de la couture. Comme elle s'y rend assez fréquemment, elle connaît les commis au rayon de la couture et leur présente ses petits-enfants avec beaucoup de fierté. Une fois les achats terminés, ils descendent manger à la cafétéria au sous-sol, une gâterie bien spéciale pour les enfants.

Elle fait de même avec sa nièce Georgette quand celle-ci vient de Hanmer pour lui rendre visite. Georgette me souligne que Nanny porte des gants pour aller magasiner, comme le dicte l'étiquette de l'époque.

---

169. Entrevue avec Pauline Mantha, page 1.
170. Entrevue avec Pauline Mantha, page 5.

Cinéma

Un autre plaisir que Nanny partage avec ses petits-enfants consiste à aller au cinéma. L'engouement de Nanny pour le cinéma ne s'est jamais démenti depuis la présentation à Ottawa du premier film parlant *The Jazz Singer* avec Al Jolson en 1927. Dès que les petits-enfants atteignent l'âge de pouvoir rester tranquilles plus d'une heure, elle commence à garder un œil sur le programme du cinéma Nelson et choisit avec soin le genre de film qui convient à chacun : *Bambi* de Walt Disney pour sa petite-fille, *Fiddler on the Roof* pour son petit-fils. En 1963 paraît un film d'Alfred Hitchcock qui acquiert vite la réputation d'être un film très épeurant. Nanny y emmène Anne qui a 14 ans.

> *Je me souviens qu'elle m'avait amenée voir* The Birds *d'Alfred Hitchcock.* [...] *J'avais tellement peur qu'elle fasse une crise cardiaque*[171] *!*

La comtesse de Ségur

Certaines histoires que me racontent les petits-enfants à propos de Nanny me rappellent la comtesse de Ségur qui disait toujours à ses petits-enfants d'être bons et gentils et dont les histoires avaient pour but de leur enseigner une leçon. Deux histoires en particulier peignent une Nanny éducatrice qui ne manque pas de profiter d'une occasion pour faire passer un petit message. La première m'a été racontée par sa première petite-fille Diane :

> *There was another time when she got mad at me. It was quite a lesson that I learned from her. I didn't mean to be bad. Again, I don't remember how old I was. But we were in the Aylmer house. And it was Christmas and my parents used to give us money to buy Granny a present, right? And I was trying to get everyone a present and I forgot that I hadn't got a present for Nanny. And I had no money and I knew I couldn't get anymore. So I rummage through my drawer and found this bottle of*

171. Entrevue avec Anne Mantha, page 1.

perfume that I had never opened. It had been a gift. I don't know if I remember who gave it to me. So I wrapped it up very pretty and put it under the tree for Nanny. And I didn't think anything of it, you know after that. I don't remember anything about that Christmas. But the following Christmas, I got that perfume back from Nanny. And I was so disappointed because she always gave us something that she would make for Christmas. And I couldn't wait to open my present. And I sat there and thought about it. And I thought: "This is the present I got her." And then I thought: "Oh God! She gave me that!" And then I looked at her and she was like this [elle imite sa grand-mère qui la fixe du regard]. [...] *Oh! I was upset at her and she was upset at me. And we never spoke about it. And I never told my parents. Actually, I don't think I have ever told anyone. But it was something I remembered*[172].

La seconde histoire révèle le cœur généreux de Nanny et sa façon habile de donner une leçon de charité à ses petits-enfants. L'histoire se passe un jour que les enfants ont attrapé des poux à l'école et qu'ils doivent rester à la maison pour ne pas propager l'épidémie.

Jean-Pierre, Pauline et moi on avait eu des poux. On était sur la rue Sweetland à ce moment-là. On était tout petits. Il y avait un voisin qui s'appelait [...] *et il était venu demander si on pouvait jouer. Puis on avait crié par la fenêtre qu'on avait des poux. Et c'est Nanny qui nous gardait à cette époque-là. Et* [lui], *comme on ne pouvait pas sortir, il est allé derrière la maison où il y avait une espèce d'appentis, et il est parti, devant nous, avec la maison de poupée en bois qui restait dehors. Et Nanny a refusé de l'empêcher de partir avec.* [...] *Elle m'avait dit: «Laisse-le partir avec ça. Il en a peut-être plus besoin.» Mais... et c'est sûr qu'il vivait pauvrement. Bien*

172. Entrevue avec Diane Ray-Parker, page 7.

moi, je me rappelle être très choquée qu'elle le laisse faire. [...] *Ma maison de poupée*[173] *!*

Nanny qui a connu des moments de dénuement total comprend silencieusement l'envie incontrôlable de voler qu'un enfant pauvre peut ressentir en voyant un beau jouet. Indulgente, elle tente de donner aux enfants une leçon de charité en leur disant de le laisser partir.

Les enfants apprennent d'autres leçons à observer leur grand-mère dans la vie quotidienne. Le petit-fils de Marie-Louise, Patrick, m'écrit dans une lettre : *Si quelqu'un au monde m'a permis de comprendre le mot* économe*, c'est bien ma grand-mère* [...] *Elle savait comment survivre et comment « couper une cenne en quatre ». Jamais un bout de ficelle ou une épingle de couture n'était perdu. Les restants de table non plus. Elle cherchait et marchandait jusqu'à sa satisfaction et parfois revenait les mains vides, n'ayant pas trouvé ce qu'elle voulait. Des fois, c'était exaspérant pour le jeune garçon caché dans sa jupe que j'étais. Mais ô combien exemplaire et éducatif*[174] *!*

La chambre achalandée (1962–1965)

En 1962, la famille Mantha déménage au 29, rue Sweetland. Comme la maison est plus grande, on peut aménager une chambre pour que Nanny reste à coucher quand elle le désire. Nanny, bien qu'elle soit toujours installée chez Lorne, vit donc par intermittence chez Gertrude.

La chambre qu'elle occupe au 29, rue Sweetland a cette particularité qu'il faut y passer pour se rendre au grenier où se trouve la chambre des garçons. Alors il arrive parfois que les garçons passent dans sa chambre juste au moment où elle est en train de s'habiller. Ils découvrent avec un mélange de curiosité et d'embarras que Nanny porte un corset à baleines avec des cordons pour l'attacher. Nanny a un peu plus de 70 ans et n'apprécie sûrement pas d'avoir des visiteurs impromptus dans ses moments les plus intimes. Si elle ressent le désir d'avoir un endroit bien à elle où elle pourrait se retirer avec la certitude de ne pas être

173. Entrevue avec Suzanne Mantha, page 4.
174. Lettre de Patrick Mantha, juillet 2007.

dérangée, elle n'en fait pas part à Gertrude et son mari, car elle sait très bien qu'ils n'y peuvent rien.

Le secret

Bien que Nanny entretienne une relation bien étroite avec ses petits-enfants et qu'ils la côtoient régulièrement, ils ont la sensation qu'il y a une partie d'elle qui leur demeure inaccessible. David raconte :

> *I recollect of her too standing at the back window and talking to herself.* […] *She was talking in French so I couldn't understand her but I remember walking in the room and she was looking at the window very calm and she suddenly knew that I was there and she was not embarrassed at all. So… but what she was talking about or who she was talking to…*[175]

À quoi pense Marie-Louise en regardant par la fenêtre ? À qui parle-t-elle comme ça en français ? Raconte-t-elle à quelqu'un les événements de la journée, les émotions qu'elle vit et qu'elle ne peut partager avec personne d'autre ?

David n'est pas le seul des petits-enfants à flairer une énigme chez sa grand-mère. À la même époque, à Toronto, sa petite-fille Louise note :

> *Elle avait une grande tristesse que je sentais qui venait de chez elle. Il y avait une espèce de fond triste*[176].

De même, Suzanne, la sœur de Louise, sentait que sa grand-mère gardait un secret au sujet de son grand-père et que ses efforts pour en découvrir la nature ne faisaient qu'ouvrir une blessure pénible.

> *Je sentais une gêne avec elle parce qu'à chaque fois que j'ai essayé de me renseigner sur mon grand-père elle a*

175. Entrevue avec David Ray, page 3.
176. Entrevue avec Louise Mantha, page 4.

changé souvent de version et ensuite elle se mettait à pleurer. Alors, du coup, j'évitais de l'aborder[177].

Lorsque je demande à Cathy (S), la sœur de David, trois mots pour décrire sa grand-mère, elle me répond :

S : *I would say she is fun loving. But at the same time mysterious. And cuddly. She was very cuddly.*

C : *Now why mysterious?*

S : *I guess just because the tears I would see sometimes,* […] *cause she spent a lot of time alone and seemed to like it that way.* […] *So just introspective all the time, you know. She had a lot on her mind and maybe sort of mumbling away to herself sometimes and I wondered what she was thinking about. And later on when I found out about her history and how though things had been, it all made such perfect sense. At the time, the little quirks that I though that she had like the crying and just the quiet behaviour at times when other times she could be so out going. It all made sense.*

C : *Your brother told me that, one day, he caught her near the window, talking to herself quietly. Did it happen to you too?*

S : *Often! Yes. She would be like that. She would just kind of be staring off and sort of mumbling. I would look at her and wonder what it is that she would be talking about.*

C : *Was she talking in French or in English?*

S : *In French. It was usually in French.*

Cathy ne parle pas français. Elle ne saisit donc pas un mot du soliloque voilé de sa grand-mère.

177. Entrevue avec Suzanne Mantha-Fourcassié, page 1.

That's what occurred to me that she was praying or just trying to sort through things on why her life had turned out the way it had or taken the course of events. But I don't think she felt sadness. I certainly never sensed bitterness in her, EVER. But there was maybe a sadness there that things had turned out… Would have wished that things have turned out differently. But NEVER angry. Or never feeling like a victim[178].

Il est certain que Marie-Louise garde au fond de son cœur une boîte de Pandore dans laquelle elle a enfoui ses souvenirs, ses émotions et les pensées qu'elle n'a jamais pu exprimer. C'est parfois ce qui la rend songeuse. Elle cache à ses petits-enfants l'histoire de son amour pour Joseph et son retour à la prêtrise. Elle tient la promesse qu'elle lui a faite de n'en parler à personne. Elle ne veut ouvrir la boîte sous aucun prétexte, de crainte de voir ses souvenirs s'échapper, se modifier au fil des répétitions ou être salis au contact des mauvaises langues. Et même si sa fille est maintenant mère et qu'entre femmes on se raconte parfois des choses très intimes, elle garde le silence dans lequel elle s'est emmurée depuis tant d'années. Je demande à Gertrude :

C : *Quand elle passait des après-midi avec vous, est-ce qu'elle vous parlait de sa vie un peu ?*

G : *Jamais, jamais. C'était un gros, gros secret.*

Malgré toutes les années qui se sont écoulées, Marie-Louise ressent peut-être toujours le besoin d'épancher son cœur, de raconter à ses enfants l'amour fou qu'elle et Joseph ont vécu avant leur naissance et d'éclaircir une fois pour toutes le mystère entourant son départ. Mais à quoi bon ? À quoi bon leur révéler comment et pourquoi leur père est retourné à la prêtrise ? À quoi bon leur dire que leur vrai nom est Roy et non Ray ? Pourquoi bouleverser leur vie ?

Vraiment, quand tu penses qu'elle a gardé ça, tout ce temps-là, ç'a dû être effrayant[179].

178. Entrevue avec Cathy Ray-Steele, pages 8 et 9.
179. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 10.

CHAPITRE 8

de 1960 à 1964

Retour aux sources



La remise des diplômes (1960)

À l'âge adulte, les saumons suivent leur instinct et remontent la rivière où ils sont nés pour aller pondre leurs œufs. De même, les oiseaux retournent à l'endroit où ils sont nés pour bâtir un nid pour leurs petits. C'est le cycle de la nature et l'humain n'y échappe pas. Avec la vieillesse vient le désir de revoir les lieux de notre enfance, la maison où l'on a grandi et les gens qui ont partagé nos jeux d'enfant, nos aventures et nos rêves d'avenir.

En 1960, un événement déclenche chez Marie-Louise son retour aux sources. Sa filleule de Hanmer, Georgette Bergeron, qui vient de terminer son cours d'infirmière, l'invite à la cérémonie de remise des diplômes.

> *Quand j'ai gradué comme infirmière dans l'année 1960, ma mère* [Claire-Hilda] *avait une attaque cardiaque et elle était à l'hôpital. Elle ne pouvait pas venir à ma graduation et puis j'avais invité ma tante à venir. C'est elle qui avait représentée ma mère à la convocation*[180].



Graduation de Georgette Bergeron, 1960. Marie-Louise est assise à droite de la finissante.

180. Entrevue avec Georgette Bergeron, page 7.

Bien de l'eau a passé sous les ponts depuis les retrouvailles de Marie-Louise avec sa famille après le départ de Joseph. Son père adoptif, Napoléon, est décédé en 1950, ses enfants se sont mariés, elle a vécu à Toronto et elle est devenue grand-mère. Marie-Louise a maintenant 69 ans. Sa sœur qu'elle aime tant est à l'hôpital et elle se rend compte qu'elle aurait pu la perdre. Est-ce pour cette raison qu'elle ressent plus intensément qu'avant le besoin de passer du temps sur les lieux de son enfance, de revoir les membres de la famille élargie et de jaser longuement avec eux ?

Les deux commères

Au cours des années qui suivent cette visite à Hanmer, les liens se resserrent de plus en plus entre Marie-Louise et sa sœur. Claire et ses filles viennent lui rendre visite chaque année à Ottawa et Marie-Louise retourne fréquemment passer un mois avec elles. Georgette raconte :

> *On disait : « Bien ma tante, voulez-vous venir à Sudbury ? » Ah ! La veille, sa valise était prête. « Est-ce que vous venez ? » « Ah oui, j'ai décidé d'y aller. » Bien là, c'était la course pour trouver ses médicaments pour qu'elle en ait assez parce qu'elle venait pour quasiment un mois. Puis là, dans tout le temps qu'elle était ici, ma mère puis elle, ça riait ! Ça riait pour 30 jours*[181].

Ce mois par année loin de la ville avec sa sœur permet à Marie-Louise de se ressourcer. Les deux femmes se reposent et lâchent leur fou.

> *Elles s'en allaient au chalet dans le bois. Pas d'électricité, pas d'eau. Puis, avant que ma tante arrive, une de nous deux, Georgette ou moi, allait au magasin de boisson chercher une caisse de Porter pour les deux.* [...] *Puis mon père* [Florian] *s'assisait pour fumer dans sa chaise berçante dehors. Eux autres avaient chacun une chaise*

181. Entrevue avec Georgette Bergeron, page 7.

berçante. Elles buvaient un petit coup de Porter avant de souper.

Puis mon père disait: «J'suis assis icitte, puis y ricanent toute la journée[182] *!»*

Florian n'en revient pas de voir Claire-Hilda et Marie-Louise jaser et rire pendant des heures. Il les a surnommées «les deux commères».

La paix de l'âme

Au cours de ses voyages à Hanmer, Marie-Louise demeure près des siens. Elle sort peu et ne cherche pas à rétablir le contact avec ses voisines et amies d'enfance. Or, un jour, elle prend une initiative inattendue.

> *Une fois elle est venu et a commencé à vouloir parler. Puis elle a dit: «Je vais aller voir Mlle Albina Beaulieu.» Albina Beaulieu demeurait dans l'autre ferme. C'était la fille de Louis. Louis puis Napoléon étaient arrivés ici en même temps, puis ont élevé leur famille* [en même temps]. *Ça fait que Marie-Louise est allée voir Albina* [...]. *Elle a été là plusieurs heures. Puis, quand elle est revenue, ma mère a dit: «Elle était radieuse!» Elle avait l'air heureuse, pareille comme si elle s'était déchargée*[183].

Il a fallu du courage à Marie-Louise pour aller rencontrer Albina. Compte tenu de sa situation conjugale irrégulière et de la distance qu'elle a gardée avec la population de Hanmer pendant des années, elle ne savait pas comment elle serait reçue. De quoi les deux femmes ont-elles parlé? Se sont-elles raconté des souvenirs d'enfance ou les difficultés de leur vie mutuelle? Dieu seul sait. Mais il semble qu'Albina lui ait ouvert les bras puisque Marie-Louise revient à la maison auréolée d'une nouvelle confiance. Avoir renoué son amitié avec Albina lui donne la sensation d'avoir symboliquement reconquis Hanmer. Elle se sent libérée! Elle sent qu'elle vient d'abattre au fond d'elle-même les dernières barrières

---

182. Entrevue avec Clothilde Bergeron, page 2.
183. Entrevue avec Georgette Bergeron, page 13.

qui l'empêchaient d'affronter l'opinion publique. Georgette me décrit la «nouvelle» Marie-Louise :

> *Je sais que dans les années 1960,* […] *les premières années, elle n'aimait pas aller à des places. Après qu'elle est allée parler à Albina, on dirait qu'elle avait la tête plus haute, puis elle sortait avec nous autres, puis on allait à des places puis on dirait comme : «Peuh ! Je suis ici, je sais qui je suis. Vous autres, est-ce que vous savez qui vous êtes ?»* […] *Ça fait qu'après ça on dirait que ça lui faisait rien de sortir*[184].

En fait, elle prend maintenant plaisir à sortir. Il lui remonte au cœur ce goût qu'elle avait dans sa jeunesse de frayer avec du nouveau monde et d'explorer des territoires inconnus et elle sait que, désormais, l'opinion des autres ne l'empêchera plus de vivre sa vie comme elle l'entend.

Le voyage au Yukon

En septembre 1964, Marie-Louise retourne à Hanmer chez sa sœur Claire-Hilda. Comme toujours, les deux commères brassent des idées et, cette fois-ci, elles ne se contentent pas de parler, elles passent à l'action. Elles proposent de faire un voyage au Yukon.

Le Yukon ! La terre du soleil de minuit. Le seul nom de ce territoire évoque pour tout Canadien le Klondike, la ruée vers l'or de la fin du XIXe siècle. Il éveille dans les mémoires des images du flot humain attiré par le leurre de la richesse instantanée. Ce nom si unique colporte des légendes sur des découvertes d'or de proportions mythiques.

Florian, le mari de Claire-Hilda, et ses deux filles, Clothilde et Georgette, adoptent l'idée avec enthousiasme.

> *Alors on a dit : «On s'en va au Yukon.» Bien, on a un cousin des deux commères qui était au Yukon durant la chasse à l'or, puis il n'est jamais revenu. On n'a jamais connu ce cousin-là, mais l'aventure d'aller voir où il était*

184. Entrevue avec Georgette Bergeron, page 17.

parti. Alors, elles ont dit: «Bon ben, on va se préparer et on va y aller[185]*.»*

Marie-Louise et Claire-Hilda seront en charge des repas. Comme les voyageurs calculent être partis pour un mois entier, elles préparent des conserves pour les repas du midi le long du chemin. Ils se mettent en route un samedi midi.

On [pensait] *se rendre peut-être au Sault Ste Marie, ça prenait 4 heures. On s'est seulement rendus à Thessalon, je pense, une heure en dehors du Sault, une demi-heure peut-être. On restait au motel. Les cabines étaient sur le bord du lac Huron, sur la baie Georgienne. On a passé la veillée là. Le lendemain matin, on est allés à la messe à Thessalon puis on s'est en allés, on est partis.*

Florian est bien frustré parce que les femmes ne le laissent pas fumer dans l'auto. Ils voyagent dans une assez grosse voiture, une berline. Clothilde et Georgette sont les deux chauffeurs attitrés. Environ toutes les deux heures, elles changent de rôle, ce qui donne le temps à tous de descendre de la voiture et de bouger un peu. Florian en profite pour sortir sa pipe.

Le midi on arrêtait, puis [les commères] *sortaient leur popote, puis nous on jouait à la balle. Alors on repartait et on arrêtait pour se coucher. Il fallait toujours trouver un motel avec une petite cuisine parce qu'il fallait faire à manger. S'il n'y avait pas de petite cuisine, il fallait ressortir notre poêle de l'auto.* […] *Alors nous sommes montés au Yukon par petits voyages ici et là. Je pense qu'on avait arrêté à Regina voir le fils de Lorne, David.* […] *C'était un voyage extraordinaire.* […] *Nous sommes allés à Vancouver pour voir notre cousin. Ensuite, on a traversé à Victoria pour voir les Butchart Gardens, puis ce qu'il y avait à voir à Victoria. Après ça, on est allés au Yukon. On a monté, puis ça a pris trois, quatre jours.*

185. Pour tout le récit du voyage au Yukon, entrevue avec Clothilde Bergeron, pages 3 à 6.

Ils se rendent à Dawson où ils ne trouvent aucune trace du cousin mythique qui n'est jamais revenu de la ruée vers l'or. Qu'à cela ne tienne ! Ils ont vu le Yukon et prennent la route du retour, contents d'avoir mis les pieds sur ce coin de terre historique.

> *L'histoire la plus drôle de tout ça, c'est qu'en revenant, en descendant dans l'intérieur du B.C., on est arrêtés à Chetwynd. Chetwynd, c'est autour de Willston Lake. Il y a beaucoup de ranchs dans ce bout-là. C'était le temps de la* cattle drive. *On a trouvé un motel. Il y avait une petite chambre et il y avait une petite cuisine.* […] *Ça fait qu'*[une des commères] *dit : « On va aller au magasin s'acheter des steaks frais, on va s'acheter des légumes* [et] *quelque chose pour une salade. » Ça fait que* [Georgette et moi] *on est allées au magasin puis en sortant on s'en va à l'hôtel parce que tu peux acheter de la bière aux hôtels. On va en acheter six, sept pintes pour en avoir demain soir. Alors on est retournées au motel, puis on a fait le souper. Après le souper, on a dit : « Voulez-vous venir voir ça ? Les cowboys sont tous à l'hôtel. » Alors mon père, y dit : « Ben moé, j'suis pas intéressé. » Les deux commères se sont habillées et puis on est parties* […].
>
> *On est entrées à l'hôtel. L'homme nous a faites asseoir. Puis, comme de raison, tous ces hommes-là, il y avait des Mexicains, il y avait des Américains, c'étaient tous des cowboys et c'était samedi soir.*

Clothilde et moi rions ensemble en imaginant les quatre femmes soucieuses de la bienséance assises à une table dans une salle remplie de cowboys joyeux et légèrement éméchés qui, appuyés au bar, les regardent d'un œil lubrique et se permettent des blagues un peu grivoises.

> *Alors ils ont commencé à nous parler. Ils ont envoyé une couple de bières à ma sœur et moi. Après ça, ils ont envoyé à nos mères du gin. Nos mères buvaient du gin, je pense. Après ça ils ont commencé à faire un encan sur les deux femmes (Marie-Louise et Claire-Hilda).*

Marie-Louise a 73 ans et Claire-Hilda, 66 ans. Elles sont amusées et un peu flattées malgré elles de l'attention qu'elles attirent. Elles laissent le jeu suivre son cours.

> *Oui. Ils ont fait un encan sur les deux femmes. Finalement, ma tante a gagné l'encan. Puis c'était un jeune* bucko, *puis il lui a envoyé un drink. Ça c'était son jeu. Mais c'était drôle ! Parce qu'ils n'étaient pas insultants et ils avaient autant de plaisir que nous autres.*

Puis le voyage de retour continue. Ils repassent par Calgary pour rendre visite à une cousine, Melva, la fille de Paul Labelle (Napoléon junior), le frère de Marie-Louise. À partir de Regina, ils voyagent sous la pluie battante, ce qui ne les détourne pas de compléter la tournée des cousins avant de revenir à la maison ! Ils prennent la route 11 vers le nord, passent par Nipigon et se rendent jusqu'à Kapuskasing où habite un autre cousin.

> *Moi je ne regardais pas vraiment l'heure. La première chose qu'on sait, il est rendu une heure du matin quand on arrive chez le cousin. C'est* [un cousin] *sur le côté de mon grand-père. Puis il avait sept enfants.*

J'imagine un peu l'étonnement du cousin qui voit arriver cinq personnes par surprise à une heure du matin ! Il réveille sa femme : « Chérie, nous avons de la visite. »

> *Puis on a couché là ! Le lendemain, on a monté à Cochrane voir le père du cousin germain à ma mère, mon oncle Louis. Alors on a vu Louis, on a passé une journée là.*
> […] *Après ça on s'en est revenu à Sudbury.*
> *On a été partis un mois. Trois semaines et cinq jours, quelque chose de même. On a fait beaucoup de millage, beaucoup de voyageage, avec beaucoup de plaisir. Savez-vous qu'on n'a pas de photos ? Rien du Yukon.*

Pas de photos, mais sûrement un trésor de souvenirs agréables dans la mémoire de Marie-Louise.

Chapitre 9

de 1965 à 1970

Vieillesse, humour et tendresse

The house with an old grandparent harbors a jewel.

Proverbe chinois



DÉTENTE

En 1965, la famille Mantha déménage à nouveau, cette fois-ci dans une grande maison double à trois étages, rue Stewart, au coin de la rue Charlotte. Ils louent un côté et emménagent dans l'autre. Nanny vit toujours chez Lorne, avenue Larose, et vient leur rendre visite régulièrement, comme elle le faisait sur la rue Sweetland. Les petits-enfants sont maintenant adolescents, sauf la dernière, Cathy, fille de Lorne, qui a seulement 6 ans. Ils sont plus indépendants et leurs activités gravitent autour de leurs amis.

Comme Nanny a un peu plus de temps pour elle-même, elle se joint à une organisation pour les aînés, the Good Companions.

> *It's a senior citizens club kind of thing* [...] *and it was down on Bronson, just across from where the War Museum is.* [...] *This was a community centre that she belonged to and maybe once a week she would go down there and they would play cards and just, you know, socialize. And every year they would have a grand-child day and she would bring me down to grand-child day and just see all of these seniors and just glowing, you know, just so happy to have their grand-children*[186].

Elle explore maintes activités artistiques au Good Companions Club. Ses petits-enfants ont encore quelques objets qu'elle a fabriqués, entre autres un pot en céramique et une assiette de métal gravée.



Poterie orange, *circa* 1972.

186. Entrevue avec Cathy Ray-Steele, page 1.


Assiette de métal gravée.

À la maison, chez Lorne, elle passe beaucoup de temps avec sa petite-fille Cathy (S):

S: *She didn't go out much at all. Except for these trips to the Good Companions, she rarely went out. So she and I spent a lot of time together.*

C: *What would you do?*

S: *We would watch TV and… well she painted a lot too.*

Marie-Louise est revenue à ses anciennes amours. De la peinture sur soie qu'elle faisait à la fin des années 1920, elle est maintenant passée à la peinture à l'huile sur toile.

C: *She never took formal lessons?*

S: *No.*

C: *Would she teach you to do it or let you play…*

S: *I would be quite happy to just sit and watch her*[187].

Ses toiles, de facture un peu naïve, représentent surtout des paysages. Mais elle peint aussi des fleurs avec un sens inné de l'harmonie et des couleurs. Elle n'hésite pas à montrer ses tableaux et prend plaisir à en faire cadeau à ses enfants et petits-enfants.

187. Entrevue avec Cathy Ray-Steele, page 4.

Elle a d'autres activités, telles que la lecture. Mais comme elle n'a jamais eu l'occasion d'apprendre formellement à lire et à écrire, cette activité demeure occasionnelle. Elle lit bien à sa petite-fille des livres d'enfants et feuillette parfois des revues et le *Reader's Digest*, mais elle préfère de beaucoup la télévision.

> *She just loved* Ed Sullivan *and* Laugh in. *She enjoyed the comedies shows for sure*[188]. […] *She had a TV in her room and she was a bit more of a night owl than the rest of us were, and so she had an earphone and she would look at the TV and she would laugh and laugh at TV shows she was watching. And so this is my memory of her sitting and laughing by herself with the TV and just having a great time*[189].

Toujours garder le secret

Marie-Louise vieillit avec grâce. Ses cheveux argentés accentuent la douceur de son visage avenant. Son petit-fils Jean-Pierre me dit qu'à cette époque ce qu'il y avait de plus frappant chez elle, c'étaient ses yeux. « C'est ses yeux, que je me souviens, qui avaient une chaleur. C'était accueillant[190]. »

Mais les longues heures de travail et les soucis qu'elle a connus tout le long de sa vie ont fini par user son cœur. Un jour qu'elle est en visite chez son fils Jos, elle fait une crise cardiaque. On l'emmène d'urgence à l'Hôpital du Sacré-Cœur à Hull où elle est admise sous le nom de Marie-Louise Ray.

Un jour que Gertrude est à son chevet, une religieuse entre dans la chambre et, après s'être présentée, demande à Marie-Louise : « Vous ne seriez pas Marie-Louise Bouchard ? »

À la grande surprise de Gertrude, Marie-Louise dénie son nom de fille. Après le départ de la religieuse, Gertrude demande à sa mère pourquoi elle a refusé d'admettre qu'elle était Marie-Louise Bouchard. Elle répond : « Laisse faire. »

Aujourd'hui, Gertrude se demande encore qui était cette religieuse et où elle avait connu sa mère. Était-elle originaire de

188. Entrevue avec Cathy Ray-Steele, page 5.
189. Entrevue avec Cathy Ray-Steele, page 1.
190. Entrevue avec Jean-Pierre Mantha, page 2.

Hanmer ? Pourquoi Marie-Louise tenait-elle à lui cacher son vrai nom ? Comme elle avait été inscrite dans le registre de l'hôpital sous le nom de Marie-Louise Ray, on peut penser qu'elle ne voulait pas s'engager dans une conversation qui l'aurait amenée à parler de son « mariage » et de son « mari ».

Encore une fois, et malgré toutes les années passées, la promesse qu'elle a faite à Joseph de ne jamais parler de lui à qui que ce soit l'a empêchée d'établir une relation et l'a murée dans un silence embarrassant.

Réminiscences d'un passé lointain

Comme elle avance en âge, Marie-Louise se prend à songer de temps en temps à sa jeunesse. Parfois, elle sent le besoin de s'épancher un peu. Alors elle raconte certains souvenirs lointains qui remontent à sa mémoire : sa vie de petite fille à Hanmer, tout le travail qu'elle devait faire dans la maison et le voyage de ses parents des Escoumins à Hanmer.

> *Ma grand-mère* […] *parlait des Escoumins.* […] *Elle parlait du voyage qu'ils avaient fait quand elle était jeune* […] *quand ils sont partis des Escoumins.* […] *Elle me parlait de ce voyage-là comme si ça avait été un grand exploit dans ce temps-là. J'imagine que ce sont ses parents qui lui ont parlé de ça par après, tu sais.* […] *Mais ça me paraissait qu'elle ne se souvenait pas c'était quoi les Escoumins*[191].

Mais ces confidences sont brèves et peu fréquentes, car Marie-Louise garde jalousement les portes de son passé.

Les bloomers

Nanny apprécie plus que jamais les moments de détente qu'elle peut passer avec ses petits-enfants. Elle garde une relation très ouverte avec eux, ce qui en dit long sur sa sensibilité intuitive car, en général, la relation entre petits-enfants et grands-parents

191. Entrevue avec Patrick Mantha, pages 9 et 19.

s'étiole un peu à l'adolescence. Son indéniable sens de l'humour les surprend parfois, surtout quand elle rit des petits malheurs qui lui arrivent.

> *Elle aimait bien rire, elle aimait bien jouer aux cartes, avoir du plaisir. Je me souviens d'avoir été à la messe avec elle un dimanche. Et puis, on vivait dans la côte de Sable et on prenait la rue Laurier pour se rendre à l'église du Sacré-Cœur. Puis, à mi-chemin, il y a ses culottes qui tombent à terre. L'élastique a cassé et ça a tombé à terre. Elle les a ramassées puis elle les a mises dans sa sacoche. Puis on a rit. On est allées à la messe. Puis elle trouvait ça bien drôle d'avoir les fesses à l'air à la messe*[192].

À l'époque, les femmes portaient une gaine pour tenir le ventre plat. La mode féminine dictait qu'il fallait porter, par-dessus la gaine, une culotte assez ample appelée *bloomer* dont la fonction était de cacher la gaine et d'assurer la modestie féminine. Comme Nanny coud ses sous-vêtements, on pourrait penser qu'après cette petite aventure elle aurait posé à ses *bloomers* des élastiques à tenir un chien enragé en place. Mais le tissu élastique de la gaine est glissant…

> *Maman m'avait demandé d'aller au IGA avec elle. Puis on descendait une allée, puis c'était en plein hiver, puis son* bloomer *en flanelette rouge est tombé à ses chevilles. Puis j'avais tellement honte que j'ai continué à marcher comme si je ne la connaissais pas.*
>
> Elle rit.
>
> *Après ça, elle m'a rattrapée mais elle l'a juste ramassé et l'a mis dans son sac*[193].

192. Entrevue avec Louise Mantha, page 4.
193. Entrevue avec Suzanne Mantha, page 3.

La tresse

Nanny trouve le moyen de tisser des liens très personnels avec ses petits-enfants en faisant de temps en temps un geste discret qui sait toucher leur cœur.

> *Quand j'avais 18, 20 ans, elle m'a donné ses cheveux.* […] *Je pense que j'avais un bal.* […] *Et elle est arrivée avec ça en disant: «Si tu veux les arranger.» Elle avait gardé une belle tresse et je l'ai portée pendant quelques années. Si j'avais un bal ou quelque chose, les coiffeuses me la mettaient et l'arrangeaient. Puis j'étais bien fière de porter les cheveux de ma grand-mère.*
>
> C: *Est-ce qu'ils étaient auburn ou vraiment roux?*
>
> L: *Auburn mais pas mal cuivrés. Un vrai auburn. Puis des cheveux épais, tu sais*[194].

Les voleurs

Pas surprenant que tout le monde dans la famille l'aime. Chacun se sent un peu protecteur à son égard à mesure qu'elle vieillit et, lorsqu'un événement malheureux lui arrive, c'est la levée des boucliers!

Nanny a l'habitude de prendre l'autobus pour se rendre chez Gertrude. Un jour qu'elle marche vers la maison après sa descente de l'autobus, des voleurs l'attaquent et lui volent son sac à main. Je demande à Gertrude comment sa mère a réagi:

> C: *Elle a dû avoir un choc! Et vous, vous avez dû avoir un choc.*
>
> G: *Oui, oui. Mais, dans ce temps-là, ça n'arrivait pas souvent des affaires comme ça. C'était plutôt rare.*
>
> C: *Est-ce qu'elle s'en est remise vite?*

194. Entrevue avec Louise Mantha, page 7.

G : *Ah oui ! Bien, je trouvais qu'elle était vraiment* tough.

C : *Elle ne se laissait pas abattre.*

G : *Oh non ! Parce que, quand tu penses à tout ce qu'elle a passé à travers, pis qu'elle n'était pas découragée. Tu sais vraiment. Je pense que je serais morte, certain*[195] *!*

On rit ensemble.
La nouvelle consterne toute la famille.

She was all black and blue ! [...] *Everybody was so upset*[196] *!*

Comment ose-t-on attaquer leur Nanny ? Elle a près de 78 ans. Qui est assez lâche pour attaquer une femme de cet âge ? Heureusement que Nanny n'a aucune blessure grave.

Quant au sac, il refait surface au printemps suivant sous un banc de neige fondant, comme un mauvais souvenir remonte à la mémoire. Il est vide.

---

195. Session 10 avec Gertrude Mantha, pages 3 et 4.
196. Entrevue avec Diane Ray-Parker, page 18.

CHAPITRE 10

de 1970 à 1973

Vivre la paix

Il y a un temps pour tout, il y a un moment
pour chaque chose sous les cieux :
[…] *un temps pour pleurer,*
et un temps pour rire ;
[…] *un temps pour naître*
et un temps pour mourir.

Livre de l'Ecclésiaste,
chapitre 3

Pendre la crémaillère

En 1970, Nanny réserve à sa famille une grande surprise. Comme une jeune étudiante qui quitte la maison familiale pour s'installer dans son propre appartement, Nanny, à 79 ans, quitte la maison de Lorne et loue un appartement dans une résidence pour les gens de l'âge d'or, située rue Rochester en face du High School of Commerce.

La famille l'aide à s'installer. Elle n'a pas grand-chose à déménager. Les déménagements successifs au cours de sa vie ont réduit ses possessions à ses meubles de chambre à coucher. Gertrude lui donne des articles ménagers et Nanny ne tarde pas à donner à son nouveau domicile un caractère très personnel. Quand je demande à sa petite-fille de me décrire l'appartement, elle me dit :

> *A nice little apartment, neat and tidy with paintings, usually something up on the easel and a few plants. A neat little apartment*[197].

Marie-Louise est enfin chez elle et tous remarquent la très grande joie qu'elle en éprouve.

> *C'est la première fois que je l'ai sentie vraiment heureuse, je pense*[198].

> *I still recognize just the joy that she felt in finally being on her own, just as if she finally reached the goal that she always wanted to do, not to be dependent on somebody else at some point. She wasn't there for very long* [...] *but she LOVED that time*[199].

Mais le 28 décembre de cette même année, un nuage vient assombrir son bonheur. Sa sœur Claire-Hilda meurt à Hanmer. Marie-Louise se rend à Hanmer avec Gertrude et son mari pour assister aux funérailles. Elle dit adieu à sa « commère », sa

197. Entrevue avec Christina Ray, page 5.
198. Entrevue avec Anne Mantha, page 1.
199. Entrevue avec Cathy Ray-Steele, page 1.

confidente, sa petite sœur qu'elle avait vue naître avec tant de joie et qu'elle n'aurait pu imaginer voir mourir avant elle.

Un temps pour jouir de la vie

Au retour de Hanmer, la vie sociale de Marie-Louise s'organise autour d'un nouveau cercle d'amis et elle consacre encore plus de temps à ses activités créatrices.

> *Elle a commencé à faire des sorties au cinéma avec les* girl friends *dans l'immeuble, puis à prendre des cours de peinture, puis des cours de poterie, puis, tu sais, vraiment c'était un épanouissement, c'est la jeunesse qu'elle n'avait jamais eue*[200].

Ses relations avec la famille prennent un nouveau virage. C'est elle maintenant qui les reçoit.

> *Je me souviens qu'elle m'avait reçue dans son appartement. Elle était toute fière de me montrer ses choses*[201].

Ses petits-enfants lui rendent visite régulièrement et si, par hasard, d'autres locataires de l'édifice prennent l'ascenseur en même temps, Marie-Louise ne se prive pas du plaisir de les présenter fièrement.

> *She would be so happy if somebody came in the elevator cause it would be somebody else she could introduce me to. And she had quite a few grand-children and I am sure they all got the same treatment if they would go and visit. Oh yeah, she was very happy to show off her grand-children*[202].

Les membres de la famille l'entourent et prennent grand soin d'elle, comme elle l'a toujours fait pour eux. Le dimanche soir, Lorne vient la chercher, l'emmène souper chez lui et la

200. Entrevue avec Louise Mantha, page 3.
201. *Id.*
202. Entrevue avec Cathy Ray-Steele, page 2.

ramène à la fin de la soirée. Ses petites-filles l'aident pour les tâches domestiques et Marie-Louise, comme toujours, exprime sa reconnaissance par de petites gâteries bien appréciées.

> *Je me souviens de l'appartement qu'elle a eu parce que j'étais allée nettoyer ses planchers puis elle m'avait donné une boîte de chocolats. Mon Dieu que ça m'avait impressionnée ! Une boîte de chocolats toute à moi ! Oh wow*[203] *!*

Artiste

Marie-Louise continue de prendre part aux activités organisées par le Good Companions Club auquel elle s'est jointe quelques années auparavant. Mais l'activité qu'elle préfère depuis toujours et à laquelle elle revient encore et encore est sans contredit la peinture à l'huile. Elle a installé son chevalet dans le salon et peint, seule et inspirée, dans la paix de son appartement.

> *She had taken up painting and gave my parents a painting she made, that, at the time, I felt was spectacular. She was very proud of it, and was happy that we were impressed with her work*[204].

Certaines de ses peintures décorent toujours les maisons de ses enfants et de ses petits-enfants. Elles sont signées « L. Ray ».

Un temps pour mourir

À l'été 1973, Marie-Louise apprend qu'une de ses petites-filles, Louise Mantha, s'en va vivre au Japon pour quelques années avec son mari. À la mi-août, au moment du grand départ, la réaction de Nanny coupe le souffle.

---

203. Entrevue avec Pauline Mantha, page 1.
204. Entrevue avec Donald Ray, page 1.

À l'aéroport, toute ma famille est venue faire les adieux. Et quand je suis arrivée à ma grand-mère, je l'ai embrassée et elle m'a dit: «I will never see you again.» Puis j'avais dit: «Voyons Nanny, pourquoi tu dis ça?»[205]

On dit que, quand la mort approche, on reçoit des signes avant-coureurs: un rêve, des pensées reliées à la mort, le désir d'exprimer des sentiments restés muets jusque-là ou une urgence soudaine de régler des papiers légaux. Peut-être que cette séparation de sa petite-fille qu'elle aime tendrement et la grande distance qui va les empêcher de se rendre visite de temps en temps éveillent chez Marie-Louise l'intuition de sa mort prochaine. Arrivée au Japon, Louise commence une correspondance avec sa grand-mère. Celle-ci s'applique à lui répondre malgré sa capacité limitée en communication écrite. Louise constate avec un étonnement attendri que sa Nanny est tout simplement illettrée.

Elle était illettrée. Les lettres qu'elle m'a écrites étaient toutes phonétiques. Elle ne savait pas épeler[206].

Au cours du mois d'octobre suivant le départ de Louise, Marie-Louise apprend qu'elle doit aller à l'hôpital pour une intervention chirurgicale. Au moment du départ, elle ressent de l'anxiété.

Mum and I went to pick her up at her apartment to bring her to the hospital. When we got there she said: "Christine, if I don't come home, you can have my T.V." [...] *And mum kept saying: "No, no. You will be back on Monday. Don't worry about it." She said: "Just in case, this plant needs this and don't forget my poinsettia" and this and that and she kept insisting – and THAT I will never forget because she would never get compulsive. Somehow she knew*[207].

205. Entrevue avec Louise Mantha, page 9.
206. Entrevue avec Louise Mantha, page 11.
207. Entrevue avec Christine Ray-Richardson, page 1.

Au cours de l'opération, elle subit une crise cardiaque. Mise au courant de la situation, la famille accourt à son chevet :

> D : *Dad* [Jos] *and Gert for sure stayed with Nanny in hospital.* [...] *Her heart was failing. So they went and spent the night with her. And she died and then dad came over to my house to tell me that she had died.*
>
> C : *And I am sure he was terribly affected.*
>
> D : *He was! He was! I did not expect that. I didn't expect her to die. She was going in for a D & C*[208]. [...] *She had congested heart failure.* [...] *So her heart couldn't take the anaesthetic*[209].

Maintenant que sa Nanny est décédée, Diane se réjouit d'avoir eu une dernière chance de la gâter un peu avant son départ pour l'hôpital.

> *I remember that I was very happy that I had brought her that beautiful plant because she was going in to be operated on and I thought: "Why wait till she is in the hospital ? I will give it to her now." And I am so glad I did because she died!* [...] *I was so happy because she was so thrilled with that and I was remembering that present you know* [elle fait référence ici à l'anecdote de la bouteille de parfum]. *I was trying to make up for so many years. But that did it because it was for no reason. And I just drop by, out of the blue, brought her this beautiful Chrysanthemum. She was very, very touched, excited. I felt really good*[210].

208. Dilatation et curettage.
209. Entrevue avec Diane Ray-Parker, page 19.
210. Entrevue avec Diane Ray-Parker, page 19.

Le 23 octobre 1973, à l'âge de 82 ans, Marie-Louise Labelle (née Bouchard) quitte les siens. Au cimetière Notre-Dame sur le chemin Montréal, sa pierre tombale indique :

RAY
Marie L. Bouchard
Wife of Joseph Ray
1891-1973

Gravé dans la pierre en lettres majuscules, RAY, l'identité factice qu'elle et Joseph ont adoptée pour cacher leurs amours. Et malgré que Joseph ne l'ait jamais épousée officiellement, l'inscription atteste de plein droit son titre d'épouse : « Wife of Joseph Ray ». Aucune mention n'est faite de son nom d'adoption, Labelle. Elle retourne à la terre avec son nom de naissance, Bouchard. La boucle de sa vie est achevée.

Un jour que Gertrude et sa fille Suzanne visitent la tombe de Marie-Louise, Gertrude murmure : « Elle a menti jusque dans sa tombe[211] ! »



Tombe de Marie-Louise Bouchard Labelle.

211. Entrevue avec Suzanne Mantha, page 7.

Épilogue

Février 2008

Le 12 juillet 2005, Albert Laurent Ray (Lorne) est décédé à Ottawa, laissant Gertrude seule survivante des trois enfants de Marie-Louise.

Au moment de conclure ce livre, en août 2007, Marie-Louise Bouchard-Labelle et Joseph Ray (Jérémie Alphonse Roy) avaient une descendance de 13 petits-enfants et 22 arrière-petits-enfants. L'amour inconditionnel et le dévouement sans faille avec lesquels Marie-Louise a élevé ses enfants après le départ de leur père ont laissé une marque indélébile sur cette grande famille où l'humour côtoie l'amour, la générosité, la franchise et le don de soi.

Au début de janvier 2008, le destin est venu m'aider à mettre le point final à cette histoire qui me hantait toujours et dont j'espérais tant pouvoir percer les derniers secrets. La maison d'édition à laquelle j'avais soumis mon manuscrit l'a envoyé à une évaluatrice indépendante. Un des commentaires de l'évaluatrice me suggérait une piste de recherche qui m'était inconnue jusque-là. C'est le cœur battant qu'en fouillant les tomes de cette nouvelle source d'information j'ai découvert ce qui était advenu au père Roy après qu'il eut quitté sa famille en 1928.

L'Église l'a d'abord envoyé à l'hospice Saint-Antoine dans la ville de Saint-Lin (maintenant Saint-Lin–Laurentides) à 30 km au nord de Montréal, dans la région administrative actuelle de Lanaudière, au pied des Laurentides. Cette maison était dirigée par les Sœurs de la Providence de Montréal. Puis en 1933, à 75 ans, il a été déplacé à la résidence Saint-Janvier au 795, boulevard

Gouin à Montréal-Nord. L'année suivante, la résidence a été déménagée au 1801, boulevard Gouin Est. En 1935, le père Roy a remplacé M. Alfred L'Écuyer comme chapelain de la résidence, poste qu'il a occupé jusqu'en 1943. Au cours de cette période, la résidence a ouvert une crèche, la Crèche Saint-Paul, dirigée par les Sœurs de la Miséricorde. En 1943, le père Jean-Louis Chartrand est devenu le nouveau chapelain de la résidence. Le père Roy, ayant alors 85 ans, est demeuré à la résidence Saint-Janvier et c'est là qu'il est décédé le 28 juillet 1944 sans un dernier adieu à Marie-Louise et aux enfants.



Gertrude devant la tombe de son père, J.A. Roy.

Postface

L'Église catholique, les femmes et le célibat des prêtres

Ce livre a été écrit parce que le temps était venu de parler de l'histoire de Marie-Louise avant que les derniers témoins de sa vie nous quittent. La recherche que j'ai faite m'a convaincue que le temps est aussi venu de parler ouvertement de la relation entre l'Église catholique et les femmes.

L'Église catholique ne reconnaît pas l'égalité des sexes. Elle justifie cette position en citant la Bible où, dans la Genèse, la femme est tirée de la côte de l'homme et lui tend la pomme. L'image mythique de cette femme à la fois tributaire de l'homme et sa tentatrice est encore bien ancrée dans la psyché des représentants de l'Église catholique. Cette programmation mentale est la base sur laquelle le statut de la femme a été défini dans le monde chrétien au cours d'une grande période de l'histoire.

Au début du XXe siècle, l'Église accordait à la femme un rôle limité et soigneusement défini. L'Église louait la femme servante. On lui conférait le titre de « servante du Seigneur » lorsqu'elle prenait le voile et celui de « reine du foyer » lorsqu'elle accomplissait son rôle d'épouse et de mère au service de son mari et de ses enfants. De même, l'Église louangeait la femme qui se dévouait au service des malades, la carrière d'infirmière ayant le statut de vocation. Hors de ce cadre bien défini, la femme avait très peu de crédit à ses yeux. Elle demeurait un être subalterne dont le jugement était facilement et fréquemment remis en question.

En ce début du XXIe siècle, l'image de la femme tentatrice qui entraîne l'homme au péché persiste toujours au sein de l'Église. Quand un prêtre catholique et une femme ont une liaison en tant qu'adultes consentants, c'est la femme qui, aux yeux de l'Église, est généralement perçue comme l'instigatrice. Ainsi, quand vient le temps de trouver des solutions aux problèmes découlant d'une telle liaison, le bonheur de la femme et des enfants pèse souvent bien peu dans la balance de l'Église. Récemment, certaines femmes ont décidé de dévoiler cette situation en publiant le récit de leur relation amoureuse avec un prêtre catholique. Leur geste ouvre publiquement le débat sur la relation entre l'Église catholique et les femmes.

J'espère que cette biographie de Marie-Louise Bouchard Labelle fournira à ces pionnières une perspective historique sur la question du célibat imposé aux prêtres catholiques en montrant comment cette pratique avait déjà des conséquences néfastes au début du XXe siècle. Quelles différences un siècle a-t-il apportées à cette pratique et à la façon dont on gère ses conséquences ?

Traduction des extraits écrits en anglais dans le texte[212]

(Les numéros correspondent aux numéros des notes au bas des pages dans le texte.)

PRÉFACE : *Lorsque ma fille Louise est venue me voir, il y a trois ans de cela, pour me suggérer que son amie Claire écrive l'histoire de ma mère, je me sentais mal à l'aise et effrayée. Tout, au début de ma vie de famille, avait été gardé secret si longtemps qu'il me paraissait au-delà de mes forces d'accepter ce projet. Mais l'histoire de ce que ma mère a vécu et tout ce qu'elle a dû faire pour survivre devraient être racontés.*

Au cours de ses recherches et de ses entrevues avec moi, Claire a été très patiente et compréhensive. Maintenant que le livre est terminé, je me sens soulagée; après toutes ces années, les choses qui ont été tenues cachées sont maintenant exposées au grand jour. Cela m'a ôté un poids de l'esprit et je me sens libérée. L'Église catholique a été la source de tellement de choses qui ont bouleversé des vies… il est temps de tout révéler. Parler de mon histoire soulagera peut-être ceux qui se trouvent dans une situation semblable.

1. *Ma mère est née dans un endroit appelé Escoumins et c'est à l'embouchure du Saguenay, bien passé la ville de Québec. En tout cas, elle est née là et son père était un Bouchard, Théophile*

212. Extraits traduits par Claire Trépanier et traduction vérifiée par Carol Quimper.

Bouchard, et sa mère s'appelait Georgina Tremblay. Les Tremblay étaient originaires du Lac-Saint-Jean.

5. *Vendredi dernier, alors qu'on faisait sauter un lit de frittage, une décharge prématurée est survenue et un homme, Tuffield* [sic] *Bouchard, a été si terriblement blessé qu'il est mort mercredi matin. Ses deux yeux ont été éjectés et son visage et ses mains complètement noircis et lacérés. Un autre, Geo. Tremblay, a aussi été sérieusement blessé, mais il a récupéré. Bouchard laisse une femme et une famille ; l'autre n'était pas marié.*

21. *C'était un homme merveilleux. Il nous fabriquait de belles chaises berçantes et des chevaux berçants. Mon frère Germain et moi allions à la rivière de la 4ᵉ concession et nous l'aidions à retirer les castors de ses trappes. Nous demeurions là pour la nuit dans une petite cabane près de la rivière et nous dormions sur des matelas. Je me souviens quand il faisait le sirop d'érable. Il était vraiment artiste dans la sculpture du bois.*

CHAPITRE 2 : *Son arrivée dans une maison apportait toujours réconfort, consolation et espoir.* […] *Il aimait le plaisir sain* […] *Il laissait un rayon de soleil partout où il allait.*

29. *En fait, au début de l'année 1896, au cours d'une de ses rares visites à Montmartre, le pasteur de Wolseley était venu annoncer à M. et Mme De Tremaudan qu'il avait reçu l'ordre de faire cesser ces soirées de danse. Le bon prêtre admit que personnellement il comprenait que les danses de Montmartre étaient bien conduites, mais qu'il était tout de même obligé d'exécuter les ordres reçus. Le clergé du Canada ne tolérerait pas la danse, particulièrement les danses telles la valse, la polka, la mazurka, et irait jusqu'à refuser les sacrements aux personnes qui participeraient ou organiseraient des danses. Le pasteur conseilla aussi de ne plus inviter les jeunes de Wolseley à quelque rencontre que ce soit, les parents canadiens-français s'étant plaints que les jeunes n'étaient pas capables de travailler le lendemain d'une soirée dansante à Montmartre.*

30. *Doté d'une foi vive et profonde, il s'est dévoué de plein cœur au bien-être temporel et spirituel de ses ouailles. Il a partagé leurs*

efforts, leurs épreuves et leurs privations qu'il a déjà connus lui-même. Ils lui faisaient confiance. Son arrivée dans une maison apportait toujours réconfort, consolation et espoir. Il réglait les différends et ravivait leur courage. Il était indulgent envers les pécheurs, mais était lui-même un ferme ennemi du péché sous toutes ses formes. Il relevait le paresseux et encourageait le timide. Il aimait le plaisir sain, ce qui était nécessaire à l'homme des prairies. Il laissait un rayon de soleil partout où il allait. Tel était le prêtre-missionnaire qui a exercé une influence profonde et durable sur les colons de Montmartre, autant par ses visites à leur demeure que par son ministère dans la pauvre église de Wolseley.

CHAPITRE 4 : *Nous avions une vie de famille tranquille là-bas.*

48. *Nous avions une vie de famille tranquille là-bas.*

56. *« Fairy ! Des poules dans le jardin ! »*

57. C : *Qui l'a entraîné ?*

    L : *Oh ! Nous ne l'avons pas entraîné. C'est lui qui nous a entraînés !*

60. *Mon père était terrible, un espiègle ; parfois, il s'attirait des ennuis.* [Un jour] *il alla faire une tournée à cheval avec un autre enfant. Ils avaient des chevaux. Il eut beaucoup de plaisir ! Une longue course soutenue et puis il revint, mit le cheval dans la grange et entra.* […] *Et son père l'a battu parce qu'il avait laissé l'animal suant dans la grange et qu'il aurait pu en mourir.* […] *Il était très fâché de cette négligence que mon père avait faite, de laisser cet animal sans réfléchir aux conséquences.*

65. *Aujourd'hui, c'est le 1er novembre* [2004] *et pourquoi ceci me revient à la mémoire, je ne le saurai jamais… peut-être parce que ma grand-mère, la mère de ma mère, est morte le 1er novembre 1920. Elle avait seulement 51 ans. Et ma mère est allée aux funérailles avec mon frère Jos qui avait deux ans et demi à ce moment-là. Alors, tu peux t'imaginer les remous que cela a dû causer dans Hanmer lorsqu'elle s'est montrée aux funérailles. Il a dû y avoir*

beaucoup de commérages. «As-tu vu qui est ici?» En tout cas, c'est juste un souvenir.

71. L: *Il y avait un rodéo au parc Lansdowne. Et après le rodéo, ils vendaient tous les bœufs que les cowboys avaient montés. Quelque chose comme ça. Est-ce comme ça* [que ça se passait]*?*

    G: *Ouais!*

    L: *Quelque chose comme ça. En tout cas, il en a acheté un. Et les cowboys l'ont amené à la maison. Ils ont entraîné le pauvre animal et l'ont mis dans la grange. Il* [son père] *sort de la grange et ferme la porte, tu sais. Alors, le boulanger est arrivé et a dit: «Il semble que vous ayez fait une bonne affaire avec ce bœuf. Allons le voir!» Ils se rendent à la grange et Maman va avec eux…*

    G: *… et elle a ouvert la porte…*

    L: *… et le bœuf s'est sauvé!*

79. […] *comme elle a dû se sentir seule après le départ de mon père! Elle n'en a jamais, jamais parlé, ni même de mon père et je suis certaine qu'elle devait beaucoup penser à lui.*

82. *Ton père est un prêtre!*

83. *Après le départ de mon père, je pense à tout le travail que ma mère devait faire toute seule. Dans ce temps-là, il fallait mettre des doubles fenêtres pour l'hiver et les enlever au printemps. Et elle avait un jardin. Il y avait beaucoup de travail à y faire. Et pour le lavage, il fallait chauffer de l'eau dans une double chaudière. Pendant l'hiver, nous fermions la cuisine d'été et vivions dans le salon et la salle à manger qui n'étaient pas très grands. Mais évidemment, nous étions quatre et c'était une maison de quatre chambres à coucher à cette époque. Maman avait une machine à coudre Singer. Je pense que c'était la seule marque en vente à l'époque. Elle avait une pédale. Ça m'émerveille de penser comment elle a réussi à faire toutes les choses qu'elle a faites avec cette machine. Elle a fait tous nos vêtements. C'était une*

merveilleuse couturière, une bonne pourvoyeuse et une bonne cuisinière.

86. *Joe Ray avait fabriqué un traîneau et après une tempête de verglas, quand les routes étaient glacées, nous – Joe, son frère Lorne et moi-même – descendions le chemin Pleasant Park en glissant à toute vitesse. Nous traversions les voies ferrées et descendions la colline escarpée à toute volée en priant pour qu'aucun véhicule ne vienne d'un côté ou de l'autre du chemin River.*

87. *Elle nous accordait beaucoup de liberté. Dans tout. Tôt au printemps, nous avions l'habitude d'aller nous baigner dans le trou d'eau sur le chemin Smith. C'était un trou qui avait été creusé pour tirer l'argile nécessaire à la fabrication des briques. Jack mentionnait ceci l'autre jour. Nous avions l'habitude de nous soucier que nos cheveux soient secs. Nous nous demandions si elle allait voir nos cheveux mouillés, tu sais. Et il a dit: «Oh! C'est toi qui étais inquiet parce que la seule chose qu'elle avait à faire était de regarder ton cou, et il était propre!»*

101. D: *Il haïssait son père à cause de ce qui s'était passé. Il était l'aîné et il s'est senti complètement abandonné et il a vu comment le cœur de ma grand-mère avait été brisé. Et son cœur aussi était brisé! Il était assez âgé. Et il éprouvait du ressentiment envers lui. Il le haïssait et ne pouvait jamais dire un mot gentil à son sujet.*

C: *Quoi d'autre t'a-t-il dit au sujet de ton grand-père?*

D: *Je ne peux pas le répéter! Il avait l'habitude d'utiliser des mots pas gentils quand je demandais quelque chose à son sujet.*

112. L: *Le Juif et sa femme avaient un enfant. Ils habitaient en bas, nous vivions en haut. Et, tout d'un coup, un matin, il est parti avec sa famille! Le gars s'en est allé. Il a tout laissé là.* […] *Et puis, quand le Juif est parti, nous avons occupé toute la maison.*

G: … *et le magasin.*

113. *«Grosse gâterie.»*

114. *Il y en avait des centaines là, à Billings Bridge, tu sais, vivant sous des tentes et tout ça. Bien* [certains avaient recours à] *d'autres expédients. Je ne pense pas que tous aient eu des tentes.*

119. *C'était de l'argent pour la faire taire.*

120. *Maman avait une très bonne amie, M*[me] *Sutherland. Elle avait trois fils et elle et Maman sortaient assez souvent ensemble. Pour elles, une sortie c'était d'aller au jardin de thé sur la rue Sparks et de faire lire leur tasse de thé. C'était une vraie manie chez elles. Elle et Maman s'étaient jointes au club de quilles et elles y allaient une fois par semaine, je pense. C'était à peu près le plus grand divertissement que ma mère ait eu depuis un bon moment.*

126. *Pauvre Maman ! Elle a certainement essayé beaucoup de choses !*

137. *Je ne me souviens pas d'avoir eu quoi que ce soit à déménager. Tout ce que nous avions c'était deux lits. Et en plus, quand nous avons déménagé sur la rue Slater et que nous sommes arrivés, l'appartement n'était pas vide. Alors, nous sommes montés à l'étage supérieur et c'était vide. Nous avons dû emménager là et déménager à nouveau au premier le lendemain matin.*

140. *«REPOS COMPLET AU LIT.»*

148. G : *Quand Papa est décédé en 1944, nous ne savions même pas s'il vivait !*

L : *Non. Je me demande si Maman le savait.*

G : *Non. Je suis certaine qu'elle ne le savait pas. Je ne pense pas qu'elle ait entendu parler de lui du tout. Et j'imagine que c'est l'entente qu'ils avaient conclue quand il est parti, qu'il n'y aurait pas de communication.*

150. *Une femme de classe !*

153. *Elle m'a fait un manteau à partir d'un manteau que la femme de Lorne ne voulait plus. [...] Je me souviens d'un* [manteau] *en particulier que j'aimais. C'était un petit manteau. Il avait de la*

fourrure aux poignets et elle avait fait un petit manchon de fourrure. Je l'AIMAIS ! Je me sentais particulièrement chic dedans.

155. *Mon père avait un vrai parachute et elle en a pris une pièce et m'a fait un parachute pour que je puisse le lancer dans les airs.*

158. *Je me souviens aussi qu'elle m'avait tricoté un chapeau. C'était une tuque que je détestais. C'était une tuque avec une partie qui descend sous le menton. Je ne voulais pas l'offenser alors je la portais en sortant de la maison et dès que j'étais rendu au bas de la rue, je l'enlevais.* […] *Elle était rouge et bleu.*

161. S : *Elle prenait toujours ses repas avec nous et elle lavait toujours la vaisselle chaque soir et elle AIMAIT ses patates en purée. Chaque soir, elle devait avoir des patates.*

   C : *Toujours en purée ?*

   S : *Toujours en purée. Oh ! Je devrais dire en purée ou bouillies, mais rien de plus fantaisiste que ça. Eh oui ! Pour elle, un repas n'était pas complet s'il n'y avait pas de patates. Et je savais toujours si… bien elle et Maman s'entendaient bien. Mais évidemment, tu sais, si tu as deux cuisiniers dans la cuisine, parfois il y a des chamailles. Nous n'étions pas une maisonnée très expressive, alors il n'y avait pas d'éclats de voix, mais je savais toujours quand elle et Maman étaient en froid parce que Maman ne faisait pas les patates.* […] *Ma mère ne faisait pas les patates et Nanny ne lavait pas la vaisselle. Alors, je savais : « Voilà ! » Elles ne se parlaient pas. Mais le lendemain, tout était revenu à la normale.*

162. *Je me souviens qu'elle a eu le mal de mer dans la chaise berçante sur la véranda.*

165. *Madame Rae, une petite dame très gentille et sociable, qui éprouvait du plaisir à faire des choses agréables pour ses amis, par exemple, faire une robe en soie de parachute pour un de mes nourrissons ou garder pendant que j'étais à l'hôpital pour donner naissance à un autre bébé. Et, à plusieurs occasions, garder pour nous donner la chance, à moi et à mon mari, de nous « évader ». À l'occasion, aussi, elle arrivait avec une bonne blague. Elle*

adorait être grand-mère et mère de ses trois enfants et elle rayonnait carrément de fierté à leur sujet.

166. *C'était une merveilleuse grand-maman! Je veux dire, elle avait l'allure d'une grand-maman et elle était toujours là pour nous. Quand j'étais en première et deuxième année, ma mère travaillait toujours, alors elle* [grand-maman] *faisait mon dîner et je crois qu'un de mes souvenirs les plus vifs est d'aller à la maison pour dîner avec elle. Nous avions l'habitude d'écouter «Jake and the Kid» à la radio. C'était sur l'heure du midi.*

167. *Une fois, je suis resté avec Nanny Ray chez mon oncle pendant que Maman était à l'hôpital pour donner naissance. À cette époque, je ne comprenais pas ce qui arrivait à ma mère, mais selon moi, elle était en grand danger. Nanny, voyant mon inquiétude, m'en parla. Comme je demeurais inquiet, elle me suggéra de marcher jusqu'à l'église et de dire une prière pour ma mère. J'ai fait ça et je me souviens d'être dans l'église tout fin seul en train de «parler à Dieu». Après avoir exprimé ma demande suffisamment, je revins voir Nanny et lui racontai mon expérience. Elle m'assura que maintenant qu'un enfant avait fait une demande à Dieu, tout irait bien. Alors, quand la naissance se déroula sans incident (du moins, c'est ce qu'on me dit), je ne fus pas surpris et je sentis que j'avais joué un grand rôle dans ce résultat.*

168. D: *Je me souviens d'avoir eu une discussion avec elle au sujet de Dieu. Je lui dis: «Il n'y a pas de Dieu.» Et elle dit: «OUI, IL Y EN A UN.» Et la discussion était comme ceci: «Non, il n'y en a pas.» «Oui, il y en a un.» Tu sais. «Non, il n'y en a pas.» Et nous discutions. J'étais une adulte, une jeune adulte. Et je dis: «O.K. Nanny. Si tu meurs avant moi et qu'il y a un Dieu, tu reviendras me le dire.»*

    C: *Qu'est-ce qu'elle a dit?*

    D: *Elle a dit: «Je le ferai.» Et ce fut le point final.*

172. *Il y a eu une autre occasion où elle s'est fâchée contre moi. Ce fut toute une leçon que j'appris d'elle. Je n'avais pas l'intention d'être méchante. Je ne me souviens pas quel âge j'avais. Nous étions dans la maison d'Aylmer. C'était Noël et mes parents*

avaient l'habitude de nous donner de l'argent pour acheter un cadeau à Nanny. J'essayais de trouver un cadeau pour tout le monde et j'ai oublié que je n'avais pas de cadeau pour Nanny. Je n'avais plus d'argent et je savais que je ne pourrais pas en obtenir plus. Alors, j'ai fouillé dans mes tiroirs et j'ai trouvé une bouteille de parfum que je n'avais jamais ouverte. C'était un cadeau que j'avais reçu. Je ne me rappelais pas qui me l'avait donné. Alors, je l'ai enveloppé très joliment et je l'ai mis sous l'arbre de Noël pour Nanny. Et je n'y ai plus repensé par la suite. Je ne me rappelle rien de ce Noël. Mais le Noël suivant, je reçus ce même parfum de Nanny. Et j'étais très désappointée parce qu'elle nous donnait toujours quelque chose qu'elle avait fait elle-même pour Noël. Et j'avais très hâte d'ouvrir mon cadeau. Et je restai assise là et pensai: «C'est le cadeau que je lui ai offert.» Et je pensai: «Oh Mon Dieu! C'est elle qui me l'avait donné.» Et alors, je la regardai et elle était comme ceci [elle imite sa grand-mère qui la fixe du regard]. […] *Oh! Comme j'étais irritée contre elle et elle contre moi. Nous n'en avons jamais parlé et je ne l'ai jamais dit à mes parents. En fait, je pense que je ne l'ai jamais dit à personne mais c'est quelque chose dont je me souviens.*

175. *Je me souviens d'elle, debout près de la fenêtre d'en arrière, se parlant à elle-même.* […] *Elle parlait en français alors je ne pouvais pas comprendre, mais je me souviens d'être entré dans la pièce et elle regardait par la fenêtre, très calme. Elle a pris soudainement conscience de ma présence et elle n'était pas gênée du tout. Alors… mais ce dont elle parlait ou bien à qui elle parlait…*

178. S: *Je dirais qu'elle était amusante et affectueuse, mais à la fois mystérieuse. Et cajoleuse.*

C: *Pourquoi mystérieuse ?*

S: *Je suppose que c'est à cause des larmes que je voyais de temps en temps,* […] *parce qu'elle passait beaucoup de temps seule et il semblait qu'elle aimait ça de cette façon-là.* […] *Alors, elle était juste introspective tout le temps, tu sais. Elle avait beaucoup de choses en tête et marmonnait pour elle-même parfois. Je me demandais à quoi elle pensait. Plus tard, quand j'ai appris son histoire et que je me suis rappelé comment les choses avaient*

été, tout s'est éclairci. À l'époque, lorsqu'elle pleurait ou bien lorsqu'elle adoptait une attitude tranquille alors qu'à d'autres moments elle était si extrovertie, je croyais que c'étaient de petits incidents passagers. Tout ça a soudainement eu du sens.

C : *Votre frère m'a dit qu'un jour, il l'avait surprise près de la fenêtre à se parler à elle-même doucement. Vous est-il arrivé la même chose ?*

S : *Souvent, oui ! Elle était comme ça. Elle semblait simplement regarder dans le vide en marmonnant. Je la regardais et me demandais de quoi elle pouvait bien parler.* [...]

C : *Est-ce qu'elle parlait en français ou en anglais ?*

S : *En français. C'était habituellement en français. Je pensais qu'elle priait ou essayait simplement de faire le point sur les raisons pour lesquelles sa vie était devenue ce qu'elle était ou avait suivi ce cours. Mais je ne pense pas qu'elle ressentait de la tristesse. Je n'ai sûrement jamais senti d'amertume chez elle, jamais. Mais elle était peut-être triste que les choses aient tourné de cette façon... Peut-être qu'elle aurait souhaité que les choses tournent différemment. Mais elle n'était JAMAIS fâchée et elle ne se sentait jamais comme une victime.*

CHAPITRE 9 : *Une maison où habite un aïeul recèle un joyau.*

186. *C'est un genre de club pour les gens âgés* [...] *et il était sur la rue Bronson, juste en face du Musée de la guerre.* [...] *C'était un centre communautaire auquel elle appartenait et où elle se rendait une fois par semaine peut-être. Ils jouaient aux cartes et développaient des relations sociales. Chaque année, ils avaient la journée des petits-enfants et elle m'emmenait là à cette occasion et je voyais tous ces gens âgés rayonnants, tu sais, si heureux d'avoir leurs petits-enfants avec eux.*

187. S : *Elle ne sortait à peu près pas. À l'exception de ses visites au club Good Companions, elle sortait rarement. Alors, elle et moi passions beaucoup de temps ensemble.*

C : *Qu'est-ce que vous faisiez ?*

S : *On regardait la télévision et… bien elle peignait beaucoup aussi.*

C : *Elle n'a jamais pris de cours de peinture ?*

S : *Non.* […]

C : *Est-ce qu'elle vous l'enseignait ou bien est-ce qu'elle vous laissait jouer…*

S : […] *J'étais tout à fait satisfaite de m'asseoir et de la regarder faire.*

188. *Elle adorait* [les émissions] *« Ed Sullivan » et « Laugh-In ». Elle prenait plaisir aux comédies c'est certain.*

189. […] *Elle avait une télévision dans sa chambre et elle était un oiseau de nuit plus que nous alors elle avait des écouteurs. Elle regardait la télévision et elle riait et riait au cours des émissions. Alors, c'est le souvenir que j'ai gardé d'elle : assise et riant seule devant la télé et ayant beaucoup de plaisir.*

196. *Elle était toute noire et bleue !* […] *Tout le monde était si indigné !*

197. *Un joli petit appartement, propre et rangé.* [Il y avait] *des peintures, habituellement une sur le chevalet et quelques plantes. Un charmant petit appartement.*

199. *Je me souviens encore de la joie qu'elle a ressentie quand elle a finalement été indépendante, juste comme si elle avait enfin atteint le but qu'elle avait toujours voulu atteindre, celui de ne plus être dépendante de quelqu'un un jour. Elle n'est pas restée là très longtemps,* […] *mais elle a AIMÉ cette période de temps.*

202. *Elle était tellement contente quand quelqu'un entrait dans l'ascenseur parce que c'était une nouvelle personne à qui elle pouvait me présenter. Et elle avait plusieurs petits-enfants et je suis certaine qu'ils recevaient tous le même traitement s'ils allaient lui rendre visite. Oh oui ! Elle était très heureuse de « montrer » ses petits-enfants.*

204. *Elle avait commencé à faire de la peinture et avait donné à mes parents une peinture qu'elle avait faite, une peinture qu'à l'époque je trouvais spectaculaire. Elle en était très fière et elle était heureuse que nous soyons impressionnés par son travail.*

205. *Je ne te reverrai plus jamais.*

207. *Ma mère est moi sommes allées la chercher à son appartement pour l'emmener à l'hôpital. Quand nous sommes arrivées là, elle dit: «Christine, si je ne reviens pas à la maison, tu peux prendre ma télévision»* […] *Et ma mère répétait: «Non, non. Vous serez de retour lundi. Ne vous inquiétez pas!» Elle* [Marie-Louise] *dit: «Juste au cas où, cette plante a besoin de ceci et n'oublie pas mon poinsettia», et ceci et cela et elle continuait à insister. Et ÇA, je ne l'oublierai jamais parce qu'elle n'était pas compulsive d'habitude. D'une manière ou d'une autre, elle le savait.*

209. D: *Papa (Jos) et Gertrude restèrent avec Nanny à l'hôpital.* […] *Son cœur avait flanché. Alors, ils sont allés passer la nuit avec elle. Elle est morte et Papa est venu chez moi pour me dire qu'elle était décédée.*

C: *Je suis certaine qu'il était très affecté.*

D: *Il l'était! Il l'était! Je ne m'attendais pas à ça. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle meure. Elle allait là pour un D & C* [dilatation et curetage]. […] *Elle a fait un infarctus.* […] *Son cœur n'a pas été capable de supporter l'anesthésie.*

210. *Je me souviens que j'étais très contente de lui avoir apporté cette magnifique plante parce qu'elle allait être opérée et je pensais: «Pourquoi attendre qu'elle soit à l'hôpital? Je vais lui donner maintenant.» Et je suis tellement contente de l'avoir fait parce qu'elle est morte!* […] *J'étais tellement heureuse parce qu'elle en était enchantée et je me souvenais du cadeau, tu sais* [elle fait référence à l'anecdote de la bouteille de parfum]. *J'essayais de me reprendre depuis tant d'années et j'ai réussi parce qu'il n'y avait pas de raison pour faire ça. Je suis juste passée la voir sans m'annoncer et je lui ai apporté ce magnifique chrysanthème. Elle était très, très touchée, excitée. Je me sentais très bien.*

Appendices

APPENDICE 1
Arrivée à Hanmer

Lors du 25e anniversaire de Hanmer, un article du *Sudbury Star* en date du 20 juin 1923 relate cet événement mémorable :

> *An event unique in the history of the district will be celebrated at Hanmer this week in the anniversary of the coming of the first settlers* [...]. *Twenty-five years ago, Jacob Proulx, Henry Beaulieu, Napoleon Labelle and Joseph Chartrand, came to the district and settled at what is now known as Hanmer. On April 20th, 1898, they arrived in the district. With the exception of Mr. Chartrand, they were married men, with families. Jacob Proulx, 51 year of age, when he settled in Hanmer, had a family of nine : Henri Beaulieu, 41 years of age, had a family of seven, and Napoleon Labelle, 33 years of age, had a family of four*[213].

Le journaliste arrondit un peu la vérité. D'abord, Napoléon n'a pas tout à fait 33 ans. Étant né le 24 octobre 1866, il n'a que 32 ans. Quant à la famille de quatre, il s'agit plus exactement d'une famille de trois et demi : Napoléon, Georgianne, Marie-Louise et le bébé à naître.

---

213. Reprint of the story which appeared in *The Sudbury Star* on June 20, 1923. Greater Sudbury Library.

Madame Huguette Parent, dans son document *Le Township de Hanmer 1904–1969,* a repris l'article du *Sudbury Star* et l'a traduit en français. Sa traduction indique que Napoléon a 33 ans et quatre enfants. Si c'est vrai, cela impliquerait qu'entre mai 1895, date de son second mariage, et 1898, Georgianne aurait donné naissance à trois enfants : Claire-Hilda, Paul et Dorilla. C'est possible puisqu'il est connu qu'à l'époque, les naissances étaient nombreuses et rapprochées. Mais selon les données que j'ai trouvées, Claire-Hilda, l'aînée des trois, est née à Copper Cliff le 15 octobre 1898, Paul est né à Hanmer le 8 octobre 1900 et sa sœur cadette, Dorilla, est née aussi à Hanmer le 19 août 1903. C'est donc que Napoléon n'avait que deux enfants (Marie-Louise et le bébé à naître) en avril 1898 lorsqu'ils ont emménagé à Hanmer.

Alors pourquoi Mme Parent écrit-elle qu'il a quatre enfants ? Il faut retourner à l'article original écrit en anglais pour trouver la réponse. On y lit : « [...] and Napoleon Labelle, 33 years of age, had a family of four. » Une famille de quatre personnes : Napoléon, Georgianne, Marie-Louise et Claire-Hilda (à naître). La façon dont la phrase était écrite en anglais pouvait effectivement porter à confusion. Madame Huguette Parent l'a traduite par « N. Labelle, 33 ans, en a quatre [enfants][214] ».

214. Parent, Huguette. *Le Township de Hanmer 1904–1969,* Documents historiques # 70, La Société historique du Nouvel-Ontario, Université de Sudbury, 1979, page 12.

APPENDICE 2
MAISON DE HANMER

Il est difficile de concevoir que Georgianne et Napoléon aient habité un logis à trois côtés. Probablement que Napoléon et ses compagnons ont habité un tel logis pendant qu'ils défrichaient leurs lots. Mais compte tenu du fait que Georgianne arrive en plein hiver (décembre 1898) avec une enfant de 7 ans et un bébé de deux mois, il est logique de penser que Napoléon ait bâti une maison ordinaire en bois rond. D'ailleurs, si l'on prend comme témoin la photo du logis bâti la même année par M. Jacob Proulx, un des compagnons pionniers de Napoléon, on peut affirmer que la maison bâtie par Napoléon était bien une maison de bois rond puisque toutes les maisons de l'époque étaient bâties selon les mêmes méthodes.

Napoléon a sûrement fabriqué les meubles aussi. Artisan habile, il a gardé toute sa vie un plaisir vif à travailler le bois. Ses petites-filles ont toujours en leur possession de très belles chaises faites par leur grand-père.

APPENDICE 3
PROPRIÉTAIRE FONCIER

Une analyse de la propriété des terres dans les cantons de Hanmer et de Capreol faite par l'Université Laurentienne[215] révèle qu'en 1912, l'abbé J. A. Roy est propriétaire de pas moins de sept lots (ou parties de lots) dans ces cantons. (Voir la carte des détenteurs des terres patentées d'une partie des cantons de Hanmer et de Capreol en décembre 1912 apparaissant dans le document de Guy Gaudreau, *Les activités forestières dans deux communautés agricoles du Nouvel-Ontario, 1900–1920*, page 526.)

J'ai vérifié les titres de propriété au Land Title Office de Sudbury. Deux des lots indiqués sur la carte comme étant ses propriétés ne sont pas enregistrés à son nom. Ils ont été donnés à l'Église par des paroissiens en 1907 et 1909, probablement pour bâtir l'église et le presbytère. Quatre autres lots sont bel et bien enregistrés à son nom. Je n'ai pu trouver de données sur le septième. Cependant, en plus des lots mentionnés par M. Gaudreau, il aurait aussi été le premier propriétaire d'une partie du lot 9, concession VI dans le canton de Blezard, selon la carte du canton publiée dans *Valley East 1850–2002*[216].

Qu'un prêtre catholique soit propriétaire foncier ne manque pas de soulever des questions comme le confirment les commentaires de l'analyste :

> *Un cas mérite d'être souligné ici, bien que ce ne soit pas celui d'un agriculteur. Il s'agit de Joseph Alphonse Roy, premier curé de la paroisse Saint-Jacques de Hanmer. L'étendue de ses propriétés foncières pourrait étonner. Mais en fait, tout se passe comme s'il s'agissait d'une stratégie pour veiller à l'homogénéité – religieuse et peut-être culturelle – de sa paroisse. C'est du moins l'hypothèse que nous voudrions soumettre. Le curé rachète les terres de ceux qui partent pour les revendre vraisemblablement à de nouveaux paroissiens le temps venu. Nouveaux paroissiens qu'il se permet sans doute de*

215. Gaudreau, Guy. « Les activités forestières dans deux communautés agricoles du Nouvel-Ontario, 1900–1920 », dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, pages 501–529.
216. Lebelle, Wayne F., *Valley East 1850–2002*, page 82.

> *sélectionner. Le curé jouerait ainsi un rôle beaucoup plus actif qu'on ne l'a cru dans la colonisation des terres*[217].

Que penser d'une telle hypothèse ? Les démarches de l'Église mentionnées au chapitre 2 pour établir une présence catholique et francophone dans tout le territoire canadien justifieraient parfaitement cette hypothèse. Mais nous n'en avons aucune preuve. Les résultats de ma recherche indiquent bien que le père Roy a revendu la majeure partie de ses terres à des colons francophones mais l'a-t-il fait parce qu'il exerçait un contrôle amical et discret sur le choix des habitants de la paroisse ou bien simplement parce que l'acheteur s'adonnait à être un francophone catholique ? Comme il connaissait les visées de l'Église sur la colonisation, je pense qu'il était conscient de l'importance de donner le premier choix à un colon catholique et francophone. Mais il ne se sentait sûrement pas lié par cette mission de l'Église puisqu'en 1925 il revend un de ses lots du canton de Hanmer à un anglophone.

Mais ce qui pique la curiosité devant l'achat par un curé de tant de terres, c'est la question financière. Où l'abbé Roy a-t-il pris l'argent pour acheter tant de lots ? Certes, le clergé séculier ne fait pas vœu de pauvreté et un curé de paroisse reçoit de l'Église un modeste salaire pour ses fonctions. Mais est-il suffisant pour acheter tant de terres ? Peut-être qu'il a fait des économies au cours des années précédentes. Qui sait ?

Une chose est certaine. Ces achats ont comme impact qu'il n'est plus simplement le curé du village. Il est devenu propriétaire foncier et propriétaire foncier avec un certain pouvoir social parce qu'en général, un colon de Hanmer ou de Capreol possède une ou deux terres. Or lui en possède cinq ! C'est donc qu'il a son mot à dire quand vient le temps de discuter des questions qui concernent le développement du canton.

---

217. Gaudreau, Guy, *opus cit.*, page 527.

APPENDICE 4
Amour Immaculé

Je sais en une église un vitrail merveilleux
Où quelque artiste illustre, inspiré des archanges,
A peint d'une façon mystique, en robe à franges,
Le front nimbé d'un astre, une Sainte aux yeux bleus.

Le soir, l'esprit hanté de rêves nébuleux
Et du céleste écho de récitals étranges,
Je m'en viens la prier sous les lueurs oranges
De la lune qui luit entre ses blonds cheveux.

Telle, sur le vitrail de mon cœur je t'ai peinte,
Ma romanesque aimée, ô pâle et blonde sainte,
Toi, la seule que j'aime et toujours j'aimerai,

Toi qui restes muette, impassible et qui, fière,
Peut-être me verras, sombre et désespéré,
Errer dans mon amour comme en un cimetière !

Poème d'Émile Nelligan tiré de *L'École littéraire de Montréal, Les soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Eusèbe Senécal & Cie, 1900, page 313.

Liste des personnes interviewées

(Par ordre chronologique des entrevues)

1. Gertrude Mantha, née Gertrude Ray, deuxième enfant de Marie-Louise Bouchard Labelle et de J.A. Roy.
2. Louise Mantha, petite-fille de Marie-Louise Bouchard Labelle et de J.A. Roy.
3. Suzanne Mantha, petite-fille de Marie-Louise Bouchard Labelle et de J.A. Roy.
4. Albert Laurent Ray (Lorne), troisième enfant de Marie-Louise Bouchard Labelle et de J.A. Roy.
5. Valérie Ray, née Bennett, seconde épouse d'Albert Laurent Ray (Lorne).
6. David Ray, fils de Lorne Ray, à Calgary, Alberta.
7. Clothilde Bergeron Baelde, nièce de Marie-Louise, à Hanmer, Ontario.
8. Georgette Bergeron, nièce de Marie-Louise, à Hanmer, Ontario.
9. Desneiges Bergeron, nièce de Marie-Louise, à Hanmer, Ontario.
10. Cathy Ray-Steele, nièce de Marie-Louise à Manotick, Ontario.
11. Anne Mantha, petite-fille de Marie-Louise Bouchard Labelle et de J.A. Roy.
12. Albert Mantha, petit-fils de Marie-Louise Bouchard Labelle et de J.A. Roy (par lettre).
13. Patrick Mantha, petit-fils de Marie-Louise Bouchard Labelle et de J.A. Roy.

14. Pauline Mantha, petite-fille de Marie-Louise Bouchard Labelle et de J.A. Roy.
15. Jean-Pierre Mantha, petit-fils de Marie-Louise Bouchard Labelle et de J.A. Roy.
16. Diane Ray-Parker, petite-fille de Marie-Louise Bouchard Labelle et de J.A. Roy.
17. Donald Ray, petit-fils de Marie-Louise Bouchard Labelle et de J.A. Roy (par courriel).
18. Michael Ray, petit-fils de Marie-Louise Bouchard Labelle et de J.A. Roy et son épouse Nancy.
19. Christina Ray-Richardson, petite-fille de Marie-Louise Bouchard Labelle et de J.A. Roy.
20. Frank Mansfield, qui a vécu la Grande Dépression à Ottawa, enfant, et qui a bien voulu me raconter ses souvenirs. Un merci posthume et bien reconnaissant.
21. Oliver Wendell Williams, un ami de Frank Mansfield, qui a aussi vécu, enfant, la Grande Dépression à Ottawa et qui a participé à l'entrevue avec Frank.
22. Daniel J. Kealey, ex-prêtre catholique, président de la firme People in Development. Il m'a éclairée sur la hiérarchie et les règles gouvernant l'Église catholique.

Liste des personnes qui m'ont aidée dans mes recherches

Merci à vous tous qui m'avez guidée dans mes recherches. Je n'ai jamais vu le visage de plusieurs d'entre vous. C'est un effet négatif de la technologie moderne qui, bien qu'elle nous permette de communiquer à distance avec une merveilleuse facilité, nous prive en même temps du grand plaisir de serrer la main de ceux avec qui on s'entretient. Peut-être un jour aurai-je le plaisir de vous rencontrer.

1. Lynn Keating, infirmière à Wolseley en Saskatchewan dont l'aide m'a été spécialement précieuse. Elle a trouvé la photo du père Roy et m'a donné le nom d'un prêtre canadien en détachement à Rome. Toutes mes amitiés !
2. Sr. Ria Gerritsen, SCSL, archiviste à l'évêché de Regina, Saskatchewan. Elle a trouvé les lettres manuscrites du père Roy et m'a permis de les photocopier. Merci de cette inestimable source d'information.
3. Sr. Leona, religieuse au diocèse de Medicine Hat, Alberta (par courriel).
4. Father Donald Bolen, prêtre de Saskatchewan en détachement à Rome pour une courte période (par courriel).
5. Dr Luca Carboni, archiviste au Vatican (par correspondance).
6. Susan Fortin : une parfaite inconnue rencontrée au Land Registry Office de la Ville d'Ottawa. Elle a eu la gentillesse de m'aider à dénicher des documents légaux sur microfilms et à les interpréter. Elle était là pour faire de la recherche pour une amie et a fini par faire une partie de la mienne.

7. André Lalonde, historien, Université de Regina, Saskatchewan (par téléphone).
8. Laurier Gareau, président sortant de la Société historique de la Saskatchewan (par téléphone).
9. Tim Novak, archiviste, Saskatchewan Archives Board, Regina, Saskatchewan (par courriel).
10. Dave Yanko, Virtual Saskatchewan (par courriel).
11. Rev. Anthony Man-Son-Hing, chancelier secrétaire de l'évêque, diocèse de Sault Ste-Marie, Sudbury, Ontario (par courriel).
12. Nina Prestera, qui a traduit en italien mes lettres à l'archiviste du Vatican.
13. Diana Frey, église catholique St-Patrick, Medicine Hat, Alberta. Elle a trouvé un contact pour moi au diocèse de Medicine Hat (par courriel).
14. Mgr Angelo Caruso, diocèse de Sault Ste-Marie, Sudbury, Ontario (par courriel).
15. Marie-Louise Perron, Centre canadien de généalogie, Division de la référence et de la généalogie, Bibliothèque et Archives Canada, Ottawa.
16. Michelle Landriault, Land Title Office, Sudbury, Ontario.
17. Jim Fortin, Curator, City of Greater Sudbury Heritage Museum (par courriel).
18. Clara Fouillard, Chancery Archives, Kamloops, Colombie-Britannique (par courriel).
19. Nada Mehes-Rovinelli, Archivist, Greater Sudbury Public Library.
    Mme Mehes-Rovinelli m'a été d'un grand secours en me guidant patiemment à travers les archives et les microfilms de la bibliothèque et en partageant avec moi ses connaissances poussées sur l'histoire des mines du Nouvel Ontario.
20. Serge Barbe, Archiviste, Archives de la Ville d'Ottawa (par courriel).
21. Hariette Fried, Reference Assistant, City of Ottawa Archives (par courriel).
22. Juliette Champagne, Edmonton. La référence qu'elle m'a suggéré de consulter m'a permis de trouver des données sur la fin de la vie du père Roy.

Photos de famille



Marie-Louise Bouchard bébé.



Claire-Hilda (assise) et
Marie-Louise Labelle, *circa* 1899.



Marie-Louise au temps des amours.



Père J.A. Roy.



Joseph Ray, fils aîné de Marie-Louise
et de J.A. Roy.



Joseph Ray, fils aîné de Marie-Louise et de J.A. Roy.



Marie-Louise *circa* 1940.



Albert Laurent (Lorne) Ray,
fils cadet de Marie-Louise et de J.A. Roy.



Marie-Louise en pique-nique,
circa 1943.



Gertrude Ray, fille de Marie-Louise et de J.A. Roy, 1944.



Marie-Louise (Nanny) et sa
petite-fille, Diane Ray, *circa* 1945.



Marie-Louise à Toronto, *circa* 1952.



Les trois sœurs (de gauche à droite):
Dorilla et les deux commères, Claire et Marie-Louise.



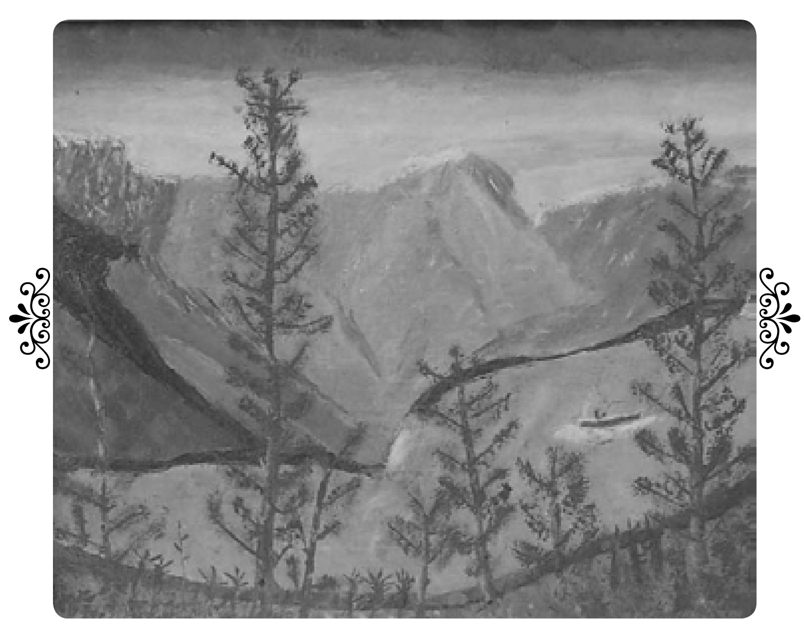
Marie-Louise et sa filleule
Georgette Bergeron, 1960.



Marie-Louise (Nanny) avec ses petits-enfants
David et Cathy Ray, juillet 1964.



Mariage de Michael Ray, petit-fils de Marie-Louise,
21 juillet 1973. Nanny à gauche du marié.



Peinture faite par Marie-Louise. Canot sur la rivière.



Peinture faite par Marie-Louise.
Village au bord de l'eau.

Documents

Acte de naissance de Désiré Jérémie Roy.



du régistre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de

AINT-MARCELLIN DE LES ESCOUMINS, CTÉ SAGUENAY, P. Q., CANADA

DIOCÈSE DU GOLFE-ST-LAURENT

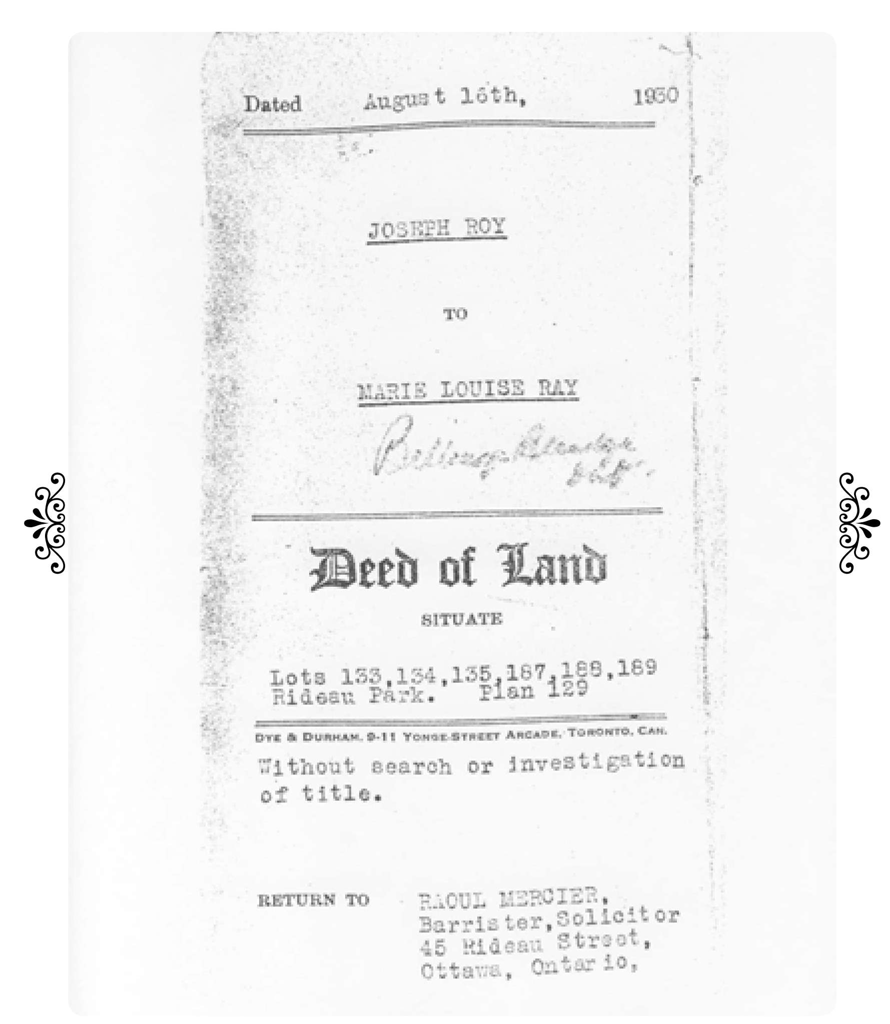
e mil huit cent quatre-vingt onze.

Le premier octobre mil huit cent quatre-vingt onze, nous prêtre missionnaire sous-signé avons baptisé Marie-Louise, née la veille fille légitime de Théophile Bouchard, journalier, et de Georgianne Tremblay des Escoumins. La parrain a été Jean Bouchard, oncle de l'enfant, et la marraine Catherine Dion, sa femme qui ont signé avec nous, le père absent.
Lecture faite.

Jean Bouchard
Catherine Dion

C. L Parent. ptre., V.F.

Acte de naissance de Marie-Louise Bouchard.


Dated August 16th, 1930

JOSEPH ROY

TO

MARIE LOUISE RAY

Deed of Land

SITUATE

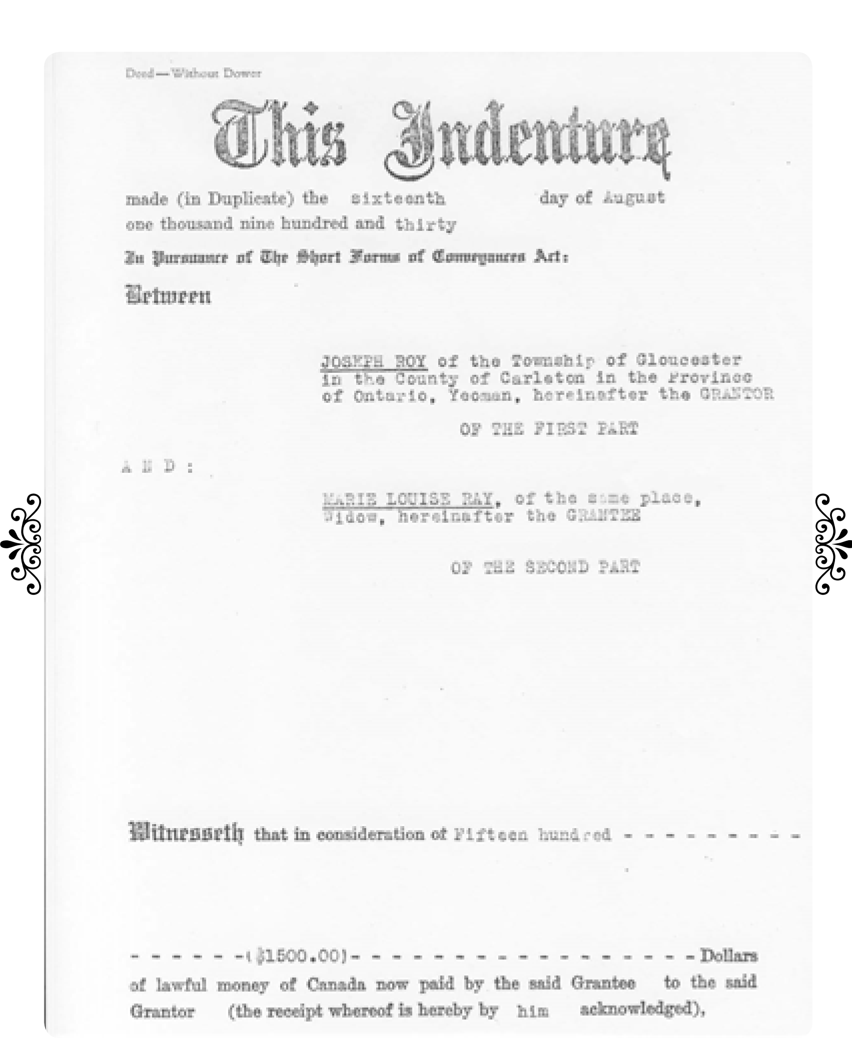
Lots 133,134,135,187,188,189
Rideau Park. Plan 129

DYE & DURHAM, 9-11 YONGE-STREET ARCADE, TORONTO, CAN.

Without search or investigation of title.

RETURN TO RAOUL MERCIER,
Barrister,Solicitor
45 Rideau Street,
Ottawa, Ontario,

Document notarié en date du 16 août 1930, indiquant le transfert des titres de propriété de Joseph **Roy** à Marie-Louise **Ray**, page 1.



Deed—Without Dower

This Indenture

made (in Duplicate) the sixteenth day of August
one thousand nine hundred and thirty

In Pursuance of The Short Forms of Conveyances Act:

Between

JOSEPH ROY of the Township of Gloucester
in the County of Carleton in the Province
of Ontario, Yeoman, hereinafter the GRANTOR

OF THE FIRST PART

AND:

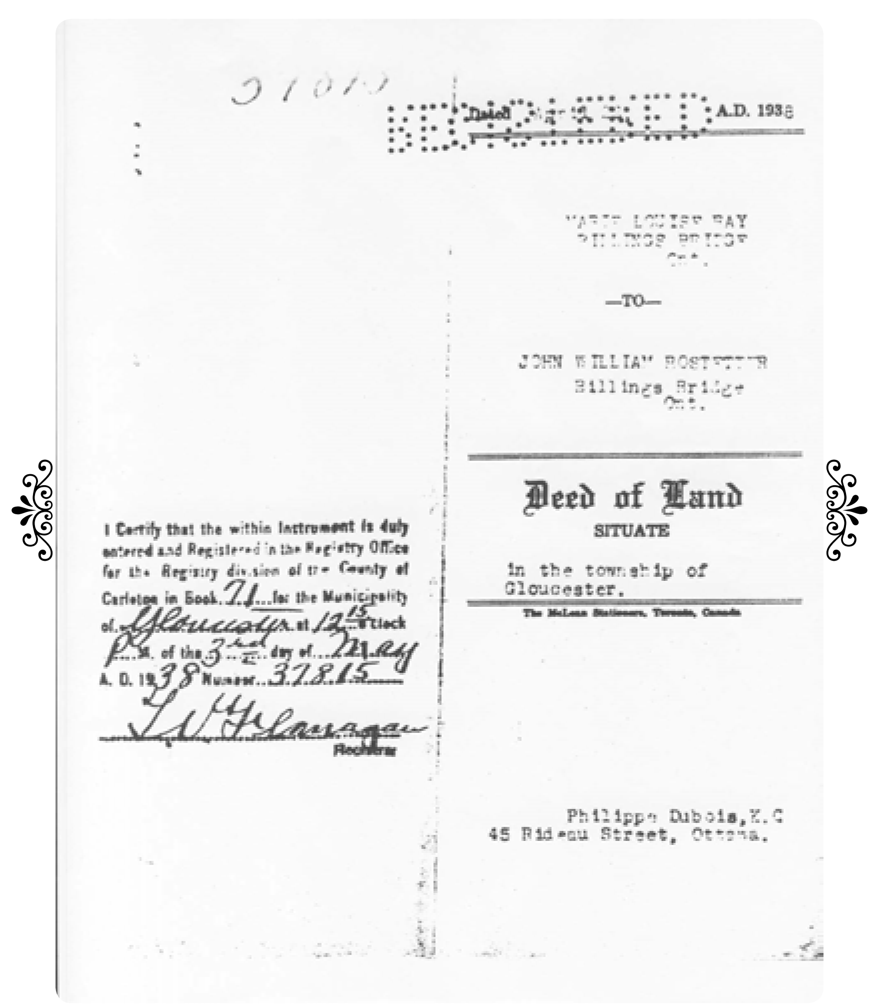
MARIE LOUISE RAY, of the same place,
Widow, hereinafter the GRANTEE

OF THE SECOND PART

Witnesseth that in consideration of Fifteen hundred - - - - - - - - -

- - - - - -($1500.00)- - - - - - - - - - - - - - - - Dollars
of lawful money of Canada now paid by the said Grantee to the said
Grantor (the receipt whereof is hereby by him acknowledged),

Document notarié en date du 16 août 1930, indiquant le transfert des titres de propriété de Joseph **Roy** à Marie-Louise **Ray**, **veuve**, pour un montant de 1500$, page 2.


Dated ... A.D. 1938

MARIE LOUISE RAY
BILLINGS BRIDGE
Ont.

—TO—

JOHN WILLIAM ROSTETTER
Billings Bridge
Ont.

Deed of Land
SITUATE
in the township of
Gloucester.

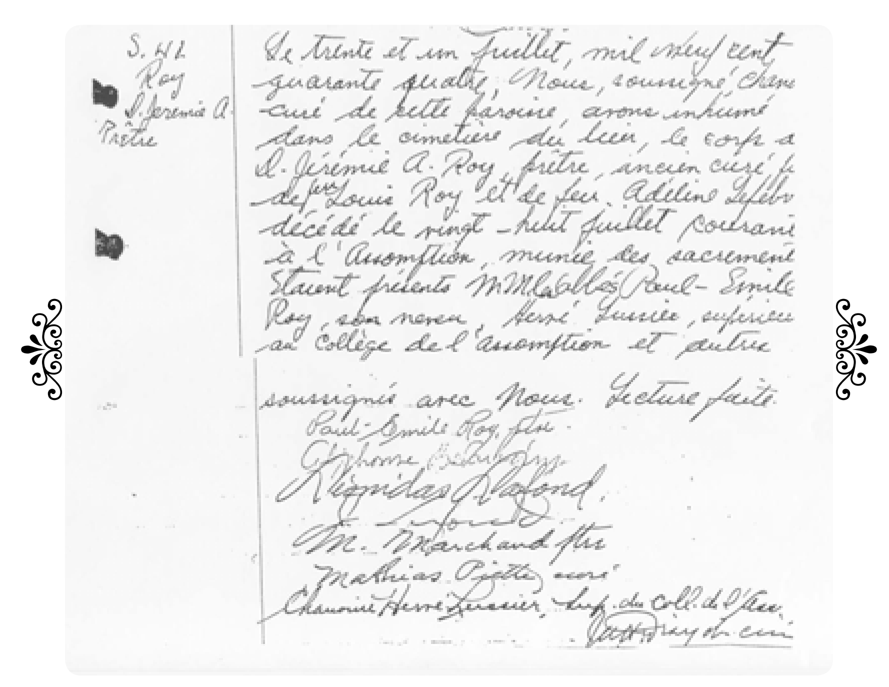
The McLean Stationers, Toronto, Canada

I Certify that the within Instrument is duly entered and Registered in the Registry Office for the Registry division of the County of Carleton in Book 71 for the Municipality of Gloucester at 12.15 o'clock P.M. of the 3rd day of May A. D. 1938 Number 37815

Registrar

Philippe Dubois, K.C
45 Rideau Street, Ottawa.

Contrat de vente des lots de Rideau Park par Marie-Louise **Ray** à John William Rostetter, 3 mai 1938.



S. 41
Roy
D. Jérémie A.
Prêtre

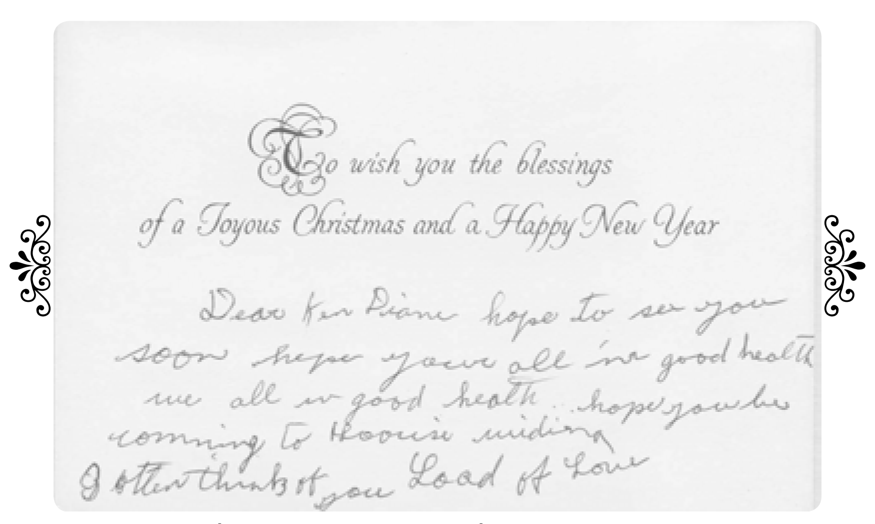
Le trente et un juillet, mil neuf cent
quarante quatre, Nous, soussigné, chan
curé de cette paroisse, avons inhumé
dans le cimetière du lieu, le corps d
D. Jérémie A. Roy, prêtre, ancien curé, f
de feu Louis Roy et de feu Adéline Lefebv
décédé le vingt-huit juillet courant
à l'Assomption, muni des sacrement
Étaient présents MM. les abbés Paul-Émile
Roy, son neveu, Hervé Lussier, supérieu
au Collège de l'Assomption et autres
soussignés avec Nous. Lecture faite.

Paul-Émile Roy, ptre
[illegible]
Léonidas Lafond
[illegible]
M. Marchand ptre
Mathias Piette, curé
Chanoine Hervé Lussier, sup. du Coll. de l'Ass.
[illegible] curé

Acte de décès de D. Jérémie A. Roy, mort le 28 juillet 1944.

Joseph Ray né 12 Avril
1917 a 8.20 heure du soi
a The women's maternity
hopital of Ottawa
Pri. Communion et conf 31 May 1929
St. Billing Bridge
Gertrude Ray né 30 octob
1918 3 40 heurs a in private
hopital Summit St.
prim. communion et conf. Ottawa
21 April 1926
Albert Ray né 16 March
1921 A 9 hr. a.m.
Rideau Park
Stanly ave. Billing
premier communion
et confirmation Mai 31 1929 Park

Note écrite par Marie-Louise indiquant la date et le lieu de naissance de ses enfants.



To wish you the blessings
of a Joyous Christmas and a Happy New Year

Dear Ken Diane hope to see you
soon hope your all in good health
we all in good health .. hope you be
comming to Rouse riding
I often think of you Load of Love

Carte de Noël écrite par Marie-Louise à sa petite-fille Diane Ray.

Bibliographie

1. Abbott, Elizabeth. *Une histoire des maîtresses,* Éditions Fides, 2004, 617 pages. ISBN 2-7621-2494-8.
2. Allaire, chanoine J. B. A. *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français,* compléments 1, Montréal, Imprimerie de la « Croix », 1928.
3. *Annuaire Might* pour l'année 1918 et 1919. Compilé et publié par Might Directories Limited, Ottawa, 1919. Sur microfilm aux archives de la Ville d'Ottawa.
4. Bédard, Roméo, abbé. *History Montmartre, Sask. 1893–1953.* Regina, diocèse de Regina, 1953. J'ai trouvé une copie de ce document inédit au Saskatchewan Archives Board à Regina.
5. Black, Norman Fergus. *History of Saskatchewan and The Old North West,* North West Historical Company Publishers, 1913, 605 pages.
6. Brault, Lucien Dr. *Ottawa, capitale du Canada de ses débuts à nos jours,* Université d'Ottawa, 1942, 311 pages.
7. Broadfoot, Barry. *Ten Lost Years 1929–1939, Memories of Canadians Who Survived the Depression,* McClelland & Stewart Ltd.,1997, 436 pages. ISBN 0-7710-1652-2.
8. Brodeur, René et Robert Choquette. *Villages et visages de l'Ontario français,* Office de la télécommunication éducative de l'Ontario, 1979, 142 pages. ISBN 2-7621-0747-4.
9. Dumont, Micheline, Michèle Jean, Marie Lavigne et Jennifer Stoddart. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles,* Le Collectif Clio, Les Quinze, 1982, 521 pages. ISBN 2-89026-309-6.

10. Emery, Alfred. *Bulletin paroissial de Paincourt*, 1914, relaté par Amédée Emery et cité dans *Villages et visages de l'Ontario français* de René Brodeur et Robert Choquette, Office de la télécommunication éducative de l'Ontario, 1979, page 89.
11. *Farmers and Business Directory* for the counties of Haliburton, Peterboro' and Victoria and the districts of Muskoka, Parry Sound, Nipissing, Manitoulin, Rainy River, Thunder Bay and Keewatin. 1906–7, Vol. XIV, Union Publishing Company of Ingersoll, 1906, page 536.
12. Fédération des Femmes canadiennes-françaises de la paroisse St-Jacques de Hanmer, Ont. *Pionnières de chez nous*, Les Éditions de l'Ami du Peuple, juin 1982 et octobre 1982. Documents historiques numéros 76 et 77 de la Société historique du Nouvel-Ontario, 156 pages.
13. Frémont, Donatien. *Les Français dans l'Ouest canadien*, Les Cahiers d'histoire, numéro 1, la Société historique de Saint-Boniface, 1980, 163 pages. ISBN 0-920640-24-9.
14. Frenette, Pierre. *Histoire des Escoumins. Un siècle et demi d'enracinement*, Société historique de la Côte-Nord, Sites et villages nord-côtiers, numéro 7, Bibliothèque nationale du Québec, 1996, 88 pages. ISBN 2-9800993-7-6.
15. Gaudreau, Guy. « Les activités forestières dans deux communautés agricoles du Nouvel-Ontario, 1900–1920. » *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Département d'histoire, Université Laurentienne, pages 501–529.
16. Gerein, Frank. *Golden Jubilee, Archdiocese of Regina 1911–1961*, Outline History of the Archdiocese of Regina written and compiled on the occasion of its Golden Jubilee Year. Imprimatur, M.C. O'Neill, Archbishop of Regina, September 23, 1961, 269 pages.
    COMMENTAIRE : *Ce livre contient certaines erreurs sur les données historiques. Par exemple, à la page 140, on mentionne que le père J.A. Roy a été nommé premier pasteur résident de la paroisse St-Anne de Wolseley en 1882. Or cette date ne peut être exacte puisque le père J.A. Roy n'a été ordonné prêtre qu'en 1888.*
    Autre exemple : au sujet de la paroisse Sacré Cœur de Montmartre, l'auteur indique à la page 142 que la paroisse a été mise sur pied par un petit groupe de Canadiens français arrivés en 1893. Or ce sont des Français de France emmenés

par M. de Trémaudan qui sont arrivés en 1893 et non des Canadiens français.

17. Gray, Charlotte. *Canada, A Portrait in Letters,* Charlotte Gray, 2003, Anchor Canada Edition 2004, 536 pages.
18. Hémon, Louis. *Maria Chapdelaine,* éd. de luxe illustrée par Fernand Labelle, Éditions Fides, 1994, 234 pages. ISBN 2-7621-1764-X.
19. Huel, Raymond Joseph Armand. *Archbishop A.-A. Taché of St. Boniface : the 'good fight' and the illusive vision.* Edmonton : University of Alberta Press, 2003. xxv, 429 pages. ISBN 088864-406-X.
20. Lamoureux, Georgette. *Histoire d'Ottawa et sa population canadienne-française,* Tome IV, 1900–1926. Canada 1984 par G. Lamoureux, 321 pages.
21. Lamoureux, Georgette. *Histoire d'Ottawa et sa population canadienne-française,* Tome V, 1926–1950, Canada 1989 par G.Lamoureux, 327 pages.
22. *La Sainte Bible,* Éditions de Maredsous, octobre 1951, 303 pages.
23. Leaning, John. *The Story of the Glebe,* John Leaning, October 1999, 67 pages. ISBN 0-9685030-0-4.
24. LeBelle, Wayne F., *Valley East 1850-2002,* Journal Printers, Sudbury, (sans date), 355 pages. ISBN 0-9699362-2-2.
25. LeBlanc, Jean. *Dictionnaire biographique des évêques catholiques du Canada,* Collection Gratianus, Wilson & Lafleur Ltée, Montréal, 2002, 881 pages. ISBN 2-89127-560-8.
26. *Le Canada écclésiastique, Annuaire du Clergé,* Montréal, publié par la Cie Cadieux & Derome pour les volumes couvrant les années avant 1910 et par la Librairie Beauchemin Ltée pour les volumes à partir de 1910.
27. McEvoy Rooney, Joan. *Historic Homes and Buildings of the Billings Bridge Community, A Self-Guided Tour,* The Association of Friends of the Billings Estate Museum, 2004, 29 pages. ISBN 0-9736658-0-7.
28. Parent, Huguette. *Hanmer,* Dans la série PRO-F-ONT, Ottawa, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 1980, 166 pages.
29. Parent, Huguette. *Le Township de Hanmer 1904–1969,* Document historique numéro 70, La Société historique du Nouvel-Ontario, Université de Sudbury, 1979, 51 pages, ill.

30. *Parish Register of Baptisms, Marriages and Deaths, St. Anne Roman Catholic Church, Wolseley, Sask. (Includes Missions of Qu'Appelle, Balgonie, Wolseley, Grenfell and Broadview) 1888–1905,* Loaned for microfilming by Rev. F. Marcotte, St. Anne Church, Wolseley, Sask., April 1964. The microfilm is at the Saskatchewan Archives Board in Regina, Saskatchewan.
31. Pelot, Gérard et Bernard, *Billings Bridge, Mon village, ma vie,* Les Écrits d'or, Gatineau, Qué., 1999, 225 pages. ISBN 2-922469-11-5.
32. Robertson, Allan. *Memories of Rideau Park*. Document inédit, 12 juillet 2000, 8 pages.
33. Sites Internet :
www.cefan.ulaval.ca/franco/my_htm/LALONDE.html
collections.ic.gc.ca/fransaskois/communaute/urbanisa/urba1.htm
www.collectionscanada.gc.ca/confederation/023001-2412-e.html
fr.wikipedia.org/wiki/Rébellion_de_la_rivière-Rouge
fr.wikipedia.org/wiki/Rébellion_du_Nord-Ouest
fr.wikipedia.org/wiki/Catégorie:Histoire_du_Manitoba
fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre-Antonin_Taché
www.ihcn.qc.ca/escoumins/histoire.htm.
www.mhs.mb.ca/docs/transactions/3/tachconfederation.shtml
www.societehisto.com/musee/articles/mpouvements1.html
www.leslabelle.org/genealogie/curelabelle/
sasksettlement.com
stjacques.diocesessm.org/about/history/fr
www.yesnet.yk.ca/schools/projects/canadianhistory/depression
www.bytown.net/depress.htm
34. *Sudbury Journal,* Bibliothèque publique de Sudbury.
35. Taylor, John H. *Ottawa, An Illustrated History,* Canadian Museum of Civilization, 1986, 232 pages. ISBN 0-88862-981-8.
36. Tremblay, Emilian Milton. C.SS.R. *The Epic of St. Anne in Western Canada,* Imprimatur Andrew Roborecki, Ukrainian Catholic Bishop of Saskatchewan, 8 June 1967, 318 pages.

Chronologie abrégée

(Août 2007)

30 octobre 1858 : Naissance de Désiré Jérémie Roy à Berthierville, Québec.

28 février 1888 : J.A. Roy est ordonné prêtre par Mgr Fabre.

1890–1905 : J.A. Roy est missionnaire dans l'Ouest canadien.

30 septembre 1891 : Naissance de Marie-Louise Bouchard aux Escoumins, Québec.

1er octobre 1891 : Baptême de Marie-Louise à la paroisse Saint-Marcellin des Escoumins.

1893 : Décès du père de Marie-Louise, Théophile Bouchard, dans un accident minier à Copper Cliff.

13 mai 1895 : La mère de Marie-Louise, Georgianne Tremblay, épouse Napoléon Labelle.

Décembre 1898 : La famille déménage à Hanmer, Ontario (un peu au nord de Sudbury).

1er août 1906 : J.A. Roy devient le premier curé résident de Hanmer.

29 septembre 1913 : Fin des fonctions de J.A. Roy comme curé de Hanmer.

1913–1916 : Le père Roy est curé de Cache Bay.

1916 : Marie-Louise et Joseph s'enfuient de Cache Bay et viennent s'installer à Ottawa.

12 avril 1917 : Naissance à Ottawa de Joseph Ray, premier enfant de Marie-Louise et de Jérémie Alphonse Roy (qui porte le nom emprunté de Joseph Ray).

21 mai 1917 : Joseph Ray (alias J.A. Roy) achète de William Slinn les lots 133, 134 et 135 donnant sur Stanley Avenue ainsi que les lots 187, 188 et 189 faisant face à l'avenue Billings dans Rideau Park.

De 1917 à 1928 : Joseph Ray (alias Jérémie Alphonse Roy) habite rue Stanley avec Marie-Louise et les enfants.

30 octobre 1918 : Naissance de Gertrude Ray, second enfant de Marie-Louise et de Joseph Ray (alias Jérémie Alphonse Roy). Joseph a 60 ans !

1er novembre 1920 : Décès de Georgianne Tremblay, la mère de Marie-Louise, à Hanmer. Marie-Louise se rend aux funérailles de sa mère et emmène son fils Jos avec elle. Elle est enceinte de Lorne.

16 mars 1921 : Naissance d'Albert Laurent Ray (appelé Lorne) troisième enfant de Marie-Louise et de Joseph Ray (alias Jérémie Alphonse Roy).

28 mars 1928 : Mgr Forbes est nommé archevêque d'Ottawa.

1928 : Jérémie Alphonse Roy (alias Joseph Ray) retourne à la prêtrise.

Jeudi, 24 octobre 1929 : La bourse de New York s'effondre. Début de la Grande Dépression.

16 août 1930 : Joseph Roy (alias Joseph Ray) transfère les 6 lots à Marie-Louise. Le document notarié indique que Joseph Roy transfère les titres de propriété à Marie-Louise Ray, **veuve.**

1930–1932 : Marie-Louise loue la maison à un certain M. Baker et sa famille. Elle emménage avec les enfants au deuxième étage d'une maison située rue Bank entre Cameron et Riverdale. Elle gère le petit comptoir lunch attaché à la maison. Le commerce péréclite.

1932 : Marie-Louise déménage au deuxième étage d'une maison située au 402, rue Sunnyside.

Printemps 1933 : Marie-Louise et les enfants réintègrent la maison de la rue Stanley. Les Baker occupent toujours la maison. Ils ne partent qu'à l'automne.

1933–1935 : La dépression s'accentue. Voyages à Montréal. Marie-Louise et une compagne louent une maison sur Second Ave dans le Glebe et la transforme en maison de convalescence. Mais le projet ne fonctionne pas et elles perdent tout leur investissement. Marie-Louise fait construire un petit kiosque sur le côté de la maison de la rue Stanley pour y vendre des confiseries et des boissons gazeuses. Nouvel échec.

1935–1936 : À court d'argent, Marie-Louise loue la maison de la rue Stanley à John W. Rostetter et déménage avec les enfants dans une maison de trois chambres à coucher au 187, rue James. Les circonstances portent à croire que Joseph A. Roy serait venu à sa rescousse financière parce qu'il vend à perte un de ses lots.

1936–1937 : Marie-Louise loue rue Lisgar une imposante maison de trois étages et de huit chambres à coucher et la transforme en maison de pension. Grosse faillite ! Son fils aîné, Jos, part travailler dans les mines du nord de l'Ontario.

1937–1939 : Marie-Louise déménage dans une maison de trois étages au 227 rue Nepean. Elle sous-loue deux des chambres pour s'assurer un revenu.

3 mai 1938 : Marie-Louise, prise dans un étau financier, se voit forcée de vendre la maison de la rue Stanley. Elle vend ses lots à John Rostetter pour un montant de 4000 $. C'est une vente avec une grosse perte et elle n'en retire aucun montant comptant, car M. Rostetter n'a aucun argent liquide et il prend une hypothèque avec elle sur la maison.

Octobre 1938 : Gertrude, la fille de Marie-Louise, part faire ses études de garde-malade à Cornwall.

Juillet 1939 : Marie-Louise et Lorne déménagent dans un petit appartement rue Rideau, coin de Chapel, au deuxième étage.

1er septembre 1939 : Début de la Seconde Guerre mondiale.

1940 : Marie-Louise trouve un emploi pour faire le ménage dans les bureaux du gouvernement. Elle déménage avec Lorne dans une garçonnière rue Slater. (La maison n'existe plus.) Gertrude

revient de Cornwall. Elle a contracté la tuberculose. Elle emménage chez sa mère et Lorne.

1941 : Marie-Louise déménage avec Lorne et Gertrude dans une maison à trois étages sise au 5, rue Central. Elle loue la partie supérieure de la maison à un jeune couple.

1942 : Gertrude retourne à Cornwall compléter ses études d'infirmière.

3 décembre 1942 : John Rostetter finit de payer à Marie-Louise l'hypothèque sur la balance des lots. À partir de cette date, Marie-Louise n'a plus aucun droit sur les lots. Ils appartiennent pleinement à John Rostetter.

1942–1943 : Desneiges Bergeron, une nièce de Marie-Louise qui habite à Hanmer, vient travailler à Ottawa et habite chez Marie-Louise rue Central. Lorne est dans la marine et Gertrude est à Cornwall.

1er juillet 1943 : Mariage de Joseph Ray (fils aîné de Marie-Louise) avec Marie Cécile Valois.

8 octobre 1943 : Mariage de Lorne Ray avec Isabella Hall.

Printemps 1944 : Gertrude complète ses études d'infirmière. Elle revient à Ottawa et accepte un poste d'infirmière à l'Hôpital Général d'Ottawa.

28 juillet 1944 : Décès de Jérémie Alphonse Roy à l'Assomption, au Québec.

31 juillet 1944 : Enterrement de J.A. Roy à Berthierville où il est né.

4 août 1944 : Marie-Louise devient grand-mère.

2 septembre 1945 : Fin de la Seconde Guerre mondiale.

21 septembre 1946 : Gertrude Ray (fille de Marie-Louise) épouse Paul-Émile Mantha.

1949 : Marie-Louise a 58 ans. Elle quitte son emploi au gouvernement et va vivre à Toronto chez sa fille Gertrude et son mari. Elle y demeure jusqu'en 1957.

1957 : La famille Mantha revient à Ottawa. Marie-Louise emménage chez Lorne avenue Larose.

Printemps 1960 : Georgette Bergeron, filleule de Marie-Louise, complète ses études d'infirmière. La mère de Georgette étant à l'hôpital, Marie-Louise se rend à Hanmer pour la représenter à la cérémonie de graduation.

1962–1965 : La famille Mantha a déménagé au 29, rue Sweetland. Bien que Marie-Louise habite toujours chez Lorne, elle vient leur rendre visite fréquemment et demeure à coucher de temps en temps.

Septembre 1964 : Marie-Louise, à 73 ans, fait un voyage au Yukon avec sa sœur Claire-Hilda, le mari de sa sœur et ses deux nièces, Clothilde et Georgette Bergeron.

1970 : Marie-Louise loue son propre appartement dans un édifice pour gens de l'âge d'or sur la rue Rochester. Elle s'adonne à la peinture.

28 décembre 1970 : Décès de Claire-Hilda. Marie-Louise se rend aux funérailles de sa sœur à Hanmer avec sa fille Gertrude et son mari Paul-Émile Mantha.

1973 : Décès de Marie-Louise Labelle (née Bouchard) à Ottawa. Elle a 82 ans. Elle est enterrée au cimetière Notre-Dame à Ottawa, Chemin Montréal.

29 octobre 1994 : À Aylmer, au Québec, décès de Joseph Ray (premier fils de Marie-Louise).

12 juillet 2005 : À Ottawa, Ontario, décès de Lorne Ray (second fils de Marie-Louise).

Index

A

Abbé Roy, 18
 voir aussi Roy, J. A.
Les activités forestières dans deux communautés agricoles du Nouvel-Ontario, 1900-1920, 174–175
Adam, Alice, 109
Amour immaculé (Nelligan), 50–51, 176
armistice, 44

B

Baker, famille, 76–78, 83, 84, 85, 86
Balgonie, Saskatchewan, 20, 21
Bank, maison rue, 85–86
baptistaire
 de Georgianne Tremblay, 2
 de J.A. Roy, 21, 27, 191
 de Marie-Louise Bouchard, 2, 3, 192
Barbe, Serge, 180
Beaulieu, Albina, 134–135
Beaulieu, Jacob, 10, 171
Bédard, abbé Roméo, 17, 22, 24, 25
Bennett, Albert, 76–77, 93
Bergeron, Claire *voir* Labelle, Claire-Hilda (Claire)
Bergeron, Clothilde
 et les deux commères, 133–134
 à propos de Marie-Louise, 65
 à propos de Napoléon Labelle, 12, 37
 et le nom de J. A. Roy, 27
 et le premier logis à Hanmer, 7
 et le voyage au Yukon, 135–138
Bergeron, Desneiges, 6, 109–110
Bergeron, Florian, 133–134, 135–138
Bergeron, Georgette
 et le départ de Joseph, 80–81
 infirmière diplômée, 132, 188
 au magasin Ogilvy, 124
 à propos de Marie-Louise, 31–32, 37–38, 133–134
 à propos de Napoléon et Georgianne, 4
 à propos de Napoléon Labelle, 13
 les prêtres et les fusils, 55
 et le voyage au Yukon, 135–138
Bernard (chien), 96–97, 98–99
Berthierville, Québec, 18, 112
Blezard Valley, 76–77, 92
bloomers, 143–144
Bolen, Rev. Donald, 179
bons du Canada, 64, 89
Bouchard, Georgianne *voir* Tremblay, Georgianne
Bouchard, Jean, 3
Bouchard, Marie-Louise, 2–5, 142–143
 voir aussi Bouchard Labelle, Marie-Louise
Bouchard, Théophile, 2, 3, 4
Bouchard Labelle, Marie-Louise
 activités artistiques, 71, 140–142, 147, 149, 150, 189, 190
 et Annie Sutherland, 90–91

baptistaire, 2, 3, 192
beauté de, 30, 109
et Betty Fleming, 121
chez ses enfants, 119–122, 123–124, 127–128, 140
et le cinéma, 125
et Claire Labelle, 6, 8, 52, 76–77, 132–133, 135–138, 148–149
cuisine particulière, 117–118
et le départ de Joseph, 59–61
et Desneiges Bergeron, 109–110
difficultés financières, 69–74, 89, 96–98, 99, 101
éducation de, 8–10, 11, 70, 151
enceinte, 36–37, xvii
essais en affaires, 85–86, 92–94, 98, 99, 101–103
femme de ménage, 105, 107
Good Companions Club, 140, 141, 150
et la Grande Dépression, 74–104
grand-mère, 112, 114–115
et l'histoire de la maison rue Stanley, 76, 77, 78, 83, 84, 85, 86–92, 96, 99, 103, 110
à l'hôpital, 57–59, 142–143
et J. A. Roy à Cache Bay, 33–37
et J.A. Roy à Hanmer, 28, 30–32, 36
et J.A. Roy à Ottawa, 40–61, 65–67
et les lettres de Joseph, 74–75
et la maison d'âge d'or, 148–150
mort de, 150–153
naissance d'Albert Laurent (Lorne) Ray, 53
naissance de Gertrude Ray, 44
naissance de Joseph Ray, 41–42
origines de, 2–5
et ses petits-enfants, 114, 122–127, 128–130, 143–145
photos, 1, 29, 31, 63, 72, 95, 113, 114, 121, 131, 132, 139, 181–182, 184–189
responsabilités domestiques à Hanmer, 8, 14–15
retour à Hanmer, 51–52, 132–135
et la Seconde Guerre mondiale, 104–112
et son secret, 64–65, 128–130, 142–143
talent de couture, 45, 115–117, 120
à Toronto, 120
et la tuberculose de Gertrude, 105–107
veuve, 89, 112, 194
vie quotidienne avec J. A. Roy, 45–51, 54–56
vie quotidienne sans J. A. Roy, 67–69
vie religieuse, 51, 56–57, 81–82, 122–123
visite à Ottawa de Napoléon, 74
et la voiture, 84, 93
et les voleurs, 145–146
et le voyage à Blezard Valley, 76–77
et le voyage au Yukon, 135–138
et les voyages à Montréal, 89–90
voir aussi Mantha, Gertrude; Ray, Albert Laurent (Lorne); Ray, Joseph (Jos); Roy, J. A.
Broadview, Saskatchewan, 20
Brûlé, J.L. (épicier), 83, 85, 90
Bulletin paroissial de Paincourt, 9–10

C

Cache Bay, Ontario, 33–37
Capréol, Ontario, 5, 27, 30, 44, 174–175
Carboni, Dr. Luca, 179
Carney (cheval), 45
Caruso, Msgr Fr. Angelo, 180
catalogues, Marie-Louise et les, 70–73
Central, maison rue, 107–108
Champagne, Juliette, 180
Le chanteur de jazz, 59, 125
Chartrand, Joseph, 171
Chartrand, père Jean-Louis, 156
Chetwynd, Colombie-Britannique, 137–138
Christie, Monsieur, 45, 59–60
cinéma, 59, 109, 125, 149
citations au début des chapitres
abbé Roméo Bédard, 17
Gertrude Mantha, 39, 95
La Bible, 147
Louise Mantha, 1
Louis Hémon, 29
Marie-Louise Bouchard Labelle, 63
Patrick Mantha, 113
Proverbe chinois, 139

clergé catholique francophone, 18, 19
colons francophones dans l'Ouest, 18–20
comptoir lunch, 85–86
Copper Cliff, Ontario, 3, 4–5, 6, 7, 8
Côté, Pauline, 13
couture, talent de, 45, 115–117, 120
cowboys à Chetwynd, 137–138
Crèche Saint-Paul, 156
croix Roy, 22

D

De Bey, Auguste, 36
Dépression *voir* Grande Dépression
Deuxième Avenue, 93, 98
Dictionnaire biographique du clergé canadien-français, 21, 27
Dion, Catherine, 3
Dupuis & Frères, 70

E

Eaton, magasin, 70–73
École technique d'Ottawa, 89
éducation
  de Marie-Louise, 8–10, 11, 49–51, 151
  des enfants par J. A. Roy, 48–49
Église catholique
  et le célibat, 158
  et les colons francophones, 18–20, 174–175
  et la contraception, 36
  et la dispense aux prêtres, 37, 40
  et l'éducation des jeunes filles, 9–10
  et l'excommunication, 40, 60
  et la promesse de J. A. Roy, 60–61, 66, 90
  et les relations sexuelles hors mariage, 35
  et les servantes au presbytère, 32–33
  et le statut des femmes, 157–158
Église Sainte-Anne, 24
Emery, curé Alfred, 9–10
Escoumins, 2, 3, 143

F

Fabre, Monseigneur, 18, 60
Fairy (chien), 47, 96
femmes
  l'éducation des, 8–10
  et l'Église catholique, 157–158
  et les sages-femmes, 53
  status des, durant la Première Guerre, 41
  statut des, après la Première Guerre, 54
  travail de la pionnière, 8
Fentiman, maison rue, 119
Fleming, Betty, 121
Forbes, Monseigneur Guillaume, 60–61
Fortin, Jim, 180
Fortin, Susan, 179
Fouillard, Clara, 180
Foursin, Pierre, 19–20
Frappier, Léandre, 11
Frey, Diana, 180
Fried, Hariette, 180

G

Gareau, Laurier, 180
Gaudreau, Guy, 174–175
Gerritsen, Sr. Ria, 179
Good Companions Club, 140, 141, 150
Grande Dépression
  à Ottawa, 83, 100
  et l'immobilier, 77–78, 98
  et le Krach de 1929, 74
  Marie-Louise et la, 84–87, 88, 93, 96, 97, 99
Grand Séminaire de Montréal, 18, 60
Grenfell, Saskatchewan, 20
grippe espagnole, 44

H

Hall, Isabella, 110, 119
Hanmer
  et l'achat des terres par J. A. Roy, 174–175
  et le départ des amants, 35–38
  développement économique de, 10–11, 15, 26
  et Henry Beaulieu, 10, 171
  et Jacob Proulx, 10, 171
  et Joseph Chartrand, 171
  et les premiers colons, 5–8, 171–172
  et le père Roy à, 26, 27–28

et la paroisse Saint-Jacques de, 15, 28, 33
et le retour de Marie-Louise à, 51–52, 132–135, 148–149
voir aussi Labelle, Napoléon
Hémon, Louis, 29
histoire
de l'éducation des filles, 8–10
de l'Église catholique dans l'Ouest canadien, 18–20, 21
des Escoumins, 3
de la fin des années 1920, 73–74
de la Grande Dépression, 74, 83–84, 87–88
et la naissance des enfants, 53
des noms et de la tradition orale, 2, 21
de l'Ontario, 4
d'Ottawa, 40–41, 54, 59, 85, 125
de la Première Guerre mondiale, 54
du Québec, 3, 4
de la Seconde Guerre mondiale, 104–105, 108, 111
des servantes du presbytère, 32–33
L'histoire de Montmartre, 25
History Montmartre, Sask. 1893-1953, 17, 25
Hôpital du Sacré-Coeur, 142
Hotte, Mademoiselle (enseignante), 11

J

Jake and the Kid, 122
James, maison rue, 96–98

K

Keating, Lynn, 179
kiosque, Marie-Louise et le, 93–94
Krach de 1929, 74

L

Labelle, Claire-Hilda (Claire)
et les deux commères, 132–134
enfance, 6, 8, 32
mort de, 148–149
photos, 182, 187
et les visites de Marie-Louise, 52, 76–77, 133
et le voyage au Yukon, 135–138
Labelle, curé Antoine, 19
Labelle, Dorilla, 11, 14, 172, 187
Labelle, Georgianne *voir* Tremblay, Georgianne
Labelle, Germain, 13
Labelle, Marie-Louise *voir* Bouchard Labelle, Marie-Louise
Labelle, Melva, 138
Labelle, Napoléon
à Copper Cliff, 4, 5
caractère, 12–14, 30, 37
colon de Hanmer, 5–8, 10–11, 31, 171–172, 173
conseiller municipal de Hanmer, 30, 38
et le curé J.A. Roy, 28, 30, 32–33, 34
et Marie-Louise, 32, 33, 34, 37–38, 74, 76–77
mort de, 133
photos, 12, 31
Labelle, Paul, 11, 29, 138, 172
Labrèche, famille, 77
Lac-Saint-Jean, Québec, 2, 3
Lalonde, André, 180
Landriault, Michelle, 180
Land Title Office de Sudbury, 174–175
Langevin, Monseigneur, 23, 24–25, 26
Larose, maison rue, 122, 124, 140
L'Assomption, 111
LeBelle, Wayne, 13, 174
l'Écuyer, Alfred, 156
Leona, Soeur, 179
Lisgar, maison rue, 98–102
Lisgar Collegiate, 99

M

magasin de coin, Marie-Louise et le, 85–86
maison de convalescence, 92–93
Mansfield, Frank, 88, 178
Man-Son-Hing, Rev. Anthony, 180
Mantha, Albert, 114
Mantha, Anne, 125, 148
Mantha, Gertrude
au couvent de la rue Rideau, 89, 99–101
et l'entrepreneure, 85–86, 93–94
études infirmières à Cornwall, 104, 108–109, 111, 186

funérailles de Claire-Hilda, 148
et la générosité de Marie-Louise, 91–92
à propos de Georgianne Tremblay, 2–3
et J. A. Roy, 64–68, 74–76, 78–79, 80, 111
et la langue française, 77, 82–83
à propos de Marie-Louise à Hanmer, 11, 14, 35, 38
mort de Marie-Louise, 151–153, 156
Orléans, maison à, 119
et Paul-Émile Mantha, 114
et sa Première Communion, 56–57
et la religieuse à l'hôpital, 142–143
et le secret de sa mère, 130
et la situation financière de sa mère, 69–73, 84
souvenirs de la Grande Dépression, 88, 95, 100, 101–102
souvenirs de la naissance de Lorne, 53
souvenirs de ses parents, 43
souvenirs de son enfance, 39, 54–56, 98–99
Stewart, maison rue, 140
Sweetland, maison rue, 123–124, 127–128
Toronto, vie à, 119
et la tuberculose, 105–107
vie quotidienne sur la rue Stanley, 45–48
et la vie religieuse de Marie-Louise, 81–82
visites de M. Christie, 59
et les voleurs, 145–146
voyages à Montréal, 89
Mantha, Jean-Pierre, 126, 142
Mantha, Louise
et son départ pour le Japon, 150–151
jour de son mariage, 1
et ses souvenirs de Marie-Louise, 115, 116, 118, 120–121, 128, 144, 145, 149
Mantha, Patrick, 50, 113, 117, 127, 143
Mantha, Paul-Émile
funérailles de Claire-Hilda, 148
mariage, 114
Stewart, maison rue, 140
Sweetland, maison rue, 123–124, 127–128
Toronto, 119, 120–121
Mantha, Pauline, 115, 117, 124, 126, 150
Mantha-Fourcassié, Suzanne, 127–128, 144, 153
Maria Chapdelaine, 29
Martelle, Albert, 23
Mehes-Rovinelli, Nada, 180
Métis, 18–19
Miséricorde, soeurs de la, 156
Mitchell, William Ormond, 122
Montmartre, Saskatchewan, 20, 21–22, 23
Montréal, Québec, 18, 89–90, 155–156

N

Nelligan, Émile, 50–51, 176
Nepean, maison rue, 102–104
Nielsen, Melva, 138
noms et la tradition orale, 2, 21
Novak, Tim, 180

O

Ogilvy, magasin, 124
O'Neil, Mademoiselle, 92–93
Ottawa, Ontario
après la Première Guerre, 40–41
Bank, maison rue, 85–86
et la célébration du centenaire, 59
Central, maison rue, 107–108
et le cinéma, 59, 125
Deuxième Avenue, 93, 98
en 1916, 40–41
et la Grande Dépression, 83, 85, 88
Fentiman, maison rue, 119
et la grippe espagnole, 40–41
James, maison rue, 96–98
Larose, maison rue, 122, 124, 140
Lisgar, maison rue, 98–102
Nepean, maison rue, 102–104
Rideau, maison rue, 104–105
et la Seconde Guerre, 104–105, 108, 111
Slater, maison rue, 105–107
Stewart, maison rue, 140

Sunnyside, maison rue, 86–87
Sweetland, maison rue, 123–124, 127–128
voir aussi Stanley, maison rue

P

Parent, Huguette, 172
Paris, Société foncière du Canada, 20
peinture, de Marie-Louise, 71, 141, 147, 149, 150, 189, 190
Perron, Marie-Louise, 180
Pionnières de chez nous, 6, 7
Pontiac 1929, 84, 93
Prestera, Nina, 180
Proulx, Jacob, 10, 171, 173
Providence de Montréal, soeurs de la, 155

Q

Qu'Appelle, Saskatchewan, 20

R

Ray, Albert Laurent (Lorne)
et le chien Bernard, 96–97, 98–99
dans la marine, 108–109, 110, 185
Fentiman, maison rue, 119
habite seul avec Marie-Louise, 79, 104, 105
Hall, Isabella, 110, 119
à propos de J. A. Roy, 78–79, 111
et la langue française, 77
Larose, maison rue, 122, 124, 140
maison d'âge d'or, 149–150
mort de, 155
naissance de, 53
souvenirs de son enfance, 55–56, 69
voyages à Montréal, 90–91
Ray, Christina, 115, 148
Ray, David, 116, 117, 119, 122, 128, 188
Ray, Donald, 122–123, 150
Ray, Joseph (Jos, fils de J.A. Roy)
et la crise cardiaque de Marie-Louise, 142
et le départ de son père, 68, 78–79
et les jeux de son enfance, 69
et la langue française, 76–77
mariage secret de, 110–111
et les mines, 99
mort de, 207
mort de Marie-Louise, 151–152
naissance de Diane Ray, 112
naissance de Michael Ray, 122
photos, 72, 183, 184
Police montée, 105, 110–111
puni par J. A. Roy, 49
et la tuberculose de Gertrude, 107
voyage à Hanmer avec Marie-Louise, 51, 52
voyages à Montréal, 90
Ray, Joseph *voir* Roy, J. A.
Ray, Marie-Louise *voir* Bouchard Labelle, Marie-Louise
Ray, Michael, 189
Ray-Parker, Diane, 49, 79, 112, 116, 123, 125–126, 152, 186
Ray-Steele, Cathy, 118, 129–130, 140–142, 148, 149, 188
rébellion de la Rivière Rouge, 19
rébellion du Nord-Ouest, 19
Regina, Saskatchewan, 17, 19, 21
Rideau, maison rue, 104–105
Rideau Park, 41–43
Riel, Louis, 19, 20
Robertson, Allan, 69
Rostetter, John W., 96, 97, 99, 103, 110, 195
Roy, abbé. *voir* Roy, J. A.
Roy, abbé J. A., 27
voir aussi Roy, J. A.
Roy, abbé Jérémie, 18, 20
voir aussi Roy, J. A.
Roy, abbé Jérémie Alphonse, 18, 20, 21, 27
voir aussi Roy, J. A.
Roy, D. Jérémie A., 112, 196
voir aussi Roy, J. A.
Roy, Désiré Jérémie, 18, 40, 191
voir aussi Roy, J. A.
Roy, J. A.
et l'achat de terres, 30, 70, 174–175
baptistaire, 21, 27
à Cache Bay, Ontario, 33–37
conflit personnel, 36, 40, 59–61
l'éducation de, 18, 20
à Hanmer, Ontario, 15, 27–28, 30–32
et l'histoire d'amour, 28, 30–38
installation à Ottawa, 40, 41–43
lettres à Marie-Louise, 74–75

maladie de Marie-Louise, 57–59
ministère et moralité, 23, 24–25, 26, 35
mort de, 111–112, 196
naissance d'Albert Laurent (Lorne) Ray, 53
naissance de Gertrude Ray, 44
naissance de Joseph Ray (Jos), 41–42
père de famille à Ottawa, 40–61
photo, 183
prêtre après 1928, 155–156
prêtre dans l'Ouest canadien, 20–26
et la question de son nom, 18, 21, 27, 37, 42, 74–75, 78, 112
et le retour à la prêtrise, 59–61, 65–67
et sa signature, 18, 21, 27
et la vente de la maison rue Stanley, 78
et la vente des terres, 37, 41, 44, 54, 98
voir aussi Stanley, maison rue
Roy, Jérémie Alphonse, 18, 21, 27
voir aussi Roy, J. A., 18
Roy, Joseph Alphonse, 18, 27, 174
voir aussi Roy, J. A.

S

Saint-Antoine, hospice, 155
Saint-Boniface, Manitoba, 18, 20, 23
Sainte-Anne de Sudbury, paroisse, 5
Sainte-Anne de Wolseley, paroisse, 20, 24
Saint-Eustache, paroisse, 18
Saint-Jacques de Hanmer, paroisse, 15, 28, 33
Saint James de Vernon, paroisse, 25–26
Saint-Janvier, résidence, 155–156
Saint-Lin, 155
Saint-Marcellin des Escoumins, paroisse, 3, 192
Saint-Valentin, paroisse, 18
Saskatchewan Archives Board, 21
Seconde Guerre mondiale, 104–105, 108, 111
Ségur, comtesse de, 125–127
Séminaire de Joliette, 18
Seymour, Gérald Roy, 25
Shaw, Alfred, 99, 103
Simonin, bébé, 21
Sintulata, Saskatchewan, 25
Slater, maison rue, 105–107
Société foncière du Canada, 20
Les soirées du Château de Ramezay, 50, 176
Stanley, maison rue
et l'achat de la, 42–43, 78
et l'hypothèque des lots rue Stanley, 99
location de la, 76, 77, 83, 84, 85, 86, 87, 96
photo, 42
et le retour de Marie-Louise, 86–92
et la vente de la, 78, 103, 110
et la vie de famille avec J.A. Roy, 45–51, 54–61
et la vie de famille sans J.A. Roy, 64–65, 67–76, 77–78, 81–84
et la visite de J. A. Roy, 65–67
Stewart, maison rue, 140
Sudbury, Land Title Office de, 174–175
Sudbury Journal, 4
Sudbury Star, 171–172
Sunnyside, maison rue, 86–87
Sutherland, Annie, 90–91

T

Taché, Monseigneur Alexandre, 18–19
Terre de Rupert, 20
Territoires du Nord-Ouest, 20
Toronto, 119, 120
Le Township de Hanmer 1904-1969, 172
tradition orale, 2, 21
Trans-Canada Airlines, 104
Travail, ministère fédéral du, 70
Tremblay, Georges, 5
Tremblay, Georgianne
mort de, 51–52
mort de Théophile Bouchard, 4–5
naissance de Marie-Louise, 3
et Napoléon Labelle, 5
origines, 2
photo, 31
réaction au départ de Marie-Louise, 38

santé de, 14
et la servante au presbytère, 32, 34
voir aussi Labelle, Claire-Hilda (Claire); Labelle, Dorilla; Labelle, Paul;
tuberculose, 105–107, 109

U

Université Laurentienne, 174–175

V

Valley East 1850-2002, 13, 30, 174–175
Valois, Marie Cécile, 110–111, 112, 122
Vernon, Colombie-Britannique, 25–26
voleurs, 145–146

W

Whitewood, Saskatchewan, 20
Wolseley, Saskatchewan, 20–25, 26

Y

Yanko, Dave, 180
Yukon, voyage au, 135–138

Table des matières

Avant-propos vii

Remerciements xi

Préface xiii

Arbres généalogiques
La famille de Georgianne Tremblay et ses deux époux xiv
La famille de Marie-Louise Bouchard Labelle et Joseph Ray xv

Prologue xvii

CHAPITRE 1
Des Escoumins à Hanmer (1891–1906) 1
Marie-Louise Bouchard 2
Marie-Louise Labelle 5
Arrivée à Hanmer 5
Vie des premiers colons de Hanmer 7
L'éducation de Marie-Louise 8
La petite école 10
La férule et l'amour 12
Et à l'horizon ? 14
Vie spirituelle du hameau 15

Chapitre 2

Le nouveau venu (1858–1906) 17

L'abbé Joseph A. Roy 18
Le clergé catholique francophone dans l'Ouest canadien... 18
Wolseley, Saskatchewan 20
Vernon, Colombie-Britannique 25
Hanmer, Ontario (août 1906) 27
Premier contact avec Marie-Louise 28

Chapitre 3

Le rond-point (1906–1916) 29

Rencontres régulières avec Marie-Louise 30
La servante du curé ? 32
Envers et contre tous 35
La fuite 37
Conséquences du départ 37

Chapitre 4

Vie de famille (1916–1928) 39

Nouvelles identités 40
Ottawa 40
Rideau Park (mai 1917) 41
Vie de couple 43
Vie quotidienne 45
Vie intellectuelle 49
Vie religieuse 51
Premier retour à Hanmer (novembre 1920) 51
Naissance de Lorne 53
1921–1926 54
Première communion de Gertrude 56
Prise de conscience 57
Synchronisme 59
La grande décision (1928) 60

CHAPITRE 5

« Veuve » avec trois enfants (1928–1935) 63

La petite mort 64
Visites inattendues 65
Vie quotidienne 67
Libre d'explorer la vie 69
Visite de Napoléon 74
Krach, 24 octobre 1929 74
La parenté 76
Propriétaire 78
Conséquences du départ de Joseph 78
Vie religieuse après le départ de Joseph 81
Le fait français-anglais 82
Vivre la Grande Dépression 83
Rue Bank (1930–1932) et rue Sunnyside (1932–1933) 84
Rue Stanley (1933–1935) 87
Vie sociale 90
Maison de convalescence 92
Kiosque 93

CHAPITRE 6

Tirer le diable par la queue (1935–1944) 95

Rue James (1935–1936) 96
Rue Lisgar (1936–1937) 98
Rue Nepean (1937–1939) 102
Rue Rideau, coin Chapel (1939) 104
Rue Slater (1940) 105
Rue Central (1941) 107
L'entourage change (1942–1944) 108

CHAPITRE 7

Nanny (1944–1965) 113

Grand-mère 114
La couture et le tricot 115
La cuisine 117
Casser maison 119

Belle-mère ... 119
Jake and the Kid ... 122
Le bon Dieu ... 122
Retour à Ottawa (1957–1965) ... 123
Ogilvy ... 124
Cinéma ... 125
La comtesse de Ségur ... 125
La chambre achalandée (1962–1965) ... 127
Le secret ... 128

CHAPITRE 8
Retour aux sources (1960–1964) ... 131
La remise des diplômes (1960) ... 132
Les deux commères ... 133
La paix de l'âme ... 134
Le voyage au Yukon ... 135

CHAPITRE 9
Vieillesse, humour et tendresse (1965–1970) ... 139
Détente ... 140
Toujours garder le secret ... 142
Réminiscences d'un passé lointain ... 143
Les *bloomers* ... 143
La tresse ... 145
Les voleurs ... 145

CHAPITRE 10
Vivre la paix (1970–1973) ... 147
Pendre la crémaillère ... 148
Un temps pour jouir de la vie ... 149
Artiste ... 150
Un temps pour mourir ... 150

Épilogue ... 155

Postface ... 157

Traduction des extraits écrits en anglais dans le texte 159

Appendices
Appendice 1 : Arrivée à Hanmer 171
Appendice 2 : Maison de Hanmer 173
Appendice 3 : Propriétaire foncier 174
Appendice 4 : Amour Immaculé 176

Liste des personnes interviewées 177

Liste des personnes qui m'ont aidée dans mes recherches 179

Photos de famille 181

Documents 191

Bibliographie 199

Chronologie abrégée 203

Index 209



Marquis imprimeur inc.

Québec, Canada

2009